

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉVOLUTION DES ANGOISSES ET DES MÉCANISMES
DE DÉFENSE CHEZ UN ENFANT APRÈS UNE ANNÉE
DE PSYCHOTHÉRAPIE PSYCHANALYTIQUE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE (Ph.D.)

PAR
PATRICIA GUZZO

NOVEMBRE 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Pour Angela Cuda (1907-2008), *in memoriam*

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de thèse, Louis Brunet professeur au département de psychologie à l'UQAM, pour son soutien intellectuel et pour sa grande patience. En plus de bien connaître son champ d'études, Louis Brunet est un directeur rigoureux et fort stimulant. Je lui suis très reconnaissante d'avoir cru en moi et en mes capacités de mener à bien ma thèse de doctorat. Évidemment, je ne puis passer sous silence l'implication de la petite Chloé, de ses parents et de son psychologue. Sans leur précieuse collaboration, mon travail n'aurait pu être ce qu'il est aujourd'hui et, pour cette raison, je leur dois toute ma gratitude. Également, je remercie de tout mon cœur Dominic avec qui je partage ma vie et mes rêves ainsi que ma famille. Tous, à leur façon, n'ont jamais cessé de m'encourager et de me soutenir dans mes hauts comme dans mes bas. Je ne suis pas prête d'oublier tout ce qu'ils ont fait pour moi. Finalement, un gros merci à la l'Association des gens d'affaires et professionnels italo-çanadiens (la CIBPA) pour la bourse d'excellence qu'elle m'a octroyée à une période de ma vie où j'en avais grandement besoin.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX.....	viii
RÉSUMÉ.....	ix

INTRODUCTION.....	p.1
-------------------	-----

CHAPITRE I

CONTEXTE D'ÉMERGENCE DE LA RECHERCHE

1.1 Introduction.....	p.6
1.2 Problématique.....	p.6
1.3 État de la recherche sur le changement chez les enfants.....	p.12
1.4 Questions de recherche.....	p.19
1.5 Conclusion.....	p.20

CHAPITRE II

MÉTHODOLOGIE

2.1 Introduction.....	p.22
2.2 Méthode de recherche.....	p.22
2.3 Modèle psychanalytique.....	p.23
2.4 Échantillon.....	p.25
2.5 Instruments de mesure et administration.....	p.28
2.6 Analyse des données.....	p.30
2.7 Critères de scientificité.....	p.31

2.8 Considérations éthiques.....	p.32
2.9 Conclusion.....	p.34

CHAPITRE III THÉORIE KLEINIENNE DES ANGOISSES ET DES DÉFENSES

3.1 Introduction	p.36
3.2 Théorie de l'angoisse : de Freud à Klein.....	p.37
3.3 Variantes des angoisses persécutives et dépressives	p.42
3.4 Conclusion.....	p.46

CHAPITRE IV ANALYSE DES DONNÉES : LE CAS CHLOÉ TEMPS I

4.1 Introduction	p.50
4.2 Présentation du cas Chloé.....	p.51
4.3 Synthèse des angoisses et des défenses au T.A.T.....	p.52
4.4 Analyse de contenu et de séquence au T.A.T.....	p.56
4.5 Synthèse des angoisses et des défenses au Rorschach	p.70
4.6 Analyse de contenu et de séquence au Rorschach.....	p.73
4.7 Synthèse des angoisses et des défenses aux dessins.....	p.83
4.8 Analyse de contenu et de séquence des dessins	p.85
4.9 Synthèse des trois sources d'information	p.89
4.10 Conclusion.....	p.92

CHAPITRE V ANALYSE DES DONNÉES : LE CAS CHLOÉ TEMPS II

5.1 Introduction	p.94
5.2 Synthèse des angoisses et des défenses au T.A.T.	p.95
5.3 Analyse de contenu et de séquence au T.A.T.....	p.98
5.4 Synthèse des angoisses et des défenses au Rorschach	p.116
5.5 Analyse de contenu et de séquence au Rorschach.....	p.120
5.6 Synthèse des angoisses et des défenses aux dessins.....	p.132
5.7 Analyse de contenu et de séquence des dessins	p.134
5.8 Synthèse des trois sources d'information et processus de changement.....	p.137
5.9 Changements et psychothérapie psychanalytique	p.143
5.10 Conclusion.....	p.145

CHAPITRE VI THÉORIE DU CHANGEMENT : ENTRE KLEIN ET BION

6.1 Introduction	p.146
6.2 Mélanie Klein et le processus d'intégration	p.147
6.3 Chloé et le processus d'intégration.....	p.150
6.4 Passage de la position schizo-paranoïde vers la position dépressive	p.155
6.5 Bion et la notion de fonction contenante.....	p.156
6.6 Chloé et la fonction contenante	p.157
6.7 Conclusion.....	p.159

CONCLUSION p.161

APPENDICE A

LETTRE ADRESSÉE AUX PARENTS..... p.167

APPENDICE B

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT..... p.168

RÉFÉRENCES..... p.172

LISTE DES TABLEAUX

Tableaux :

3.1 Définition des principales angoisses	p.47
3.2 Définition des principales défenses kleiniennes.....	p.48
4.1angoisses et stratégies défensives identifiées au T.A.T. (temps I)	p.52
4.2angoisses et stratégies défensives identifiées au Rorschach (temps I)	p.70
4.3angoisses et stratégies défensives identifiées aux dessins (temps I)	p.84
4.4Éléments intrapsychiques retenus à partir des trois épreuves projectives	p.91
5.1angoisses et stratégies défensives au T.A.T. (temps II)	p.95
5.2angoisses et stratégies défensives identifiées au Rorschach (temps II).....	p.116
5.3angoisses et stratégies défensives identifiées aux dessins (temps II)	p.133
5.4 Comparaison temps I et temps II.....	p.142

RÉSUMÉ

Le présent travail vise à évaluer le processus de changement intrapsychique chez un enfant après une année de psychothérapie psychanalytique. Historiquement, la recherche sur le changement a suscité peu d'intérêt du côté des psychanalystes d'enfants, ce qui désavantage grandement la psychanalyse en regard des approches cognitivo-comportementales, dont les bienfaits ont été démontrés à maintes reprises. Un des principaux problèmes rencontrés en abordant ce domaine d'étude est relié à la méthodologie traditionnellement utilisée par les psychanalystes, soit l'étude de cas clinique. Malgré les avantages indéniables de ce modèle d'acquisition des connaissances, celui-ci connaît néanmoins d'importantes lacunes, notamment au niveau de sa validité interne. Par conséquent, sa valeur sur le plan scientifique s'en trouve considérablement affaiblie. Dans le but de remédier à ce problème, nous avons développé une méthodologie qualitative d'étude de cas systématisée. Ainsi, tout en conservant les avantages des études de cas (c'est-à-dire accès à la singularité et profondeur des analyses), nous avons tenté d'accroître la validité interne de ce type de démarche en systématisant les étapes rattachées à la collecte et à l'analyse des données. Par la mise au point d'une méthodologie qualitative d'étude de cas systématisée, nous répondons à notre premier objectif de recherche. Afin de demeurer fidèle aux enseignements de la psychanalyse, notre second objectif consiste à évaluer le changement en termes de fonctionnement intrapsychique. Étonnamment, même s'il constitue la visée du travail psychanalytique, nous savons peu de choses sur l'évolution de ce type de fonctionnement à travers le temps. Plus précisément, il s'agit pour nous de voir comment évoluent chez un enfant suivi en psychothérapie psychanalytique les deux composantes intrapsychiques suivantes : les angoisses et les mécanismes de défense. Ces deux composantes sont évaluées à partir de trois épreuves projectives (Rorschach, test d'aperception thématique et épreuves graphiques) administrées en deux temps avec un intervalle de douze mois qui sépare le temps I et le temps II. Le modèle théorique qui a servi de toile de fond pour définir les différents concepts à l'étude est le modèle kleinien. Brièvement, nos résultats montrent que d'importantes modifications se sont produites entre le temps I et le temps II. L'évolution la plus marquée est sans aucun doute dans le registre de la position schizo-paranoïde où l'angoisse persécutive connaît les remaniements les plus importants. Nous notons également une diminution de l'utilisation de certains mécanismes de défense (dont la défense maniaque) et l'émergence d'un bon objet secourable qui, au temps I, était totalement défaillant lorsque l'enfant avait besoin d'être rassuré et protégé. En fin de parcours, nous avons tenté d'établir un pont entre les résultats obtenus et la théorie psychanalytique. Spécifiquement, à partir des notions d'intégration de Klein et de fonction contenante de Bion, nous voulions voir comment la théorie éclaire les données cliniques et inversement comment les données cliniques, à leur tour, éclairent certains points théoriques. Cet aller-retour entre clinique et théorie a pour but d'enrichir et d'approfondir la réflexion sur la notion de changement en psychanalyse.

Mots-clés : changement intrapsychique, évolution, étude de cas, singularité, psychothérapie psychanalytique, angoisse, mécanisme de défense, épreuves projectives, intégration, fonction contenante.

INTRODUCTION

Aujourd'hui encore, bien des médecins considèrent que la psychothérapie est le produit d'un mysticisme moderne, qu'elle semble, lorsqu'on la compare aux remèdes physico-chimiques appliqués en se fondant sur les connaissances physiologiques, quelque chose de foncièrement antiscientifique et qu'elle est indigne d'intéresser les chercheurs sérieux.

Freud, *De la psychothérapie*

Les données épidémiologiques fournies par l'Organisation mondiale de la santé (OMS, 2001) révèlent que les problèmes de santé mentale affectent de 10 à 20 % des enfants et des adolescents à travers le monde. Sur ce nombre, un pourcentage très limité reçoit des soins appropriés. Plus près de chez nous, au Canada, les chiffres indiquent que près de 15 % des jeunes de moins de vingt ans présentent des problèmes de santé mentale dont les répercussions se font sentir dans les diverses sphères de leur vie : maison, école et collectivité (Conseil canadien de la santé, 2006). Il semblerait que les adolescents et les jeunes adultes sont plus susceptibles que tout autre groupe d'âge de souffrir de troubles mentaux mais, paradoxalement, ils sont aussi les moins enclins à chercher l'aide nécessaire à la résolution de leurs difficultés. D'autres données rendues publiques par le Ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS, 2005) attestent que le Québec détiendrait l'un des taux de suicide les plus élevés au Canada et au monde. Ce qui inquiète davantage est l'apparition précoce d'idées suicidaires chez des jeunes québécois qui n'ont même pas dix ans (MSSS, 2005). Des facteurs tels l'estime de soi, la réussite scolaire et le niveau de soutien affectif seraient étroitement liés à la présence de ces idées suicidaires.

En plus d'affecter un grand nombre d'enfants et d'adolescents, les études portant sur l'évolution naturelle des psychopathologies démontrent que celles-ci ne sont pas susceptibles de disparaître spontanément avec la passation du temps ou avec la maturation des sujets (Target et Fonagy, 1996). Au contraire, dans la plupart des cas, les symptômes ou comportements dysfonctionnels tendent à se transformer, voire à s'aggraver à l'adolescence et plus tard à l'âge adulte. Également, il ne faut pas oublier qu'aux difficultés de base, se

greffent fréquemment d'autres types de problèmes comme le tabagisme, la toxicomanie et l'obésité (OMS, 2001), ce qui n'est pas sans alourdir les bilans de santé, déjà très précaires, de ces individus. Ainsi, les taux de prévalence élevés au sein de la population, les pronostics plutôt défavorables et la multiplication des problématiques justifient la nécessité de mettre sur pied des traitements efficaces pour venir en aide aux garçons et aux filles en détresse ainsi qu'aux membres de leur famille qui sont tout autant affectés par les problèmes de leurs jeunes.

Toujours selon l'Organisation mondiale de la santé, les trois principales modalités d'interventions auprès des enfants sont la pharmacologie, la psychothérapie et la réadaptation psychosociale. Dans le cadre du présent travail, la modalité d'intervention sur laquelle nous allons surtout nous pencher est la psychothérapie infantile. En lien avec celle-ci, ce qui nous préoccupe plus spécifiquement est la question relative à son efficacité. Ce domaine de recherche (soit la psychothérapie infantile) a longtemps été négligé par la communauté scientifique, mais depuis plus d'une vingtaine d'années des efforts considérables ont été déployés par les chercheurs, surtout américains, en vue d'en vérifier les effets (Lonigan, Elbert et Johnson, 1998). À titre informatif, nous avons dégagé les principales conclusions tirées de l'examen de quatre méta-analyses qui, au total, regroupent plus de trois cents études sur les effets de la psychothérapie chez l'enfant (Weisz et al., 1995; Weisz et Hawley, 1998; Weisz et Jensen, 2001).

Tout d'abord, de façon générale, il est démontré que les groupes d'enfants suivis en psychothérapie s'en sortent beaucoup mieux que ceux provenant des groupes contrôle, c'est-à-dire qu'en moyenne, après avoir été traités, les enfants obtiennent des résultats plus élevés sur les différentes mesures d'efficacité utilisées que ceux qui n'ont pas été traités. Ensuite, il semble que les effets de traitements soient spécifiques aux problématiques visées par les interventions, ce qui contredit la croyance voulant que la psychothérapie n'ait que des effets globaux et imprécis. Également, ces effets tendent à se maintenir à travers le temps, du moins à l'intérieur de la période généralement admise (soit six mois après la fin du traitement) et ils sont similaires à ceux obtenus auprès d'une clientèle adulte. Ce bilan positif et encourageant illustre à quel point nous sommes bien loin des conclusions qui découlent des travaux de Eysenck en 1952 chez les adultes et ceux de Levitt en 1957 chez les enfants selon lesquels les soins psychologiques ne favorisent pas plus de changements que l'absence de traitement.

En plus d'être efficaces, les études portant sur la psychothérapie révèlent aussi que cette forme d'intervention est rentable puisque les patients qui en bénéficient ont tendance à réduire leur recours aux services médicaux. Cette observation est mesurée en termes de diminution des hospitalisations, du nombre de prescriptions médicales et des rendez-vous chez le médecin de famille (Poirier, 2003). De plus, lorsqu'on tient compte de tous les facteurs, la psychothérapie s'avère moins coûteuse que d'autres formes de traitement, dont la médication, par exemple (Poirier, 2003).

De façon générale, il s'avère que l'efficacité et la rentabilité de la psychothérapie sont assez bien établies par la recherche scientifique actuelle. Toutefois, une des critiques qu'il est possible d'adresser aux travaux portant sur l'efficacité de la psychothérapie infantile est que la plupart des conclusions émises ne s'appliquent qu'au courant cognitivo-comportemental. Par conséquent, plusieurs modèles théoriques existants sont mis au rancart et marginalisés par les chercheurs, dont le modèle psychanalytique qui accuse un important retard en ce qui a trait à l'évaluation de ses bienfaits (Clemens, 2002; Weisz et Hawley, 1998; Weisz et Jensen, 2001). Cette sous-représentation contraste avec les milieux cliniques où bon nombre de cliniciens orientent leur pratique à partir de cette conception de l'être humain (Weisz et Jensen, 2001). Il y a donc une lacune importante dans le domaine de la recherche en ce qui a trait à l'évaluation de l'efficacité de la psychanalyse et de la psychothérapie psychanalytique chez les enfants. Ce qui vaut pour la psychanalyse vaut tout autant pour d'autres courants en psychologie, entre autres le courant humaniste.

La prédominance de la psychothérapie cognitivo-comportementale peut s'expliquer par le fait que cette approche cadre bien avec les aspirations de la recherche expérimentale actuellement en vogue dans les milieux universitaires. Dans un tel contexte, la psychothérapie psychanalytique ne peut qu'être désavantagée puisque, comme nous le verrons, elle se prête difficilement aux exigences méthodologiques qui reposent sur des fondements positivistes, d'où le désintérêt pour les chercheurs à l'évaluer. Or, si l'on veut démontrer convenablement l'efficacité de ce type particulier d'intervention psychologique, il est nécessaire de développer une méthodologie de recherche qui soit cohérente avec ses fondements épistémologiques. Cela dit, il nous faut ajouter ici que la sous-représentation de la psychanalyse peut aussi s'expliquer par le fait que, historiquement, les psychanalystes et les psychologues analytiques, par crainte de perdre la richesse du matériel clinique, n'ont

jamais vraiment senti le besoin d'infiltrer le milieu de la recherche comme tel. Par conséquent, la plupart du temps leurs publications s'inspirent directement d'études de cas issues de leur pratique sans le souci d'intégrer à celles-ci une démarche fondée sur des critères scientifiques.

C'est à partir de ces quelques constatations qu'a pris naissance notre projet de recherche. Le thème central sur lequel nous allons nous attarder est le changement dans le cadre d'une psychothérapie psychanalytique auprès d'une clientèle infantile. Plus spécifiquement, nous tenterons d'atteindre deux principaux objectifs de recherche. D'une part, en vue de respecter les bases épistémologiques de la psychanalyse et en vue de répondre aux exigences méthodologiques requises par la science, le premier objectif consiste à mettre sur pied une méthodologie qualitative d'étude de cas qui soit systématisée. Celle-ci, en plus d'être rigoureuse et structurée, permettra de faire ressortir la richesse et la complexité de l'étude de cas clinique qui a toujours été le moyen privilégié par les cliniciens-psychanalystes de faire avancer les connaissances relatives à leur champ d'études à commencer par Freud lui-même. D'autre part, nous savons que le changement intrapsychique constitue la visée essentielle du travail analytique. Cette finalité, qui est propre à la psychanalyse, diffère des critères symptomatiques ou comportementaux généralement admis dans les devis de recherches expérimentales. Ainsi, toujours dans le but de rester fidèle aux enseignements de la psychanalyse, le second objectif de recherche consiste à examiner le processus de changement au niveau du fonctionnement intrapsychique chez l'enfant à partir d'outils projectifs. Plus spécifiquement, il s'agira de voir comment évoluent chez un enfant suivi en psychothérapie psychanalytique les deux composantes intrapsychiques suivantes : les angoisses et les mécanismes de défense.

Le présent travail de thèse se divise en six chapitres. Dans le premier, il sera question d'exposer la problématique, ce qui sera suivi par un compte-rendu critique sur l'état de la recherche actuelle dans le domaine de la cure et de la psychothérapie psychanalytique chez les enfants. La méthodologie de recherche sera exposée dans le second chapitre. Cette dernière a été développée à partir du modèle de l'étude de cas clinique, mais à celui-ci nous avons ajouté des critères précis dans le but d'augmenter la rigueur de notre démarche d'analyse et de collecte des données. Le chapitre trois sera entièrement consacré à la théorie psychanalytique des angoisses et des mécanismes de défense. Plus exactement, notre

réflexion théorique se base sur la perspective de l'auteur et psychanalyste Melanie Klein qui a su développer une théorie intéressante et pertinente sur le plan clinique des angoisses et des stratégies défensives utilisées par le moi pour gérer les angoisses. Malgré son intérêt, nous verrons que la conception kleinienne présente certaines limites auxquelles nous avons tenté de remédier en peaufinant son modèle de l'angoisse : à une conception binaire, nous proposons un modèle de l'angoisse basé sur la notion de continuum. Ce nouveau modèle permettra de mieux dégager les subtilités du changement intrapsychique que notre cas nous aura permis d'observer. Dans les quatrième et cinquième chapitres, nous exposerons de façon détaillée les résultats de nos analyses qualitatives des épreuves projectives. Pour sa part, le chapitre quatre sera consacré à l'analyse du temps I, tandis que le chapitre cinq sera consacré à l'analyse du temps II et à la comparaison des deux moments de mesure. Finalement, dans le chapitre six, nous tenterons d'établir un pont entre nos résultats et certaines théories psychanalytiques. Parmi celles-ci, nous aborderons la notion kleinienne d'intégration et la notion bionienne relative à la fonction contenant. Ces deux théories nous aideront à mieux comprendre le processus du changement tel que dégagé à partir de notre étude de cas et vice versa, c'est-à-dire que notre étude de cas permettra aussi de nuancer et de préciser certains éléments théoriques.

CHAPITRE I

CONTEXTE D'ÉMERGENCE DE LA RECHERCHE

1.1 INTRODUCTION

Dans ce premier chapitre, nous exposerons d'abord les principaux problèmes qui ont donné naissance à notre travail de recherche. Brièvement, celui-ci est né à partir d'une triple problématique : 1) peu d'études évaluent la psychothérapie psychanalytique auprès des enfants, 2) peu d'études portent sur la notion de changement intrapsychique comme tel et 3) peu d'études appliquent une méthodologie qualitative d'étude de cas systématisée pour évaluer le processus de changement. Une fois cette triple problématique introduite et explicitée, nous présenterons les résultats des quelques études qui se sont penchées sur l'évaluation de la cure et de la psychothérapie psychanalytiques auprès des enfants. Celles-ci ne sont pas abondantes, mais elles existent néanmoins et donnent des résultats qu'il vaut la peine de souligner. Finalement, nous terminerons ce chapitre par la formulation de nos questions de recherche.

1.2 PROBLÉMATIQUE

1.2.1 Lacunes dans la recherche sur le changement

Dans les études qui portent sur l'évaluation de l'efficacité de la cure et de la psychothérapie psychanalytique, le changement y est abordé à partir de perspectives diverses. Certains auteurs l'évaluent en termes d'adaptation générale ou de réduction de symptômes (Fonagy et Target, 1994; Heinicke et Ramsey-Klee, 1986; Moran et al., 1991; Target et Fonagy, 1994a, 1994b), alors que d'autres l'abordent plutôt selon un point de vue intrapsychique (Boston et Lush, 1994; Chabert et al., 1990; Lush, Boston et Grainger, 1991). De façon générale, les résultats de ces travaux sont fort encourageants et prometteurs pour l'avenir de la psychanalyse. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces travaux dans une section ultérieure (infra p.14). Contentons-nous pour l'instant de signaler que celles-ci sont en nombre nettement insuffisant et, étant donné leurs dates de publication, il s'avère nécessaire

de les mettre à jour. Un manque est donc assurément décelable dans la littérature psychanalytique en ce qui a trait à la problématique du changement. Afin de remédier à ce manque, nous proposons de nous aventurer dans ce vaste domaine en vue d'y jeter l'éclairage indispensable à sa compréhension. Le besoin de développer plus à fond cette branche de la recherche est devenu plus que jamais une urgence en raison de l'important retard qu'accuse la psychanalyse en regard des approches cognitives et comportementales pour lesquelles les chercheurs ont plus d'une fois fait la démonstration de leurs bienfaits, et ce, à l'intérieur d'un délai temporel relativement court. Dans de telles circonstances, il est essentiel pour la psychanalyse de montrer en quoi elle offre une alternative qui soit différente des courants psychologiques dominants et en quoi sa particularité vaut l'investissement en termes de temps et d'argent. Il en va de sa crédibilité, de sa pertinence, mais aussi de sa survie dans les milieux de soins de santé.

1.2.2 Changements intrapsychiques versus changements symptomatiques

Puisque le fonctionnement intrapsychique constitue la visée principale de la psychothérapie psychanalytique et puisque nous savons peu de choses au sujet de son évolution à travers le temps, notre intérêt de recherche est entièrement orienté vers ce type de changement. Or, avant d'aller plus loin, précisons que le fonctionnement intrapsychique renvoie à la « logique interne » de l'individu selon l'expression de Brunet (1998), à l'organisation de sa personnalité en termes d'angoisse, de relation d'objet, de mécanismes de défense, de conflictualité psychique, de capacités de symbolisation, etc.

En accord avec l'école psychanalytique, les symptômes (par exemple : anxiété, dépression, hyperactivité, phobie, etc.) ne sont pas considérés comme des corps étrangers qu'il suffit de supprimer pour guérir et recouvrer la santé (Laperrière, 1999). Ils sont plutôt conçus comme étant la manifestation extérieure d'un mode de fonctionnement psychique qui s'inscrit dans une histoire singulière. La visée du travail thérapeutique est d'accompagner le patient dans la mise à jour des diverses modalités de ce fonctionnement, ce qui entraîne un remaniement dans le rapport à soi-même et aux autres. Contrairement aux approches comportementales ou médicales, l'intérêt pour la suppression des symptômes est secondaire chez les psychanalystes et les psychologues qui se réclament de la psychanalyse. Plus spécifiquement, selon eux, la disparition des symptômes ne passe pas par une intervention

directe sur ces derniers, mais par un long et complexe travail d'élaboration psychique et d'associations d'idées qui permet d'en dégager le(s) sens caché(s) et ainsi remonter aux sources du trouble. Le travail analytique permet à l'individu de s'approprier une partie de sa vérité par la *compréhension* et le *sens donné* à sa dynamique inconsciente¹. Comme l'écrivait Freud lui-même en 1932, dans *Les diverses instances de la personnalité psychique*, la pratique psychanalytique consiste à rétrécir le territoire du ça et à accroître celui du moi. L'élargissement du *logos* assure au sujet humain un meilleur contrôle sur sa destinée et lui procure davantage de liberté en lui permettant de se dégager des éternelles répétitions qui le rendent si malheureux. En rupture avec la tradition médicale occidentale, le psychanalyste ne conçoit pas la santé psychique comme étant le retour à un état antérieur à la maladie en agissant directement sur les maux psychiques pour les supprimer. *A contrario*, la santé consiste à trouver un nouvel équilibre psychique, à créer « un état qui n'avait pas existé auparavant (Lalive d'Épinay, 2003, p. 30) ». Au lieu de parler de guérison, il est plus précis de parler d'un travail de transformation psychique et de remaniement du monde interne.

Dans le même ordre d'idée, nous partageons le point de vue de l'auteur français Lagache (1955) pour qui l'abolition des symptômes est considérée par les psychanalystes comme une condition nécessaire, mais non suffisante au changement thérapeutique lorsqu'une modification du fonctionnement intrapsychique ne l'accompagne pas. Toujours selon ce même auteur, la levée des symptômes peut être conçue comme étant l'expression des résistances, du transfert ou du renforcement du système défensif. En lien avec la question du transfert, il est intéressant de rappeler à la mémoire le cas classique d'Anna O. publié par Freud avec la collaboration de Breuer en 1895. En effet, alors que le médecin de cette patiente, en l'occurrence Breuer, croyait avoir libéré cette dernière de ses symptômes hystériques, la jeune femme se met du coup à éprouver d'intenses sentiments amoureux à l'égard de son bienfaiteur de qui elle se disait être enceinte (Jones, 1958). L'expérience clinique acquise par Freud avec les années l'a amené à concevoir ces manifestations d'amour en termes de transfert non résolu : la prétendue guérison d'Anna O. avait en fait cédé la place à une autre forme de « maladie », soit la névrose de transfert (Jones, 1958). Celle-ci,

¹ L'importance que revêt la question du sens et de la compréhension rapproche le discours psychanalytique du discours herméneutique. Ainsi, tout comme la discipline philosophique, le sens attribué à un phénomène est plus essentiel que le phénomène en soi. Si la phénoménologie décrit le phénomène, l'herméneutique pose les conditions de son interprétation (Gadamer, 1996).

lorsqu'elle est adéquatement interprétée, devient un outil précieux et essentiel en vue du dénouement positif de la cure, autrement, elle peut s'avérer un puissant obstacle au processus thérapeutique et faire du tort au patient (Freud, 1912).

À la lumière de ce que nous venons d'évoquer, nous comprendrons que l'effacement des symptômes n'est donc pas forcément le signe d'une rémission. Les auteurs (Fonagy, 1999; Lagache, 1955) vont jusqu'à prétendre que la présence des symptômes s'avère parfois utile pour l'économie psychique de certains patients. Par conséquent, leur disparition prématurée pourrait avoir des répercussions néfastes sur le bien-être de ces derniers. De ce point de vue, malgré la souffrance et la détresse qu'ils suscitent, ils permettent tout de même à des individus d'atteindre une forme d'équilibre psychique qu'il n'est pas toujours souhaitable de rompre hâtivement pour répondre aux désirs de guérison du thérapeute. D'ailleurs, ne l'oublions pas, les symptômes névrotiques (conversions hystériques, idées récurrentes chez les obsessionnels et phobies), même s'ils sont souffrants du point de vue expérientiel, sont compris par Freud comme étant des formations de compromis entre le système conscient-préconscient d'un côté et le système inconscient d'un autre côté. Ainsi, tout en étant plus acceptables pour la conscience, les symptômes permettent aux désirs refoulés de se satisfaire de manière indirecte. Ils sont des « satisfactions substitutives » écrivait Freud (1919, p. 135). D'une certaine façon et aussi paradoxal que cela puisse paraître, il est plus tolérable de vivre avec un symptôme que de prendre conscience du conflit intérieur qui oppose les différentes instances psychiques. Évidemment, la formation de compromis que représente le symptôme névrotique est une solution mésadaptée et la cure analytique vise la résolution du conflit interne qui le sous-tend.

En somme, l'essentiel du travail clinique pour la psychanalyse, nous insistons, ne se situe pas du côté des symptômes : leur abolition, quoique non négligeable, n'est pas en soi un gage de guérison ou de santé et, en revanche, leur présence peut s'avérer nécessaire et utile pour l'économie psychique de certains patients². Cela étant dit, il est important de bien saisir qu'un projet de recherche qui porte sur l'évaluation des effets de la psychothérapie se doit de

² Sans vouloir complexifier inutilement nos propos, ne pouvons-nous pas aussi penser que la manifestation en cours de psychothérapie de certains symptômes, loin d'être le signe d'une détérioration, témoigne au contraire d'une amélioration? Par exemple, la diminution de l'utilisation de défenses maniaques peut entraîner l'apparition de symptômes dépressifs, ce qui montre que le patient est davantage en mesure de ressentir ses affects dépressifs au lieu de les dénier.

respecter les objectifs thérapeutiques qui sont propres à chaque type d'intervention. La compréhension psychanalytique du changement engendre la nécessité de revoir les méthodes de recherche traditionnelle, basées surtout sur la suppression de symptômes précis ou de comportements indésirables, par la création d'outils de cueillette et d'analyse de données qui favorisent l'accès à cet au-delà inconscient du symptôme. Il s'est donc avéré essentiel pour nous de mettre sur pied une méthodologie qui soit adaptée au modèle psychanalytique en tenant compte de la composante intrapsychique qui sous-tend le processus de changement. Comme l'écrit Green (1994), lorsque cette composante est occultée et que les chercheurs se basent exclusivement sur l'observable et le quantifiable en vue d'augmenter la valeur scientifique de leurs travaux, cette démarche ne relève plus de la psychanalyse. Elle ne lui est d'aucune utilité ni théorique ni pratique; l'essentiel se situant ailleurs.

1.2.3 Études nomothétiques versus études idiographiques

Le troisième aspect qui retient notre attention consiste en ce que, dans la plupart des études recensées sur la notion de changement, les chercheurs ont tendance à favoriser le point de vue nomothétique plutôt qu'idiographique. Ce qui signifie qu'ils ont surtout cherché à dégager des lois générales au détriment de la *singularité*, c'est-à-dire de ce qui est propre à chaque individu, de l'exception. Cette approche est généralement fondée sur une méthodologie expérimentale qui consiste à contrôler le plus possible la situation de recherche en neutralisant des variables indésirables (Sabourin, 1988). Par exemple, les interventions se basent sur des manuels, le nombre de séances est fixe et à court terme, les problématiques sont simples et la désignation des sujets dans les différents groupes se fait au hasard (Nathan et al., 2000; Seligman, 1996). La rigueur scientifique liée à ce type de démarche permet d'accroître la validité interne de ces recherches, ce qui constitue leur principal avantage et leur plus grande force. Par contre, ce type de méthodologie est abondamment critiqué pour sa validité externe. En effet, les situations créées en laboratoire sont artificielles et, par conséquent, ne représentent pas les conditions de psychothérapie telles qu'elles sont pratiquées dans les institutions ou les cliniques privées. Comme le font si bien remarquer Goldfried et Wolfe (1996), les chercheurs s'adressent à d'autres chercheurs en utilisant un langage qui leur est propre. Ce faisant, ils négligent les besoins des cliniciens qui, en retour, n'ont pas ou peu tendance à consulter la littérature scientifique (Goldfried et Wolf, 1996;

Weisz et al., 1995). De la même manière, dans un article paru récemment, Kernberg (2006) fait ressortir que pour le développement de la pratique clinique, il s'avère plus pertinent pour les thérapeutes de se référer aux travaux des théoriciens de la psychanalyse (par exemple : Freud, Bion, Klein, Winnicott, etc.) que de se reporter directement aux recherches empiriques. Les ouvrages théoriques s'avèrent donc plus utiles aux cliniciens que les publications des chercheurs.

À ces considérations, il est intéressant d'ajouter que pour remédier à la faiblesse des études expérimentales ou nomothétiques, un mouvement a pris naissance au sein de la communauté scientifique dont le but principal est de réhabiliter les recherches en milieu naturel. Les auteurs anglo-saxons nomment généralement les *effectiveness studies* ce genre de recherche par opposition aux *efficacy studies* qui correspondent davantage au modèle de l'expérimentation (Nathan, Scott et Dolan, 2000; Seligman, 1996). Le mérite des *effectiveness studies* est qu'elles tentent de réduire le clivage entre la recherche et la pratique en évaluant les effets de la psychothérapie telle qu'elle est pratiquée par les cliniciens sur le terrain. Bien qu'elles soient encore peu nombreuses³, leurs résultats tendent à montrer des effets de traitement inférieurs à ceux des études expérimentales (Hoagwood et al., 1995; Weisz et al., 1995; Weisz et Jensen, 2001). Cette différence peut notamment s'expliquer par les problématiques plus complexes rencontrées en milieu naturel et par le fait que les conditions en « laboratoire » sont optimales pour motiver les participants à poursuivre le traitement.

De son côté, l'approche idiographique prend souvent la forme d'études de cas⁴ qui constituent le modèle d'acquisition des connaissances privilégié par les psychanalystes. C'est surtout sur cette base que s'est édifié le savoir psychanalytique et non sur celle de l'expérimentation (Widlöcher, 1994). Malgré son souci de demeurer le plus près possible de la singularité des patients, ce modèle présente d'importantes lacunes sur le plan méthodologique (Galatzer-Levy et al., 2000; Kantrowitz et al., 1987). À titre d'exemples, mentionnons que les cas sont la plupart du temps sélectionnés, ils sont souvent le résultat des appréciations personnelles du thérapeute et les données sont essentiellement de nature rétrospective. Ainsi, à l'inverse des études nomothétiques, les études idiographiques sont

³ Weisz et Jensen (2001) n'en dénombrent qu'une quinzaine.

⁴ Notons que l'étude de cas n'a pratiquement pas connu d'évolution depuis les travaux de Freud.

représentatives de la richesse du travail clinique, mais elles sont limitées sur le plan de la validité interne. Leur valeur scientifique s'en trouve donc considérablement affaiblie. Par conséquent, elles s'avèrent peu pertinentes aux yeux des chercheurs.

Avec le temps, un fossé s'est créé entre le domaine de la clinique et celui de la recherche, chacun évoluant de façon indépendante en regardant l'autre avec suspicion et méfiance. En vue de réduire l'écart entre les deux domaines, nous présenterons une méthodologie de recherche qui saura tenir compte des deux points de vue, c'est-à-dire que nous chercherons à conserver l'aspect idiographique du changement tout en maintenant le niveau de rigueur requis par le discours scientifique. Pour y parvenir, nous proposons de travailler à partir de ce que certains auteurs appellent une méthodologie qualitative d'« études de cas systématisées » (Galatzer-Levy et al., 2000; Hilliard, 1993). Ainsi, contrairement aux méthodologies expérimentales pour lesquelles un nombre élevé de sujets est requis dans le but de procéder à la généralisation des résultats, nous privilégierons l'étude d'un seul cas clinique pour favoriser la *profondeur* des analyses individuelles et ainsi faire ressortir ce qui est essentiellement singulier. Ce ne sont donc pas les variations à l'intérieur d'un échantillon qui nous intéressent, mais bien les variations à l'intérieur d'un même sujet à travers le temps.

1.3 ÉTAT DE LA RECHERCHE SUR LE CHANGEMENT CHEZ LES ENFANTS

1.3.1 Évolution naturelle des psychopathologies infantiles

Dans une recension d'écrits, Target et Fonagy (1996) relèvent qu'un consensus émerge des études portant sur l'évolution naturelle des psychopathologies infantiles. En effet, les auteurs des différentes recherches recensées s'entendent pour affirmer que, dans la plupart des cas, les symptômes ont tendance à se transformer ou à évoluer négativement à long terme. Ainsi, contrairement à ce que l'on peut parfois avoir tendance à penser, les désordres infantiles ne sont pas susceptibles de disparaître spontanément avec la passation du temps ou avec la maturation des individus, d'où l'importance d'apporter des soins aux enfants malades, et ce, le plus tôt possible. Dans ce qui suit, nous ferons un compte-rendu des résultats de ces recherches recensées par Target et Fonagy.

Généralement, les problèmes psychiatriques graves comme les troubles envahissants du développement et la schizophrénie connaissent une évolution naturelle plutôt négative et

les enfants qui en sont affectés tendent à demeurer malades toute leur vie. De leur côté, les désordres du comportement ont également tendance à être persistants et sont souvent des indicateurs de comportements antisociaux à l'âge adulte. Parmi cette catégorie, le déficit de l'attention avec hyperactivité a le pronostic le plus défavorable, c'est-à-dire que ce diagnostic psychiatrique, plus que tout autre, tend à se maintenir à travers le temps. En ce qui concerne les troubles émotionnels, leur pronostic a longtemps été surévalué. Par contre, cet optimisme est de plus en plus remis en question par la recherche. En effet, plusieurs travaux montrent que l'évolution naturelle de ces troubles ne va pas forcément dans le sens d'une rémission spontanée et que celle-ci (l'évolution naturelle) est très variable d'un désordre à l'autre. Par exemple, dans le cas de l'anxiété généralisée et des troubles obsessionnels-compulsifs, ces diagnostics sont persistants et les enfants ont davantage de chances de développer d'autres symptômes ou encore d'être aux prises avec des problèmes d'adaptation ultérieurs. La dépression semble se résorber à court terme mais, comme chez les adultes, elle peut revenir de façon cyclique. En ce qui concerne particulièrement les troubles relatifs à l'anxiété de séparation et aux phobies, même s'ils ont les meilleurs pronostics, les petits patients ont malgré tout plus de chances de développer plus tard d'autres formes de désordres psychiques que les enfants ne présentant pas ces diagnostics psychiatriques.

Les résultats des précédents travaux semblent être supportés par une autre étude menée par Ollendick et King (1998) auprès d'adultes aux prises avec des problèmes d'anxiété ou de dépression. Les chercheurs montrent que, dans la plupart des cas, les sujets rencontrés rapportent que les difficultés actuelles étaient déjà présentes durant leur enfance ou leur adolescence. Encore une fois, ces observations renforcent l'idée selon laquelle le comportement pathologique, une fois qu'il s'est installé, ne se résorbe pas spontanément. Au contraire, il tend à suivre l'individu tout au long de sa vie.

Puisque notre travail est une étude de cas clinique, ce survol à propos de l'histoire naturelle des différentes psychopathologies infantiles s'avérait nécessaire. Cette histoire ayant un pronostic plutôt défavorable augmente l'effet de traitement et diminue par conséquent les probabilités que les changements ne soient simplement le fruit de la maturation du sujet ou de la passation du temps.

1.3.2 Évolution avec traitement des pathologies infantiles

Une des premières recherches à avoir touché au domaine de la psychothérapie psychanalytique infantile, depuis le cas du petit Hans de Freud publié en 1909, est celle de Heinicke et Ramsey-Klee (1986). Il aura fallu attendre plus de quatre-vingts années avant la publication de la première étude systématisée sur le changement chez l'enfant. Dans leur article, les auteurs tentent de savoir si la fréquence des séances a un impact sur l'amélioration des capacités de lecture et sur quelques caractéristiques du fonctionnement de la personnalité : 1) efficacité de l'adaptation et estime de soi, 2) capacité au niveau des relations interpersonnelles, 3) tolérance à la frustration et 4) flexibilité adaptative. Les résultats démontrent que les enfants traités une fois par semaine ont de meilleures performances aux tests de lecture que les autres traités quatre fois par semaine durant la première année de thérapie. Par contre, cette relation s'inverse lorsque les sujets sont évalués une année après la fin du traitement où, cette fois, ce sont les enfants traités quatre fois par semaine qui obtiennent des performances supérieures aux autres. Cette conclusion témoigne du fait qu'il est important de procéder à des études de suivis post-thérapeutiques puisqu'une année après la fin du traitement, le processus de changement peut se poursuivre. Les auteurs notent également que l'intensité du traitement a un impact sur le changement des différentes composantes de la personnalité. En effet, les enfants traités plusieurs fois par semaine présentent un taux de réussite plus élevé que les autres sur toutes les dimensions étudiées surtout en ce qui a trait aux capacités relationnelles et à la flexibilité adaptative.

De leur côté, quelques années plus tard, Moran et Fonagy (1990) ont réalisé une série de trois études sur l'efficacité de la psychanalyse auprès d'enfants diabétiques et d'enfants ayant des problèmes de croissance. La première recherche est une étude de cas d'une adolescente diabétique. Selon les observations des deux auteurs, l'émergence de conflits inconscients dans le matériel clinique est suivie, une à trois semaines plus tard, d'une amélioration du taux de glucose. La seconde étude, dans laquelle les chercheurs comparent deux groupes d'enfants, est de nature expérimentale. Dans le groupe expérimental, les enfants sont inscrits à un programme qui inclut une psychothérapie psychanalytique brève, alors que seul un traitement médical est offert aux enfants du groupe de comparaison. D'après les conclusions, les jeunes du premier groupe (ceux qui sont suivis en psychothérapie) manifestent des améliorations considérables au niveau du contrôle de leur diabète et l'étude

de suivi démontre que celles-ci se maintiennent à travers le temps, ce qui ne fut pas le cas des jeunes du groupe de comparaison. En ce qui concerne la dernière recherche, l'échantillon est composé de trois enfants qui ont tous des retards de croissance. Dans les trois cas, la psychothérapie psychanalytique est associée à une accélération des taux de croissance. Les observations issues de ces travaux montrent que les médecins auraient parfois avantage à se familiariser avec des traitements non médicaux en vue du mieux-être de leurs petits patients. Ces traitements peuvent avoir un impact positif sur des problématiques habituellement réservées à la médecine.

Des travaux plus récents furent effectués au Centre Anna Freud dans lesquels les auteurs Fonagy et Target tentent de démontrer les effets de la psychothérapie sur différents types de pathologies infantiles, dont les désordres de comportements (Fonagy et Target, 1994) et émotionnels (Target et Fonagy, 1994a). Ils se sont aussi intéressés à l'effet de la variable reliée à l'âge sur le succès thérapeutique (Target et Fonagy, 1994b). Ces recherches sont de nature rétrospective et la plupart des patients furent suivis en psychanalyse (quatre à cinq fois par semaine) et en psychothérapie psychanalytique (une à trois fois par semaine). L'efficacité est mesurée en termes de réduction de symptômes et d'adaptation générale.

Dans la première de ces trois études (Fonagy et Target, 1994), les chercheurs comparent des enfants aux prises avec des désordres de comportement à d'autres aux prises avec des désordres émotionnels. De façon générale, les deux formes de psychothérapies sont bénéfiques, mais les sujets présentant des désordres émotionnels manifestent des taux de succès supérieurs. En ce qui concerne spécifiquement les désordres du comportement, l'amélioration la plus significative touche aux troubles oppositionnels, alors que ceux de la conduite sont les plus difficiles à traiter. Or, il faut préciser que dans ce groupe (troubles du comportement), le pourcentage d'abandon durant la première année de traitement est très élevé, soit un enfant sur trois. Lorsque les cas d'abandon sont retirés de l'échantillon, les taux de succès grimpent considérablement. Par exemple, près de 70 % des patients n'ont plus de diagnostic à la fin du traitement. En ce qui concerne les variables reliées à l'*intensité* et à la *longueur*, elles sont associées positivement au succès thérapeutique. Ce qui signifie que plus le traitement est intensif et long, plus les gains sont importants. D'ailleurs, la différence entre les deux groupes (troubles de comportements et troubles émotionnels) *n'est plus significative* lorsque la thérapie est intensive et s'étend sur trois ans. La psychanalyse s'avère donc un

traitement efficace pour les troubles de comportements, mais le *hic* avec cette catégorie est la difficulté de garder les jeunes patients en thérapie.

Dans leur second article, Target et Fonagy (1994a) se penchent spécifiquement sur les désordres émotionnels. Ceux-ci sont caractérisés par l'anxiété ou la dépression. Les résultats des analyses quantitatives révèlent entre autres que les troubles spécifiques de l'anxiété, surtout les phobies, obtiennent les plus hauts taux de succès, tandis que la dépression obtient les taux les plus bas. En ce qui concerne l'intensité des thérapies, certains troubles dont la dépression et l'anxiété généralisée guérissent mieux avec un traitement intensif. Les chercheurs comparent également l'effet de l'intensité des traitements sur les troubles émotionnels sévères versus les troubles émotionnels modérés. Ils notent une corrélation entre la sévérité de la pathologie et l'intensité : les sujets atteints plus sévèrement *s'en tirent mieux* avec un traitement intensif, alors que ceux dont les troubles sont modérés bénéficient tout autant d'une thérapie intensive que non-intensive. Finalement, tout comme dans l'étude précédente, les variables liées à la longueur et à l'intensité sont associées *positivement et indépendamment* au succès thérapeutique.

Dans leur dernier article, les deux chercheurs (Target et Fonagy, 1994b) démontrent l'impact de la variable développementale sur le succès thérapeutique. Ils comparent différentes tranches d'âge et notent que le succès thérapeutique *décline avec l'âge*. Quant à l'impact de la fréquence et de la durée, les adolescents obtiennent de meilleurs résultats lorsque le traitement est non intensif et de longue durée, alors que les moins de douze ans bénéficient davantage d'un traitement intensif. Dans leur cas, la durée n'a aucun impact sur le succès thérapeutique.

Les précédents travaux sont d'un grand intérêt pour notre champ d'études, car ils permettent de dégager l'impact que peuvent avoir certaines variables sur l'issue d'un traitement psychologique comme la fréquence hebdomadaire des séances, la durée du traitement, le type de pathologie (difficultés scolaires, diabète, problèmes de croissance, troubles émotionnels et troubles du comportement) et l'âge des enfants. Ainsi, à condition qu'il y ait un certain investissement en termes de temps de la part des patients (que ce soit au niveau de la durée ou de la fréquence hebdomadaire), la psychanalyse ou la psychothérapie psychanalytique constituent des traitements efficaces auprès des enfants et des adolescents aux prises avec des troubles psychologiques divers. Ces résultats corroborent d'autres

recherches, dont celle de Freedman (1999), auprès de patients adultes, en ce qui a trait à l'influence des variables reliées à la durée et à la fréquence. De plus, les études de Fonagy et Target plus spécifiquement, mettent en évidence le fait que la psychothérapie intensive et à long terme est bénéfique surtout pour les cas plus graves de pathologies infantiles. Cette conclusion contredit l'idée généralement admise selon laquelle la psychanalyse n'est profitable qu'aux désordres affectifs modérés ou légers⁵. En ce sens, ils rejoignent aussi les observations de Kantrowitz et ses collaborateurs (1987) chez des patients adultes et névrosés. Plus spécifiquement, ces chercheurs se sont intéressés au changement au niveau de la relation d'objet. En plus de démontrer que la qualité des relations objectales s'améliore chez tous les patients même lorsque les analystes perçoivent un échec dans la résolution du transfert, l'étude démontre aussi que les sujets dont le niveau et la qualité de la relation d'objet sont plus évolués ne sont pas plus enclins à changer positivement que ceux dont le niveau et la qualité sont moins évolués. Il n'y a donc pas nécessairement de correspondance entre la gravité de la psychopathologie et le potentiel de changement. Suivant ces observations, il est malheureux de constater que la tendance actuelle dans les milieux de soins de santé est de raccourcir la durée des traitements psychologiques en dépit du fait que les résultats des recherches semblent favoriser la thérapie à long terme et intensive pour certains cas plus complexes et plus difficiles à traiter.

Dans une perspective différente, quelques auteurs se sont penchés sur la question des changements intrapsychiques. En ce qui concerne cette perspective, trois études furent recensées chez les enfants, dont celles de Chabert (1990), de Lush (1991, 1994) et de leurs collaborateurs respectifs. La première (Chabert et al., 1990) vise l'évaluation du fonctionnement mental d'adolescents et de jeunes adultes schizophrènes traités en milieu institutionnel dont le modèle théorique utilisé par les membres du personnel soignant est celui de la psychanalyse. L'originalité de l'étude est qu'elle utilise des méthodes projectives (notamment le Rorschach et le T.A.T.) comme mesure du fonctionnement intrapsychique. Brièvement, les conclusions indiquent que le changement chez ce type de clientèle se manifeste de trois façons. D'abord par une restauration narcissique, ce qui favorise la mise en place de limites entre le monde intérieur et le monde extérieur. Ensuite, par l'apparition

⁵ D'ailleurs, pour Freud lui-même à l'époque, la psychanalyse était un traitement contre-indiqué pour les désordres graves dont la psychose et la mélancolie (Freud, 1905).

d'indices de liaisons, ce qui témoigne d'une certaine ouverture relationnelle. Finalement, par le surgissement des processus primaires dans les réponses, ce qui démontre une plus grande souplesse psychique. Également, selon Chabert et ses collègues, tout signe de changement, qu'il soit positif ou négatif, a une valeur pronostique favorable. Le pire scénario, selon eux, est l'absence de toute forme de changement, c'est-à-dire la stagnation de l'état pathologique.

Dans la seconde étude recensée (Lush, Boston et Grainger, 1991), les auteurs se penchent sur le changement intrapsychique et comportemental d'enfants carencés. Les aspects intrapsychiques de la personnalité qui furent soumis au processus d'évaluation sont les suivants : imagos parentales, perception et estime de soi, tolérance à la souffrance, symbolisation, relations d'objet et types d'angoisses. Les évaluations sont produites à partir du jugement clinique des psychothérapeutes au début et après deux ans de traitement, lesquels jugements sont comparés à la perspective d'individus se rapportant aux enfants, à savoir les parents, les travailleurs sociaux, les enseignants, etc. Les auteurs concluent que la plupart des sujets ont réagi positivement au traitement et le point de vue des sujets interrogés corrobore celui des thérapeutes. Un changement est donc noté pour toutes les caractéristiques intrapsychiques étudiées : amélioration des relations d'objet, consolidation des imagos parentales, augmentation de la tolérance à la souffrance, etc. Le groupe à l'étude fut comparé à des enfants qui n'ont pu amorcer une thérapie et aucun changement n'est relevé chez ces derniers, ce qui suggère que les enfants carencés sont en mesure de bénéficier d'une psychothérapie. Des résultats analogues se dégagent d'une autre étude menée par Boston et Lush en 1994 auprès d'enfants adoptés ou vivant en famille d'accueil.

Ces trois études sont intéressantes pour deux raisons principalement. D'abord, elles sont en mesure d'établir que la psychothérapie d'orientation psychanalytique s'avère une alternative efficace pour traiter des troubles psychiques sévères (schizophrénie chez les adolescents et les jeunes adultes) en favorisant une amélioration du fonctionnement intrapsychique. Ensuite, leur méthodologie respective, tout en étant systématisée, demeure fidèle à la réalité clinique et au modèle théorique qui est propre à la psychanalyse. Malgré qu'elles donnent accès à des résultats encourageants et stimulants, ce type de recherche ne semble pas avoir connu de suite au sein de la communauté psychanalytique, à tout le moins chez les enfants. Comme nous l'avons déjà mentionné, les contraintes liées à la démarche scientifique créent probablement un désintérêt chez les psychanalystes qui préfèrent s'en tenir

à leurs propres observations cliniques, via la publication d'études de cas, pour faire progresser le savoir psychanalytique.

Le projet d'étude que nous proposons s'inscrit dans le sillage entrepris par Lush et Chabert. Comme ces auteurs, nous nous pencherons principalement sur le changement intrapsychique chez une fillette qui suit une psychothérapie psychanalytique. Nous nous attarderons sur l'évolution des angoisses et des mécanismes de défense après une année de traitement psychologique. À notre connaissance, mises à part les contributions théoriques et cliniques de Klein, il n'existe pas de publications qui traitent de l'évolution de ces deux composantes intrapsychiques dans un contexte de psychothérapie. Par conséquent, l'état de la connaissance, en ce qui concerne la façon dont ces éléments peuvent progresser chez un même individu à travers le temps, est déficitaire. À la différence toutefois des chercheurs cités, la démarche méthodologique élaborée ici s'est davantage inspirée de la tradition de l'étude de cas clinique. Dans le prochain chapitre, nous présenterons cette démarche que nous reconnaissons comme une méthodologie qualitative d'étude de cas systématisée. Or, avant de la développer, prenons un moment pour présenter les questions de recherche.

1.4 QUESTIONS DE RECHERCHE

À la lumière des précédentes considérations, qui ont permis de préciser le cadre de notre étude, nous examinerons le processus de changement dans la psychothérapie psychanalytique auprès des enfants. Plus spécifiquement, au-delà de la question relative à l'efficacité, nous voulons découvrir ce que la psychothérapie permet de modifier à l'intérieur du fonctionnement intrapsychique. Comme précédemment mentionné, les éléments intrapsychiques sur lesquels nous porterons une attention particulière sont les angoisses et les mécanismes de défense. Il s'agira de montrer comment la psychothérapie permet à ces deux composantes intrapsychiques d'évoluer. Précisons que notre intention n'est pas de déterminer quels éléments de la psychothérapie psychanalytique amènent les changements, ce qui aurait donné lieu à la mise sur pied d'un tout autre type de recherche et de méthodologie. La préoccupation ici n'est pas tant d'identifier « qu'est-ce qui fait que ça change et pourquoi » que de montrer « qu'est-ce qui change et comment ». Nous en sommes donc venus à la formulation des questions de recherche suivantes : 1) la psychothérapie psychanalytique

permet-elle aux angoisses et aux mécanismes de défense de se modifier après douze mois de travail thérapeutique? Si oui, 2) comment ces éléments structuraux de la personnalité se modifient-ils, se transforment-ils avec le temps?

1.5 CONCLUSION

Ce chapitre avait pour objectif de montrer au lecteur comment a pris naissance notre projet de recherche, de montrer le sillage qui a mené à son élaboration. Nous avons entre autres identifié plusieurs lacunes inhérentes au domaine de la recherche portant sur l'évaluation de la psychothérapie psychanalytique chez les enfants. Malgré les quelques résultats encourageants, il n'en demeure pas moins que les connaissances concernant l'efficacité de l'approche psychanalytique sont nettement insuffisantes comparativement au courant cognitivo-comportemental. Celui-ci a passé avec succès l'épreuve de la démonstration empirique grâce à des chercheurs qui ont déployé des efforts considérables pour arriver à mettre au point des programmes de recherche capables de répondre aux exigences scientifiques. Par contre, l'abondance des publications liées à ce courant peut donner l'impression que celui-ci est le seul qui puisse venir en aide aux enfants aux prises avec des désordres mentaux, alors que d'autres courants, sous-représentés dans la littérature, parviennent aussi à soulager la souffrance infantile en intervenant différemment.

De leur côté, fidèles à la tradition freudienne, les psychanalystes ont toujours préféré la publication d'études approfondies de cas isolés. Cette méthode d'acquisition des connaissances a été valorisée, car elle permet de saisir les phénomènes intrapsychiques et inconscients à travers la relation transféro-contre-transférentielle, tout en mettant de l'avant la singularité. Pour beaucoup d'analystes, par conséquent, il est pratiquement impensable de développer le savoir psychanalytique en dehors de tout processus thérapeutique. Malgré leurs avantages indéniables, ces études de cas comportent d'importantes limitations surtout en termes de validité interne. Pour cette raison, la communauté scientifique les a souvent pointées du doigt (parfois trop rapidement) et disqualifiées. Elles offrent pourtant un accès au savoir qui n'est pas accessible par les méthodes empiriques généralement admises qui, se basant sur l'observable et le quantifiable, se coupent *par principe* d'éléments fondamentaux

de l'expérience humaine. Dans le cadre du présent travail, tout en conservant l'accès aux phénomènes intrapsychiques et à la singularité, nous tenterons de réhabiliter les études de cas en y introduisant une méthodologie systématisée. Celle-ci permettra à la fois d'augmenter le niveau de rigueur tout en préservant les points forts des études de cas classiques.

*

* *

CHAPITRE II

MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE D'ÉTUDE DE CAS SYSTÉMATISÉE

En fait, il est excessif de s'en tenir à la seule méthode expérimentale. [...]. La psychanalyse, comme l'astronomie ou la géologie, réalise une investigation rationnelle et active d'un domaine complexe qui ne laisse prise que de manière exceptionnelle à une manipulation expérimentale. C'est une opinion généralement admise chez les psychanalystes que leur science, reposant sur la méthode clinique [...] et sur le mode inductif de validation [...], conduit à une forme de connaissance scientifique objective.

Widlöcher, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*

2.1 INTRODUCTION

Ce second chapitre est entièrement consacré au volet méthodologique de notre travail. La méthodologie que nous proposons se situe dans le sillage de l'étude de cas clinique à laquelle nous avons intégré une démarche systématisée de collecte et d'analyse des données. Comme nous le verrons dans les paragraphes à venir, pour guider l'élaboration de cette méthode, nous avons emprunté à la technique psychanalytique certains de ses concepts clés (par exemple : technique de libre association, neutralité bienveillante, relation transférentielle et contre-transférentielle, etc.) pour les appliquer et les adapter à un contexte de recherche. Ces concepts ont servi de toile de fond dans la plupart des étapes que le chercheur a été tenu de respecter, partant de l'administration des outils psychologiques à l'analyse des données recueillies.

2.2 MÉTHODE DE RECHERCHE

Avant d'aller plus loin, il faut préciser que la présente étude s'inscrit dans un cadre de recherche plus large portant sur le changement chez les enfants en psychothérapie. À partir d'une méthodologie commune, plusieurs projets ont été mis sur pied, chacun s'intéressant à des facettes différentes du changement. Dans ce chapitre, nous exposerons uniquement les

éléments de cette méthodologie qui s'appliquent à notre recherche. Cette précision apportée, en ce qui concerne la méthode utilisée ici, celle-ci s'inscrit dans la tradition des recherches qualitatives en sciences humaines. En effet, étant donné la visée clinique de ce travail, le recours à une méthodologie de nature qualitative était le plus propice, car ce type de méthode favorise une *compréhension en profondeur* du cas observé. Également, puisque le but poursuivi est d'évaluer le changement dans le cadre de la psychothérapie psychanalytique telle qu'elle est pratiquée au quotidien par les psychologues, notre travail s'insère dans les études dites naturalistes ou en milieu naturel (*effectiveness studies*), ce qui signifie que le chercheur ne s'immisce aucunement dans le processus thérapeutique comme cela est le cas dans la tradition des recherches expérimentales où la pratique clinique est reproduite de façon artificielle dans des milieux totalement contrôlés. Plutôt que de reproduire les situations thérapeutiques, il s'agit pour le chercheur d'aller à la rencontre du psychologue dans son milieu de travail.

2.3 MODÈLE PSYCHANALYTIQUE

La méthodologie qui sera présentée repose essentiellement sur la technique psychanalytique. Nous en avons importé plusieurs éléments que nous présenterons brièvement. Tout d'abord, selon la définition classique de Freud, reprise dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (1967), en plus d'être une méthode psychothérapeutique qui vise le traitement des désordres névrotiques, la psychanalyse s'avère tout autant une méthode d'investigation des processus inconscients. Ces processus sont accessibles grâce à la règle de l'association libre qui consiste à inviter l'analysant à dire tout ce qui lui passe à l'esprit, à partir d'un élément proposé (mot, image, etc.) ou spontanément, en se censurant le moins possible. Parallèlement à cette règle fondamentale, ce qui caractérise l'écoute du thérapeute est l'attention libre et flottante selon laquelle aucun aspect du discours du patient ne doit être privilégié. Le même niveau d'attention est accordé à l'ensemble des associations. Ce genre d'écoute favorise l'émergence de rêverie, de fantasmes et d'associations chez le thérapeute, ce qui permet d'accéder plus facilement à la trame inconsciente sous-tendant le discours manifeste des patients (Brillon, 1992). Cette méthode particulière d'investigation des processus psychiques (via la libre association et l'attention libre et flottante) a été appliquée et adaptée aux étapes liées à la collecte et à l'analyse des

données. Le fait de sortir la technique psychanalytique de son cadre thérapeutique n'est d'ailleurs pas étranger à Freud lui-même qui a su explorer la psyché humaine autant dans la vie quotidienne (lapses, actes manqués, etc.) que dans les œuvres d'art et les œuvres littéraires⁶.

Ensuite, toujours suivant la technique psychanalytique, il est important pour l'issue positive d'un traitement, de prendre en considération les phénomènes qui relèvent du transfert⁷ et du contre-transfert⁸. Ces deux dimensions sont inhérentes à toute relation interpersonnelle, incluant celle qui s'établit entre le chercheur et les sujets rencontrés, d'où l'importance d'en tenir compte dans une situation de recherche (Brillon, 1992; Drapeau et Letendre, 2001). L'analyse de ces éléments relationnels permet au chercheur d'avoir accès à un contenu qui ne lui serait pas accessible autrement. En lien avec la notion de contre-transfert plus spécifiquement, le discours scientifique a tendance à concevoir négativement la part subjective qui appartient aux chercheurs. Cette subjectivité représente un obstacle majeur au processus de recherche et, par conséquent, il est justifié de la neutraliser le plus possible. Dans le domaine de la relation thérapeutique, ce point de vue était partagé par Freud au moment où il rédige *Perspectives d'avenir de la thérapie analytique* en 1910. Dans ce court article, les réactions affectives de l'analyste aux paroles de son patient constituent un obstacle à la compréhension clinique. Cependant, la génération de psychanalystes qui lui a succédé, dont Heimann (1950), renverse cette prise de position. Contrairement au père de la psychanalyse, cette dernière considère les réactions contre-transférentielles comme étant un outil de travail décisif qui, loin de constituer un obstacle, s'avère fort utile dans la compréhension de la réalité interne des patients. Selon cette conception post-freudienne, la mise entre parenthèses de la subjectivité du thérapeute risque d'éloigner celui-ci de ce que vit

⁶ À cet effet, pensons par exemple à l'analyse freudienne de l'œuvre du peintre Léonard de Vinci et de l'œuvre littéraire de l'écrivain russe Fedor M. Dostoïevski.

⁷ Définition du transfert : « [...] processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique. Il s'agit d'une répétition de prototypes infantiles vécue avec un sentiment d'actualité marqué. (Laplanche et Pontalis, 1967, p.492) »

⁸ Définition du contre-transfert : « Ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement au transfert de celui-ci. (Laplanche et Pontalis, 1967, p.103) »

vraiment son patient. En ce sens, la méconnaissance de ce phénomène peut s'avérer défavorable quant à l'issue du travail thérapeutique. Tout comme la sphère clinique, la reconnaissance du contre-transfert en recherche constitue une donnée scientifique indispensable qu'il convient d'intégrer à toute méthodologie de recherche qui vise la compréhension des phénomènes subjectifs et inconscients des sujets rencontrés. Ainsi, en plus de tenir compte du discours de ses participants, le scientifique rigoureux doit aussi prendre en considération ses propres réactions affectives dans l'analyse du matériel clinique. En quelque sorte, suivant cette perspective, l'observateur devient aussi la personne observée.

Finalement, comme le rappellent Lepage et Letendre (1998), la méthode d'investigation psychanalytique opère « un renversement des positions des partenaires de la relation (Lepage et Letendre, 1998, p.55) ». En effet, selon cette approche, la position d'expert n'est plus strictement du côté de l'analyste, mais aussi du côté de l'analysant. Ce qui vaut pour la psychothérapie vaut également pour la démarche scientifique lorsque le but poursuivi est de comprendre l'expérience subjective des participants. Pour parvenir à cette fin, le scientifique doit développer sa capacité d'écoute et être en mesure de renoncer, momentanément du moins, à son savoir et à ses théories. Dans un tel contexte, il faut pouvoir tolérer une certaine part d'imprévu et d'incertitude dans le déroulement de la recherche puisqu'il est impossible de prédire tout ce que diront les participants.

En résumé, la méthode que nous proposons repose sur plusieurs éléments de la technique psychanalytique : utilisation de l'association libre et de l'attention flottante, attention accordée aux manifestations transféro-contre-transférentielles et position d'écoute adoptée par le chercheur. Évidemment, il a fallu adapter ces diverses composantes à la situation de recherche, dont le cadre de travail est fort différent de celui qui est propre à la situation thérapeutique.

2.4 ÉCHANTILLON

2.4.1 Critères d'inclusion

L'enfant que nous avons sélectionné pour cette étude de cas devait être âgé de six à douze ans inclusivement, parler français et être engagé dans un processus de psychothérapie psychanalytique (à raison d'une rencontre par semaine). Comme nous l'avons déjà mentionné, afin d'approfondir les analyses individuelles, notre recherche privilégie un

nombre limité de participants. Cette démarche qualitative s'avère donc très représentative du travail clinique et, par conséquent, elle est susceptible de rencontrer les intérêts des cliniciens.

Notre objectif étant d'évaluer le changement intrapsychique, les suivis psychologiques devaient être assumés par des cliniciens dont la pratique se basait sur certains éléments précis de la technique psychanalytique. Quoique nécessaire, le fait de se baser uniquement sur la théorie psychanalytique ne constituait pas un critère d'inclusion suffisant, car plusieurs formes de traitements s'en réclament, notamment la cure-type et la psychothérapie de support. Selon Kernberg (1999), la psychothérapie psychanalytique partage la même technique que la cure-type⁹ et cette technique est caractérisée par les quatre points suivants : l'interprétation, l'analyse du transfert, la neutralité bienveillante et le travail associatif. Ces critères nous intéressent tout particulièrement puisque c'est sur la base de ceux-ci que s'est effectuée la sélection du psychologue. Pour être retenu, ce dernier devait donc répondre à l'ensemble de ces critères.

À l'aide du *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (1967), rappelons rapidement la signification de ces concepts classiques. D'abord, en ce qui concerne la notion d'*interprétation*, celle-ci est une intervention dont le but est de permettre au patient d'aller au-delà du discours manifeste pour accéder à une compréhension du contenu latent. La même définition s'applique pour l'*analyse du transfert*, mais précisons que dans ce cas la communication vise spécifiquement la relation thérapeutique. Autrement dit, il s'agit d'amener le patient à prendre conscience des enjeux psychiques inconscients qui se jouent dans son lien au psychologue. Quant à la *neutralité bienveillante*, elle concerne l'attitude générale du thérapeute durant les séances. Elle consiste, par exemple, à ne pas donner de conseils, à ne pas privilégier certains aspects du discours, à éviter de porter des jugements, etc. Finalement, tel qu'évoqué (supra p. 23), l'*association libre* est une méthode d'investigation de l'inconscient selon laquelle le patient, durant les séances, est invité à dire spontanément tout ce qui lui vient à l'esprit sans s'autocensurer. Dans le cadre de la psychothérapie infantile, la technique du jeu¹⁰ prend souvent la place de l'association libre

⁹ La différence entre les deux repose surtout sur l'aménagement du cadre spatio-temporel : position allongée ou face-à-face et fréquence des séances hebdomadaires (Kernberg, 1999).

¹⁰ À titre informatif, il est intéressant de mentionner que Klein (1926) fut l'une des premières à défendre la psychanalyse d'enfant et à introduire à celle-ci la technique du jeu.

chez l'adulte. C'est par ce moyen que le psychologue peut accéder au monde interne de son jeune patient. Ainsi, entre la psychothérapie de l'adulte et la psychothérapie de l'enfant, les buts et les principes thérapeutiques sont les mêmes, la différence ne relève que de la technique utilisée : l'association-libre chez les uns, le jeu chez les autres.

2.4.2 Recrutement des participants

En ce qui concerne le mode de recrutement, celui-ci a eu lieu dans les diverses cliniques externes affiliées à l'Hôpital Rivière-des-Prairies en respectant les procédures établies par le service de recherche et de psychologie de cet établissement. L'Hôpital Rivière-des-Prairies fut privilégié pour deux principales raisons. D'une part, les professionnels qui y travaillent ont su développer au cours des années une expertise en matière de santé mentale infantile et, d'autre part, il est possible d'y retrouver un important bassin de psychologues qui basent leur pratique clinique sur la théorie et la technique psychanalytiques. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux, en plus d'être psychologues sont aussi psychanalystes.

Quant à la procédure de recrutement proprement dite, celle-ci fut menée de la façon suivante : une rencontre a d'abord été organisée avec les psychologues de l'hôpital dans le but de les familiariser avec le projet de recherche sur le changement et de solliciter leur participation. Les cliniciens intéressés devaient ensuite remettre une lettre aux parents (voir app. A) dans laquelle ceux-ci étaient invités à collaborer, avec leur enfant, à l'étude. Les parents intéressés par l'idée étaient tenus d'entrer en contact avec l'équipe de recherche. Cette démarche permettait à l'équipe de communiquer avec les familles tout en respectant les règles de confidentialité. Lors de la première rencontre, le formulaire de consentement (voir app. B¹¹) était expliqué et présenté aux parents ainsi qu'aux enfants. Pour ce qui est du lieu des rencontres, les participants choisissaient selon leur convenance l'endroit qu'ils préféraient : la clinique ou leur domicile.

¹¹ Puisque certains projets de recherche le requéraient, le lecteur remarquera en lisant la lettre que la participation des parents était sollicitée en plus de celle des enfants.

2.5 INSTRUMENTS DE MESURE ET ADMINISTRATION

Étant de nature prospective, notre enquête comprend deux grands moments de mesure : temps I et temps II. Puisque la psychothérapie psychanalytique est un traitement à long terme, un intervalle de douze mois a été fixé entre les deux moments de mesure. Pour chacun, l'enfant fut rencontré à deux reprises. Au total, quatre rencontres ont donc été nécessaires avec lui. Les deux entretiens sont séparés d'un intervalle de sept à quatorze jours, ce qui laissait suffisamment de temps pour en analyser le contenu et préparer l'entrevue subséquente. Les rencontres avec le participant durent approximativement quatre-vingt-dix minutes. Elles sont toutes enregistrées et le verbatim est retranscrit au fur et à mesure.

2.5.1 Description et administration des épreuves projectives

Notre étude, nous l'aurons compris, a pour objectif d'évaluer le changement intrapsychique chez l'enfant. Ce type de changement a été mesuré à partir d'épreuves projectives : le Rorschach, le test d'aperception thématique (ou le T.A.T.) et les dessins. Le recours à trois épreuves psychologiques s'avère suffisant pour atteindre la saturation des données. Nous avons privilégié les épreuves projectives comme modalité d'investigation des processus mentaux pour deux raisons. D'une part, plus que tout autre examen psychologique, ces outils stimulent l'activité projective en obligeant l'individu testé à puiser dans son monde interne pour répondre aux consignes demandées. Ainsi, que ce soit par l'intermédiaire de stimuli ambigus ou par l'exécution d'un dessin, la logique à la base des épreuves projectives est de solliciter le plus possible l'extériorisation du monde interne à partir d'un objet externe. D'autre part, les outils projectifs permettent de détecter des éléments très subtils du fonctionnement intrapsychique, d'en capter des détails qui ne seraient pas accessibles par d'autres moyens. Comme l'écrivent Kantrowitz et ses collaborateurs (1987), dans un article portant sur l'évolution des relations d'objet, les outils projectifs sont suffisamment sensibles pour capter les diverses nuances et couleurs que peuvent revêtir les représentations internes de l'objet. En ce sens, ils offrent un panorama de toutes les possibilités de relations objectales qui ne sont que potentiellement repérables sur le plan clinique ou transférentiel. De la même manière, en lien avec notre étude de cas, ces épreuves psychologiques ont été utilisées afin de dégager un portrait exhaustif des différentes angoisses et mécanismes de défense.

Plus spécifiquement, le Rorschach est un test composé de dix planches dont le contenu est constitué d'images imprécises. Pour le participant, il s'agit d'organiser une perception à partir de ces images floues, de mettre une forme à une matière chaotique et désorganisée. De son côté, le test d'aperception thématique est aussi une épreuve constituée de plusieurs planches mais, contrairement au Rorschach, les images présentées sont cette fois figuratives. Elles mettent en scène divers personnages en relation avec d'autres ou seuls. Quoique figuratives, les multiples situations proposées demeurent suffisamment embrouillées pour favoriser la projection du monde interne dans les histoires que le sujet a pour tâche d'inventer. En raison du nombre élevé de cartes qui composent le T.A.T., nous en avons sélectionné une douzaine en fonction des éléments intrapsychiques mesurés¹². Le côté flou du Rorschach et le côté figuratif du T.A.T. font dire à Chabert (1987) que les deux épreuves sont complémentaires et sollicitent différents aspects du monde interne. Quant aux dessins, ceux-ci sont à thème (dessin du bonhomme et dessin de la famille) et libres.

Les épreuves projectives ont été administrées selon la méthode associative séquentielle élaborée par Brunet en 1998. En accord avec celle-ci, il s'agissait de demander à notre participant d'associer librement sur les réponses données aux planches du Rorschach et sur les histoires créées à partir des images du T.A.T. La même consigne s'appliquait aux épreuves graphiques, c'est-à-dire que le participant avait la possibilité d'associer librement sur les dessins exécutés. Toujours dans le but de favoriser l'accès au monde interne, nous lui demandions aussi d'écrire un titre sur chacun des dessins. La méthode associative-séquentielle est un mode d'administration que nous avons privilégié en raison de la place accordée au travail associatif. Celui-ci permet d'aller au-delà du contenu manifeste et d'accéder au contenu latent tout en évitant les pièges relatifs aux clés d'interprétation et à l'analyse sauvage du matériel qui sont souvent des raccourcis tentants chez les utilisateurs des méthodes projectives. En ce sens, cette méthode permet donc de demeurer fidèles aux enseignements de la psychanalyse.

¹² Les planches sélectionnées sont les suivantes : 1, 2, 3 BM, 4, 5, 6 GF, 7 GF, 8 GF, 10, 11, 13 MF, 13 B, 16.

2.6 ANALYSE DES DONNÉES

2.6.1 Technique d'analyse

L'analyse du matériel est qualitative et, comme l'étape de l'administration, elle se base également sur la méthode associative-séquentielle de Brunet (1998). Comme son nom l'indique, l'analyse des données se fait à partir des associations et de la séquence des réponses données. Ce type d'analyse permet de dégager des hypothèses interprétatives qui sont conservées ou rejetées, tout dépendant du renforcement qu'elles trouvent dans l'ensemble du matériel. La répétition est ici garante de la validité des analyses. Cette démarche correspond au principe de convergence auquel fait référence Morval (1982) dans son livre *Le T.A.T. et les fonctions du moi*. De plus, pour favoriser au maximum l'accès au sens latent, la lecture du verbatim s'est effectuée selon les modalités de l'attention flottante. Comme l'écrit si bien Green (1992) à propos de l'analyse des textes littéraires, il s'agit pour celui qui analyse d'écouter le texte transcrit à la manière du psychanalyste qui écoute son patient. Cette « écoute lâche », selon l'expression de Green (1992), permet d'atteindre la trame inconsciente du discours par la mise en branle chez le chercheur de sa capacité de rêverie et de sa propre activité associative. Toujours suivant la méthode associative-séquentielle, une grille théorique a été mise sur pied dans le but d'opérationnaliser les concepts étudiés et d'aider à systématiser l'analyse qualitative des données cliniques. Cette grille se base essentiellement sur l'approche kleinienne des angoisses et des mécanismes de défense (à ce sujet, voir le chapitre trois).

En accord avec Drapeau et Letendre (2001), nous considérons qu'il est préférable que l'interviewer procède à l'analyse de ses propres entrevues. Cette stratégie permet de tenir compte des aspects qui échappent à l'enregistrement du verbatim et qui sont tout autant essentiels à la compréhension de la réalité interne des sujets. Par exemple, le comportement non verbal, les discussions en dehors des enregistrements, l'atmosphère générale, le transfert, le contre-transfert, les impressions personnelles, etc. Il est donc important que ces divers éléments verbaux et non verbaux soient notés par l'interviewer.

2.6.2 Procédure d'analyse

La procédure d'analyse proposée est une analyse verticale intra-sujet. Elle comporte deux grandes étapes : la première est liée au temps I et la seconde au temps II. Plus

précisément, au temps I, nous avons d'abord procédé à l'analyse détaillée de chacune des épreuves projectives, pour ensuite les comparer entre elles (étape I). Au temps II, la même procédure fut employée mais, dans le but de simplifier la compréhension et d'éviter les répétitions, nous avons inclus à même les analyses du temps II la comparaison des temps I et II (étape II). Ainsi, à l'étape II, la comparaison entre le temps I et le temps II a été intégrée à l'analyse des trois épreuves projectives.

2.6.3 Accord interjuges

Même s'il constitue un instrument crucial, le contre-transfert peut tout de même s'avérer un obstacle et forcément biaiser les résultats d'un travail de recherche (Brillon, 1992; Lepage et Letendre, 1998). En plus d'agir positivement, il peut donc également agir négativement, c'est-à-dire que l'histoire personnelle du chercheur, ses désirs, sa conception de la recherche, ses *a priori*, etc. peuvent interférer avec l'expérience des sujets et nuire à la compréhension clinique. En ce sens, le contre-transfert peut entraver le processus d'analyse des données. Pour éviter les écueils de ce phénomène, Drapeau et Letendre (2001) proposent la mise en place de « lieux de paroles » permettant au chercheur d'élaborer et de réfléchir sur ce qu'il a ressenti ou vécu lors des entretiens ou des analyses (angoisses, malaises, colère, tristesse, etc.). Dans le cadre de notre projet, ces « lieux de parole » ont pris la forme d'un processus de vérification d'accord interjuges dans lequel les analyses qualitatives devaient faire l'objet d'un consensus entre deux chercheurs, un peu à la manière des discussions ou des supervisions cliniques.

2.7 CRITÈRES DE SCIENTIFICITÉ

L'ensemble de la démarche proposée répond aux critères de scientificité de validité interne, de validité externe et de fidélité. La validité interne est obtenue grâce à la collecte et à l'analyse systématisées des données. Quant à la fidélité, le choix de plusieurs sources d'information pour évaluer le monde interne de l'enfant, la prise en compte des associations d'idées et la technique d'analyse proposée permettent d'atteindre les processus fondamentaux et inconscients. Par conséquent, les résultats obtenus ne sont pas le simple fruit du hasard et pourraient être répliqués ailleurs. En ce qui a trait à la validité externe, nous allons nous

attarder plus longuement sur cette notion. L'étude de cas constitue certes un outil essentiel pour entrer en contact avec la différence absolue. Or, dans un tel contexte, est-il possible de prétendre à la généralisation du savoir?

Pour répondre à cette question décisive, nous nous inspirons du concept d'universel-singulier (Laperrière, 1997). Ce concept connu ne vient pas de la psychanalyse, mais bien de la littérature classique (théorie de la réception littéraire). Selon cette notion, qui oppose deux termes tout en les liant, il est possible à partir d'un cas isolé de généraliser à un ensemble de cas possédant les mêmes attributs. Plus précisément, l'analyse en *profondeur et détaillée* d'un cas permet de retrouver des processus fondamentaux et communs à un ensemble d'individus. À titre d'exemple, le roman autobiographique de Goethe, *Poésie et Vérité*, qui est écrit à la première personne est si profond que tous les lecteurs finissent par se retrouver en lui : l'interprétation personnelle que Goethe présente de lui-même est si poussée qu'elle acquiert une valeur universelle, objective. Pour revenir à la psychanalyse, il ne serait pas inutile de rappeler que c'est bien en entrant au plus profond de lui-même, à la faveur d'un détour auto-analytique, que Freud accède à son propre complexe d'Œdipe dont il universalisa la portée. Dans le même sens, l'analyse des divers cas constituant les *Cinq psychanalyses* (1954) a permis de dégager certains principes fondamentaux, partant universels, qui sont à l'œuvre dans chacune des pathologies étudiées dans ce livre : hystérie, phobie, psychose et trouble obsessionnel. Ainsi, nous affirmons qu'en toute singularité, aussi isolée soit-elle, se retrouve également l'universel et inversement l'universel recèle toujours déjà la singularité. L'universel et le singulier étant dans un rapport dialectique¹³.

2.8 CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES

La présente recherche a été soumise à un comité d'éthique du Centre de recherche de l'Hôpital Rivière-des-Prairies dont nous avons obtenu l'autorisation. Les normes d'accès à l'information, la confidentialité des informations et les règles d'éthiques édictées par le

¹³ Lise Monette (1991) apporte une nuance intéressante sur les notions d'universel et de général. Selon cet auteur, il serait plus juste en effet d'utiliser l'expression généralisation des histoires de cas, car celle-ci suppose l'exception, tandis que l'universalisation implique l'ensemble des cas.

Centre de recherche de l'Hôpital Rivière-des-Prairies furent respectées. Également, les énoncés portant sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains (CRSH, CRSNG et IRSC, CNERH) ont été respectés.

2.8.1 Confidentialité

Les participants ont été informés des dispositions prises en vue de préserver leur anonymat. Par exemple : 1) les nom et prénom réels n'apparaissent pas sur les documents utilisés et ceux-ci sont conservés dans un classeur verrouillé; 2) seules les personnes directement impliquées dans le projet de recherche ont accès à ces documents; 3) des mesures ont été mises en place pour que les participants ne puissent être identifiés. Un bris de confidentialité aurait cependant été de mise si la vie d'un individu était menacée.

2.8.2 Consentement libre et éclairé

Nous nous sommes assurés d'obtenir le consentement libre et éclairé des sujets avant de commencer la collecte des données. Le consentement a été obtenu par écrit par les parents et leur enfant. Les objectifs de la recherche et les mesures prises pour que soit préservé l'anonymat leur ont été expliqués oralement et par écrit au moyen du formulaire de consentement.

2.8.3 Ne pas porter préjudice aux participants

La méthodologie utilisée ne risque pas de porter préjudice aux participants puisqu'elle est souvent utilisée par les cliniciens eux-mêmes, notamment dans un contexte d'évaluation psychologique où les enfants sont rencontrés à plusieurs reprises et sont tenus de passer plusieurs épreuves psychologiques. Malgré tout, si un imprévu ou un malaise quelconque devaient survenir, il était convenu que le chercheur entre en contact avec le psychologue de l'enfant pour lui communiquer ses observations ou ses inquiétudes. L'enfant avait ainsi la possibilité de revenir et d'élaborer sur certains aspects des rencontres d'évaluation avec son psychologue.

2.9 CONCLUSION

La méthodologie que nous avons mise sur pied est une étude de cas systématisée. En ce sens, nous sommes demeurés fidèles à la tradition psychanalytique de l'étude de cas, mais nous en avons structuré la démarche au niveau de la collecte et de l'analyse des données dans le but de répondre aux critères de rigueur qu'exige toute démarche scientifique. De cette manière, nous nous estimons mieux outillés pour évaluer le changement intrapsychique.

Certes, à cette méthode, les « partisans de l'expérimentation » pourraient sans doute formuler, avec raison d'ailleurs, l'objection suivante : le type de démarche développée ici ne permet pas d'établir un lien de causalité entre les changements intrapsychiques et la psychothérapie psychanalytique. En d'autres termes, quoique systématisée, la méthode ne permet pas de faire la preuve que les changements sont attribuables à la psychothérapie seule. D'autres variables pourraient très bien entrer en scène et les expliquer. En plus de l'argument relatif à l'évolution naturelle des psychopathologies infantiles que nous avons déjà présenté au chapitre un, nous utiliserons un second argument, à savoir celui de la concordance emprunté à Widlöcher (1998)¹⁴ afin d'accentuer le lien entre changements et psychothérapie. Selon l'auteur français, lorsque l'on s'intéresse à la question des effets de la psychanalyse, il importe de distinguer la démonstration de la preuve (*demonstration of proof*) de l'évaluation des résultats (*evaluation of results*). Une pratique comme la psychanalyse ne peut pas être sujette à la vérification d'hypothèses, suivant l'application de la théorie poppérienne de la falsification, comme en sciences de la nature ou en sciences physiques. Au contraire, ce qui doit intéresser le psychanalyste, ce n'est pas tant de mesurer la réussite en accord avec le modèle de recherche expérimentale (vérification logique de la démonstration) que de déterminer s'il y a *concordance* entre les objectifs poursuivis par la psychothérapie ou la cure et les résultats obtenus. Notre démarche vise justement à mettre en évidence cette concordance objectifs-résultats en comparant deux protocoles d'évaluation psychologique séparés par un intervalle de douze mois. En ce sens, au terme de notre investigation, si nous arrivons à mettre en évidence ce type de concordance, nous serons autorisés à parler d'effet de traitement. Ainsi, en plus de l'évolution naturelle, l'argument de la concordance est

¹⁴ Par cet argument, Widlöcher tentait de redonner une crédibilité et une pertinence scientifique à l'étude de cas clinique qui est la méthode la plus couramment utilisée par les psychanalystes pour mettre en évidence le processus de changement thérapeutique.

intéressant pour nous, car il permet d'évaluer autrement les résultats du travail psychanalytique qui, de par sa visée, échappe à la démonstration empirique.

De leur côté, les cliniciens, pour des raisons différentes, pourraient aussi critiquer notre approche de l'étude de cas, car elle crée forcément une distance en regard de certains éléments cliniques qui auraient pu fournir des informations pertinentes sur le changement. En effet, n'étant pas le thérapeute de l'enfant, le chercheur se coupe inévitablement de données cliniques fondamentales auxquelles aurait accès le thérapeute en suivant sur plusieurs mois, voire sur plusieurs années le même patient. Par exemple, notre procédure évacue les liens possibles entre changement et vécu de l'enfant, entre changement et aire thérapeutique ou encore entre changement et relation patient-thérapeute (transfert et contre-transfert tels qu'ils se manifestent durant les séances de psychothérapie). À ce reproche, nous répondrons que notre méthode, malgré cet inconvénient permet en revanche de gagner en rigueur et donc de contrer d'autres critiques souvent adressées aux études de cas plus traditionnelles, dont justement le fait que le changement est souvent le fruit des seules appréciations du thérapeute. Tout en étant conscients des tensions que cette recherche pouvait soulever tant du côté des cliniciens que du côté des chercheurs, il s'agissait pour nous de trouver une sorte de juste milieu entre une approche purement empirique qui perd de vue le sujet humain pour gagner en rigueur et une approche purement clinique qui, pour allier profondeur et singularité, perd de vue les questions relatives à la systématisation.

*

* *

CHAPITRE III

THÉORIE KLEINIENNE DES ANGOISSES ET DES DÉFENSES

3.1 INTRODUCTION

L'auteur et psychanalyste britannique Melanie Klein a mis sur pied une théorie dans laquelle les angoisses et leurs défenses sont mises de l'avant. Cette conception s'inscrit directement dans le sillage de la seconde théorie freudienne de l'angoisse. Essentiellement, le modèle théorique de Klein oppose deux types d'angoisses, soit les angoisses persécutives et les angoisses dépressives. Chacune de ces angoisses requiert de la part du moi l'utilisation de stratégies défensives particulières pour y faire face. Ce modèle binaire présente l'avantage d'être à la fois simple et utile sur le plan clinique, mais il présente aussi l'inconvénient de ne pas prendre suffisamment en compte certains types d'angoisses, ce qui, par conséquent, en limite les applications cliniques et aussi théoriques. Étant exclusif, il peut donc parfois s'avérer insatisfaisant. Pour remédier à cet inconvénient, nous proposons d'affiner le modèle de l'angoisse proposé par l'auteur britannique. Ainsi, après en avoir défini les grandes lignes, nous tenterons d'intégrer, à la conception kleinienne, d'autres variétés d'angoisses, ce qui nous autorisera à la peaufiner et à la développer davantage. Plus précisément, le modèle qui sera mis en relief dans ce troisième chapitre permettra d'envisager les angoisses suivant la perspective d'un *continuum* plutôt que suivant une perspective *binnaire*. Ainsi, à l'intérieur des deux grandes catégories de l'angoisse, nous verrons qu'il est possible de greffer différentes nuances et différentes modalités d'angoisses que Klein ne semble pas toujours prendre en considération dans ses écrits. La perspective axée sur le continuum que nous proposons élargira la portée du modèle kleinien, le rendra plus inclusif et ouvert. En retour, sa valeur à la fois clinique et théorique s'en trouvera considérablement renforcée.

3.2 THÉORIE DE L'ANGOISSE : DE FREUD À KLEIN

Après nous être penchés sur la conception freudienne de l'angoisse, nous présenterons l'apport de Klein à la théorie psychanalytique¹⁵. Ce détour par Freud s'avère pour nous essentiel puisque ce dernier a fourni les bases théoriques nécessaires à l'édification du système kleinien. Cependant, avant de nous attarder à des considérations théoriques, ne convient-il pas d'abord de définir l'objet central de notre recherche, à savoir : qu'est-ce que l'angoisse? La question est d'autant plus pertinente que ce terme recouvre celui d'anxiété, notamment en allemand (*Angst*) et les auteurs anglo-saxons ont pris l'habitude de le traduire par *Anxiety* (Bailly, 1995). Il est donc permis de penser que les deux notions - angoisse et anxiété - ne se différencient pas fondamentalement l'une de l'autre. En français, le terme provient du latin *angustia* qui signifie « étroitesse », « gêne », « lieu resserré ». D'après son sens étymologique, l'angoisse renvoie à une sensation désagréable d'étranglement et d'étouffement. Elle peut se définir de la manière suivante : « une émotion pénible, sentiment d'attente et d'appréhension vague d'un danger imminent mais imprécis; et des sensations physiques de constriction et d'oppression. (Baily, 1995) » L'angoisse se distingue par là d'autres types d'affect. La peur, par exemple, se définit en regard d'un objet déterminé et précis, alors que dans l'angoisse l'objet n'est pas aussi clairement identifiable. Celle-ci peut se manifester en dehors de toute menace réelle et objective.

Revenons maintenant à Freud. Comme nous le savons, ce dernier a proposé deux théories de l'angoisse. Dans la première (Freud, 1915-1917), l'angoisse est conçue comme étant le fruit d'une transformation de l'affect après que la représentation douloureuse eut été refoulée. En ce sens, l'angoisse surgit après le refoulement et naît d'une énergie libre (la libido) qui, après avoir été détachée de sa représentation, n'a pu être liée psychiquement.

¹⁵ Il est pertinent de relever que, précédant Freud, le philosophe danois Kierkegaard avait déjà élaboré une théorie de l'angoisse. Dans *Le concept d'angoisse* (1844), le penseur avance l'idée selon laquelle l'angoisse permet de comprendre l'homme dans son individualité tout en le distinguant de l'animal. Pour lui, l'angoisse est fondamentale, car elle concerne l'existence humaine tout entière comprise comme possibilité de liberté : l'angoisse précède le choix et le fonde. Il distingue aussi l'angoisse subjective de l'angoisse objective. La première est posée dans l'individu avec l'expérience du péché, tandis que la seconde concerne le genre humain au complet. L'angoisse est donc un effet du péché. Expérience de la souffrance, elle peut conduire à la notion morale de faute et trouvera sa réponse dans la foi. Dès lors, son étude ne relèvera pas de la psychologie ou de la morale, mais bien de la dogmatique chrétienne. Nous aurons compris que la psychanalyse pose la question de l'angoisse en dehors de toute référence religieuse et, via les observations cliniques, elle sera amenée à en distinguer différentes manifestations.

Selon cette première théorie, la phobie résulterait de cette énergie psychique libre qui cause l'angoisse et qui finit par trouver une nouvelle représentation, en l'occurrence l'objet phobique. Le travail clinique consiste à re-connecter l'affect avec sa représentation originelle. Plus tard, dans un ouvrage intitulé *Inhibition, symptôme et angoisse*, datant de 1926, Freud élabore sa seconde théorie de l'angoisse. Dans ce livre, le théoricien développe l'idée nouvelle voulant que le moi soit désormais le siège de l'angoisse : l'angoisse précède le refoulement ou, dit autrement, le détermine et détermine l'utilisation d'autres stratégies défensives, dont l'annulation rétroactive et l'isolation. Toujours suivant cette seconde théorie, Freud conçoit cette autre idée selon laquelle il y aurait un lien étroit entre l'angoisse et la perte de l'objet d'amour. Selon cette perspective, toutes les expériences susceptibles de générer de l'angoisse sont rattachées, de près ou de loin, à une expérience de perte : l'angoisse de la naissance, l'angoisse de castration et l'angoisse morale. Pour le dire en d'autres termes, les expériences génératrices d'angoisse ont pour point commun la séparation avec la mère et chaque expérience de séparation revêt une importance relative au stade développemental du tout-petit. Par exemple, au début de sa vie, l'enfant réagit aux seules absences de la mère, tandis que plus tard, au stade phallique, l'angoisse de castration, qui implique un renoncement à l'union sexuelle avec la mère, est vécue comme une forme différente de perte avec l'objet d'amour.

Après cette brève incursion dans la pensée freudienne, revenons maintenant à la théorie kleinienne de l'angoisse. Nous dirons de celle-ci qu'elle s'inscrit directement dans le sillage de la seconde conception de Freud. Plus précisément, l'angoisse serait une réaction affective vécue par le moi et mobiliserait l'utilisation de diverses stratégies défensives. Par contre, Klein se distingue de la seconde théorie de son prédécesseur viennois en ce qui a trait aux causes de l'angoisse. Pour elle, l'angoisse primaire n'est pas reliée à une expérience de perte objectale. Suivant son point de vue, la crainte la plus fondamentale est celle de la mort, de l'anéantissement du moi par les pulsions de mort. Pour permettre la survie du tout-petit, ce type d'angoisse prendra la forme d'une angoisse persécutive qui n'est rien d'autre que le résultat de l'extériorisation des pulsions de mort vers le monde externe, rendant celui-ci hostile et menaçant pour le moi (Klein, 1952a, b). En fin de compte, la peur du persécuteur externe (et aussi interne, en raison du mécanisme d'introjection) n'est rien d'autre que la peur de ses propres pulsions de mort. À cette première forme d'angoisse succédera l'angoisse dite

dépressive. La question liée à la perte objectale sera désormais comprise suivant ce dualisme, c'est-à-dire que la perte peut être vécue soit selon un mode persécutif, soit selon un mode dépressif (Garzon et Vignau, 1995). Contrairement à Freud, la perte n'est donc pas un déterminant de l'angoisse. En soi, ce n'est pas la perte qui s'avère problématique, mais bien la manière dont celle-ci est vécue et interprétée par le sujet : engendre-t-elle un vécu persécutif ou plutôt un vécu dépressif? C'est que la perte génère de l'angoisse dans l'exacte mesure où elle évoque soit le fantasme d'un objet persécuteur (angoisse persécutive), soit le fantasme d'un objet détruit par le sujet (angoisse dépressive). Dans les prochaines lignes, nous précisons davantage ces deux notions fondamentales que sont les angoisses persécutives et les angoisses dépressives.

3.2.1 Angoisse persécutive

D'un point de vue développemental, l'angoisse persécutive¹⁶ se manifeste entre zéro et quatre mois, lors de la position schizo-paranoïde. Elle peut être définie comme une angoisse à partir de laquelle le moi ressent la peur d'être anéanti ou blessé par un persécuteur externe ou interne. L'angoisse persécutive naît de la projection de la pulsion de mort sur un objet externe, ce qui a pour conséquence de débarrasser le sujet de son sadisme (de ses pulsions destructrices) en le projetant sur autrui. Mais, en revanche, cet objet revêt un caractère menaçant et dangereux pour le moi, d'où la peur d'être anéanti ou blessé par ce dernier (Klein, 1952a, b; Segal, 1969). Klein a identifié une série de mécanismes de défense qui caractérisent la position schizo-paranoïde et qui, par conséquent, permettent au moi de gérer l'angoisse persécutive. Parmi ceux-ci, nous retrouvons le clivage, la projection, le déni et l'idéalisation (Klein, 1952a, b; Segal, 1969).

Dans ce contexte, l'angoisse du Talion, l'angoisse hypocondriaque et l'angoisse de castration sont comprises comme étant des manifestations de l'angoisse persécutive.

¹⁶ Klein utilise les concepts d'angoisse persécutive et d'angoisse paranoïde. Petot (1979) distingue ces deux notions. Selon son interprétation de l'œuvre kleinienne, l'angoisse paranoïde est la peur qu'un persécuteur n'anéantisse le moi, tandis que l'angoisse persécutive est la peur qu'un persécuteur n'anéantisse l'objet d'amour. Suivant cette distinction, l'angoisse persécutive constituerait un stade précurseur de la position dépressive. En quelque sorte, elle serait une manifestation plus régressée de l'angoisse dépressive. Quoique pertinente, nous adopterons la position d'autres commentateurs, dont Segal (1969) et Hinshelwood (2000) qui ne distinguent pas les deux types d'angoisse. Pour les besoins de notre propos, l'angoisse persécutive et/ou paranoïde inclut la peur qu'un persécuteur n'attaque le moi et l'objet.

L'angoisse du Talion constitue une crainte que l'objet attaqué n'exerce des représailles sur le moi (Segal, 1969). Concernant l'angoisse hypocondriaque, celle-ci est aussi une angoisse de persécution dans la mesure où elle est provoquée par le mécanisme d'introjection qui consiste à « introjecter », c'est-à-dire à mettre à l'intérieur de soi le persécuteur externe, ce qui en fait un persécuteur interne. Ainsi, la projection accentue l'impression d'un danger externe, tandis que l'introjection accentue l'impression d'une menace interne (Klein, 1966b, Segal, 1969). Selon la théoricienne britannique, il y aurait un jeu continu entre les mécanismes de projection et d'introjection. Quant à l'angoisse de castration, celle-ci est tout autant à comprendre comme étant une variante de l'angoisse persécutive dans la mesure où elle constitue une peur d'être châtré par un mauvais objet externe, en l'occurrence le père (Klein, 1945, Segal, 1969). En ce sens, et contrairement aux avancées proposées par Freud, l'angoisse de castration ne représente pas un noyau fondamental et structurant de la psyché humaine où l'interdit social commence à se frayer un chemin dans la psyché infantile. Les fantasmes de castration se situent dans une problématique rattachée à l'angoisse persécutive, dont ils ne sont que des manifestations particulières.

Il serait important d'apporter une nuance concernant l'angoisse persécutive. Sur le plan clinique, la présence d'angoisse persécutive chez un individu ne signifie pas nécessairement que celui-ci soit psychotique ou délirant. En effet, ce type d'angoisse peut tout autant être détecté dans la psychose que dans les phobies de type névrotique. Ainsi, nous pouvons retrouver l'angoisse persécutive chez un névrosé dans la mesure où celui-ci se sent menacé par un objet externe ou interne. Ce qui détermine la nature de l'angoisse est le sens de l'attaque : lorsque le moi est en danger, il s'agit de persécution.

3.2.2 Angoisse dépressive

D'un point de vue développemental, l'angoisse dépressive succède à la position schizo-paranoïde. Plus précisément, elle se manifeste entre le quatrième et le sixième mois d'existence, lors de la position qualifiée de dépressive. La caractéristique essentielle de cette période de la vie est que l'*infans* prend conscience du fait que l'objet (essentiellement la mère) est à la fois constitué de qualités bonnes et mauvaises, ce qui a pour effet d'atténuer le mécanisme du clivage. Cependant, de cette nouvelle prise de conscience découle une crainte nouvelle : celle que le sadisme infantile n'ait pu détruire ou blesser le bon objet. Cette

peur d'avoir pu endommager ou détruire l'objet d'amour est ce que Klein nomme l'angoisse dépressive (Klein, 1952a, b). En d'autres termes, la position dépressive permet d'accéder à la notion d'ambivalence, mais cette nouvelle acquisition psychologique, en raison de l'union de sentiments contradictoires pour un seul et même objet, fait surgir un nouveau type d'angoisse, soit l'angoisse dépressive. Le lien à autrui s'en trouve dès lors modifié : désormais, la relation n'est plus à un objet clivé (tout bon ou tout mauvais), mais bien à un objet unifié (à la fois bon et mauvais). Selon le modèle kleinien, l'angoisse dépressive est intimement liée au sentiment de culpabilité. Comme le fait remarquer Hinshelwood (2000) dans son ouvrage de référence générale : « [...] elle [l'angoisse dépressive] exprime la forme la plus précoce et la plus angoissée du sentiment de culpabilité dû aux sentiments ambivalents éprouvés envers un objet. (p.151) » Normalement, les enfants composent avec ce type d'angoisse en recourant au mécanisme de réparation. Ce mécanisme naît précisément du désir de « réparer », de restaurer l'objet d'amour de l'effet négatif provoqué par les fantasmes destructeurs (Klein, 1952a, b). La réparation permet de mieux gérer les enjeux qui sont à la base de la position dépressive en favorisant l'introjection d'objets bons et stables à partir desquels le moi pourra s'identifier. L'acquisition de nouveaux objets internes, non seulement enrichit le moi, mais lui procure également un sentiment de sécurité intérieure.

Face aux angoisses dépressives, le sujet peut recourir à diverses stratégies défensives. Il y aurait principalement deux types de réactions défensives : les défenses paranoïdes et les défenses maniaques (Klein, 1952a, b; Segal, 1969). D'une part, les défenses paranoïdes consistent en un retrait de la position dépressive par un retour en arrière vers les formes paranoïdes de relations objectales. Afin de se protéger de l'angoisse dépressive, les sujets auront tendance à recourir aux modes défensifs qui relèvent de la position schizo-paranoïde : clivage, projection, déni et idéalisation. Ces stratégies défensives évitent l'union de la haine et de l'amour et préservent ainsi le bon objet de la destruction. Pour le dire autrement, en maintenant les mécanismes primitifs, le bon objet ne risque pas d'être contaminé ni détruit par le mauvais. D'autre part, les défenses maniaques sont surtout des défenses contre la dépendance dans le but de minimiser l'impact de la perte et la culpabilité qui en résulterait. Ce sont dès lors des défenses liées à l'omnipotence et qui viseraient à réduire l'importance attribuée aux objets dont le moi est dépendant. En fin de compte, elles donnent accès à une sorte de pseudo-autonomie qui camouflerait une grande dépendance à

autrui. Ces défenses consistent donc à renverser des positions relationnelles insoutenables et à recourir à des organisations fantasmatiques dans lesquelles l'omnipotence cache de fait la vulnérabilité du sujet. Le mépris, le contrôle et le triomphe sont les principales défenses maniaques identifiées par Klein (1952a et b). Il est intéressant de préciser ici que ce type de défenses (défenses maniaques), en plus de contrecarrer les angoisses dépressives, constitue aussi une mesure protectrice contre les angoisses persécutives qui peuvent surgir dans la position dépressive : « La manie n'est pas, pour le moi, un refuge contre la seule mélancolie, comme l'écrit pertinemment Hinshelwood citant Klein dans son ouvrage de référence générale, mais aussi contre un état paranoïde qu'il est incapable de maîtriser (Hinshelwood, 2000, p.162). » Ainsi, les défenses maniaques s'avèrent tout autant utiles en vue de se préserver des angoisses dépressives que pour se préserver des angoisses persécutives. Nous renvoyons le lecteur aux tableaux 3.1 et 3.2 (infra p.47-49) où sont définis les différents concepts à l'étude¹⁷.

3.3 VARIANTES DES ANGOISSES PERSÉCUTIVES ET DES ANGOISSES DÉPRESSIVES

Comme nous l'avons évoqué en début de chapitre, la théorie kleinienne de l'angoisse repose sur une dualité : l'angoisse de persécution d'un côté et l'angoisse dépressive de l'autre. Or, à présent, il nous est permis de nous demander s'il est possible d'intégrer à ce modèle binaire d'autres formes d'angoisses, notamment les angoisses d'abandon et de rejet. Celles-ci, notons-le, s'avèrent assurément plus difficiles à insérer dans le système kleinien. Pourtant, d'un point de vue clinique, elles font bel et bien partie des craintes fondamentales auxquelles sont confrontés de nombreux patients. Il nous est également permis de nous demander si toutes les manifestations de l'angoisse persécutive ou dépressive s'équivalent entre elles. Par exemple : la peur d'être puni par les parents est-elle équivalente à la peur d'être attaqué par un persécuteur? Ou encore, la peur de faire de la peine à l'objet d'amour est-elle équivalente à la peur de le détruire? Dans ce qui suit, nous tenterons de répondre à

¹⁷ Dans le tableau 3.1, nous présentons les différentes angoisses et, dans le tableau 3.2, ce sont les différents modes défensifs qui y sont exposés. Les définitions retenues proviennent de deux sources principales, soit Annah Segal (1969) et de son *Introduction à l'œuvre de Melanie Klein*, soit Hinshelwood (2000) et de son dictionnaire. Dans certains cas, nous proposons nous-mêmes les définitions.

ces interrogations en tentant d'intégrer au modèle binaire original d'autres formes d'angoisses pour ainsi en augmenter la portée sur les plans théorique et clinique.

L'auteur Charles Odier (1966) a consacré une partie de son ouvrage, *L'angoisse et la pensée magique*, à l'angoisse d'abandon. Selon cet auteur, il convient de distinguer l'abandon réel, objectif d'une conception subjective et interprétative donnant lieu à un abandon imaginé. La névrose relèverait de la seconde conception. L'« abandonnien » (sic) est le terme utilisé par Odier pour qualifier l'individu qui se sent abandonné dans un contexte où l'abandon est réel ou imaginé. Dans le cas d'un abandon réel, l'auteur distingue la réaction normale et adaptative de la réaction névrotique et pathologique. En ce qui concerne l'angoisse d'abandon proprement dite, ce que l'abandonnien redoute par-dessus tout est que l'objet ne s'occupe plus de lui, qu'il ne le laisse tomber, ne le délaisse. Puisque l'abandonnien vit avec l'obsession d'être largué par l'objet, il y a dans cette crainte une composante de nature paranoïde où le moi projette sur l'objet des intentions négatives. Autrement dit, le caractère paranoïde de l'abandon provient du procès d'intention fait à l'objet. Suivant cette idée, l'angoisse d'abandon serait une variante de l'angoisse persécutive dans la mesure où l'objet revêt un côté « mauvais » et cet aspect négatif rattaché à l'objet a des répercussions dramatiques sur le moi. Par exemple, ne pas être capable de survivre à l'abandon ou encore ne pas pouvoir subvenir à ses propres besoins sans le secours de l'objet.

De son côté, d'après la définition du *Petit Larousse illustré* (Éveno, 1999), la notion de rejet consiste à lancer, à renvoyer loin de soi quelque chose ou quelqu'un. À la différence de l'angoisse d'abandon, qui relève d'une crainte d'être quitté, l'angoisse de rejet relèverait plutôt d'une crainte d'être mis à distance de l'objet, d'être « jeté » au loin par lui. Comme pour l'abandon, il s'agit également de la projection d'intentions négatives sur un objet et d'une crainte pour le moi. Pour ces raisons, nous rangeons l'angoisse d'être rejeté du côté de la persécution.

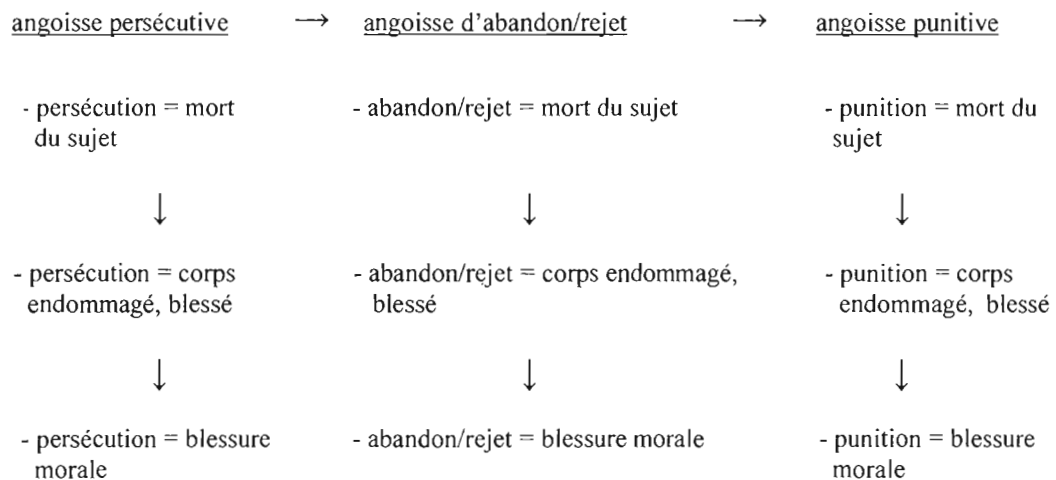
À ces remarques sur les angoisses d'abandon et de rejet, il nous faut toutefois ajouter une précision importante : même si nous les rangeons du côté de l'angoisse persécutive, elles en sont tout de même des variantes plus évoluées parce qu'elles présupposent un lien à un objet d'amour (parents, amis, etc.) ou à tout le moins un désir d'être en lien. Puisque l'être aimé peut aussi être celui dont on craint l'abandon ou le rejet, l'objet n'est donc pas nécessairement clivé au sens kleinien du terme.

En ce qui concerne maintenant l'angoisse punitive, celle-ci constitue aussi une variante de l'angoisse persécutive. Comme pour l'abandon et le rejet, elle est rattachée à la persécution parce que, d'une part, il y a projection d'intentions négatives sur un objet et, d'autre part, parce qu'il y a une crainte pour le moi. Également, pour les mêmes raisons, elle constitue une variante plus évoluée de l'angoisse persécutive, car dans l'angoisse punitive l'objet n'est pas nécessairement clivé ou, si l'on veut, il ne s'agit pas toujours d'un objet tout-mauvais et persécuteur. En d'autres termes, l'angoisse punitive est plus évoluée en raison d'un mode relationnel plus évolué où l'objet peut être unifié. De ce point de vue, l'objet redouté pour sa punition peut aussi être l'objet aimé. Par contre, nous en faisons une variante plus évoluée par rapport à l'abandon et au rejet, car le châtement infligé comporte une certaine justification, c'est-à-dire qu'il est motivé par la transgression d'interdits sociaux. Certes, malgré que ce type d'angoisse puisse s'avérer très sévère en regard de la faute commise, il sert tout de même à orienter le comportement social et, en ce sens, il renferme un caractère plus « moral ». Cette composante morale en fait, selon nous, la manifestation la plus évoluée des angoisses persécutives. Ainsi, parce que l'angoisse punitive soulève la question relative aux règles et aux normes sociales, que l'on ne retrouve pas dans les autres manifestations de la persécution, elle en est la forme la plus évoluée.

Notre réflexion sur les concepts d'abandon, de rejet et de punition nous permet de développer la notion d'angoisse persécutive en introduisant l'idée d'un continuum¹⁸. Celui-ci est à comprendre dans le sens d'une progression de l'angoisse. Plus précisément, d'un côté du continuum, nous retrouvons les angoisses persécutives proprement dites, incluant la peur du Talion, la castration et l'hypocondrie. Nous retrouvons ensuite (au milieu) les angoisses d'abandon et de rejet, pour finir à l'autre extrémité, avec les angoisses punitives. À ce spectre, qui va de l'angoisse persécutive vers l'angoisse d'abandon/rejet pour se terminer par l'angoisse punitive, nous ajoutons que, à l'intérieur même de chacune de ces trois catégories, différentes nuances peuvent aussi y être apportées. Par exemple, en lien avec la persécution proprement dite, la peur de mourir (être dévoré, détruit, « sadisé » par un persécuteur) nous apparaît comme étant plus archaïque que la peur d'être endommagé (partie du corps, castration) et cette dernière nous semble plus régressée comparativement à la peur d'être

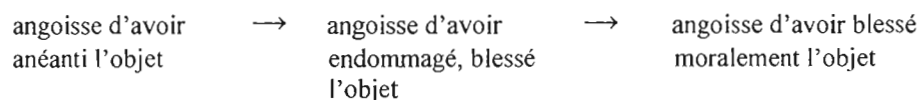
¹⁸ À notre connaissance, John Steiner (1992) utilise la notion de continuum, bien que de manière très différente. Également, sans avoir utilisé la notion de continuum comme telle, Francisco Palacio Espasa (2002) conçoit la position dépressive suivant différents niveaux d'intensité.

. blessé moralement par l'objet. Ainsi, la progression peut être conçue sur un plan horizontal et également sur un plan vertical. Le schéma suivant illustre bien le modèle proposé :



Ce continuum, qui propose une séquence dynamique, permet d'apporter des distinctions décisives et fécondes à l'intérieur de la catégorie générale que représente l'angoisse persécutive. Par conséquent, il permet de nuancer différents niveaux de gravité. La notion de continuum a pour principal avantage de mettre en évidence l'idée selon laquelle les angoisses persécutives ne s'équivalent pas toutes entre elles : certaines sont plus archaïques et d'autres plus évoluées.

Comme pour la persécution, il est tout autant possible de classer les angoisses dépressives suivant la notion d'un continuum : à une extrémité, nous retrouvons la peur que les attaques ne puissent anéantir l'objet et, à l'autre extrémité, nous incluons la crainte que les attaques ne puissent blesser moralement l'objet. Entre ces deux extrêmes, nous ajoutons la peur d'avoir pu endommager ou abîmer l'objet d'amour (le rendre malade, par exemple). Ce continuum est illustré dans le schéma suivant :



La notion de continuum pour penser les angoisses nous apparaît essentielle, *a fortiori* dans un contexte où l'intérêt de recherche porte sur la notion de changement puisqu'elle permet d'en dégager les différentes couleurs et variantes. Suivant cette perspective, le changement thérapeutique n'est pas compris uniquement suivant le passage de l'angoisse persécutive vers l'angoisse dépressive. D'importants mouvements évolutifs peuvent surgir à l'intérieur même de chacune des deux catégories générales de l'angoisse. Par exemple, un individu peut rester aux prises avec des angoisses persécutives, mais si la peur d'être anéanti se transforme en peur d'être blessé physiquement ou moralement, nous pouvons y voir un changement favorable, et ce, même si l'individu demeure aux prises avec des angoisses persécutives.

3.4 CONCLUSION

Comme nous l'avons montré tout au long de ce chapitre, la théorie kleinienne de l'angoisse suit un modèle basé sur la notion de dualité : d'un côté préfigure l'angoisse persécutive et de l'autre côté l'angoisse dépressive. Or, notre réflexion sur le concept d'angoisse montre que cette dualité peut s'avérer à certains égards insatisfaisante, c'est-à-dire que, tel quel, il est difficile d'y intégrer certaines variétés d'angoisses qui sont pourtant facilement repérables sur le plan clinique. Afin de parer à cet inconvénient ou à cette limite, nous proposons de concevoir l'angoisse non plus suivant une structure binaire (qui appartient à un modèle statique), mais plutôt suivant une structure basée sur un continuum (qui appartient davantage à un modèle dynamique), ce qui permet de développer et d'enrichir le modèle de la psychanalyste anglaise. Car entre les deux types d'angoisses, d'autres peuvent venir s'y greffer. Plus exactement, selon le modèle que nous proposons, l'angoisse est toujours conçue de façon binaire, mais entre les deux extrémités, nous retrouvons une gradation. Dans une étude sur le changement, la conception basée sur le continuum apparaît plus satisfaisante, car non seulement elle s'avère inclusive, mais elle permet en outre de tenir compte de changements intrapsychiques subtils. Ce détour dans la théorie de Klein s'est avéré nécessaire pour au moins deux raisons. La première : servant de contexte théorique, elle nous a permis d'opérationnaliser les différents concepts à l'étude (angoisses et défenses) en proposant une définition qui servira de cadre de référence pour l'analyse de nos données cliniques. De cette façon, partant de concepts clairement définis, nous éviterons les équivoques et le relativisme. À cet effet, nous renvoyons le lecteur aux tableaux 3.1 et 3.2 qui

suivent. Ce détour a également été nécessaire pour une autre raison non moins importante : il nous a aussi permis de nuancer sinon de « dépasser » la théorie binaire de l'angoisse. Le modèle basé sur la notion de continuum nous semble plus complet et mieux adapté pour guider les analyses qualitatives de notre matériel clinique.

Tableau 3.1 : Définition des principales angoisses

Principales angoisses liées à la position schizo-paranoïde	Définitions des différentes angoisses répertoriées
Angoisse paranoïde (ou persécutrice)	« Due à la projection de la pulsion de mort dans un objet ou dans des objets, qui sont alors vécus comme des persécuteurs. Elle est la peur que ces persécuteurs n'anéantissent le moi et l'objet idéal. (Segal, 1969, p. 145) »
Angoisse du Talion	« Elle est liée à la crainte que l'objet attaqué n'exerce des représailles. (Segal, 1969, p. 36) »
Angoisse de castration	« Surtout de type paranoïde provenant de la projection faite par l'enfant de sa propre agressivité. Elle peut contenir des éléments dépressifs comme, par exemple, la peur qu'on ne perde son propre pénis comme organe de réparation. (Segal, 1969, p. 145) »
Angoisse hypocondriaque	« C'est une angoisse persécutrice. Plus précisément, elle est liée au mécanisme d'introjection des persécuteurs externes qui deviennent des persécuteurs internes. (Segal, 1969, p. 35) »
Angoisse d'abandon	La crainte que l'objet quitte, laisse tomber le moi, ce qui, par conséquent, laisse ce dernier dans une profonde détresse (notre définition).
Angoisse de rejet	La crainte que l'objet rejette ou met à distance de lui le sujet, ce qui, par conséquent, laisse le moi dans un état de profonde détresse (notre définition).
Angoisse de punition	La crainte que l'objet ne punisse le moi suite à un comportement inadéquat (notre définition).

Principales angoisses liées à la position dépressive	
Angoisses dépressives	« La peur que la propre agression n'anéantisse ou n'ait anéanti le bon objet. Elle est ressentie par rapport à l'objet aussi bien que par rapport au moi, lequel, identifié à l'objet, se sent menacé. Elle se manifeste dans la position dépressive, lorsque l'objet est perçu comme total et que le nourrisson ressent sa propre ambivalence. (Segal, 1969, p. 145) »

Tableau 3.2 : Définition des principales défenses kleiniennes

Principales défenses liées aux angoisses persécutives	Définitions des différents mécanismes de défense répertoriés
Clivage	« Peut concerner le moi et l'objet. Les clivages qui apparaissent le plus tôt sont ceux qui se font entre le bon et le mauvais soi et entre le bon et le mauvais objet. (Segal, 1969, p.145) »
Projection	« Le terme de projection est utilisé de diverses manières : en particulier, il exprime l'externalisation d'un conflit interne ou d'un objet qui cause et représente la mort, de sorte que l'agressivité est tournée vers l'extérieur. (Hinshelwood, 2000, p.140) »
Déni	Défense omnipotente contre l'angoisse persécutive. Elle consiste à ne pas reconnaître l'existence du mauvais objet (notre définition).
Idéalisation	« Mécanisme schizoïde rattaché au clivage et au déni. Les caractéristiques indésirables d'un objet sont déniées et la propre libido du nourrisson est projetée dans l'objet. Bien que faisant partie surtout de la position paranoïde-schizoïde, l'idéalisation peut être employée comme une partie des défenses maniaques contre des angoisses dépressives. (Segal, 1969, p.146) »

Principales défenses liées aux angoisses dépressives	
Défenses maniaques	« Se développent pendant la position dépressive comme une défense contre l'angoisse dépressive, la culpabilité et la perte. elles s'appuient sur un déni tout-puissant de la réalité psychique, et les relations d'objet se caractérisent par le triomphe, le contrôle et le mépris. (Segal, 1969, p. 146) »
Contrôle	« Le contrôle est une façon de dénier la dépendance, de ne pas l'admettre, et cependant de forcer l'objet à satisfaire un besoin de dépendance [...]. (Segal, 1969, p. 99) »
Mépris	« [...] dénigrement des objets d'amour, de sorte que leur perte ne sera pas ressentie comme importante [...]. (Hinshelwood, 2000, p. 144) »
Triomphe	« Le triomphe est un déni des sentiments dépressifs de valorisation et de souci de l'objet; il se lie à la toute-puissance et présente deux aspects importants. Le premier est en rapport avec l'agression primaire perpétrée, [...], contre l'objet et avec le sentiment de triomphe ressenti par la défaite de cet objet, [...]. Le second est le sentiment de triomphe augmenté comme une partie des défenses maniaques, parce qu'il tient à distance les sentiments dépressifs qui, autrement, seraient éveillés, tel que la nostalgie [...]. (Segal, 1969, p. 99) »
Réparation maniaque	- « La réparation peut fonctionner comme une partie du système des défenses maniaques, et dans ce cas elle acquiert les caractéristiques maniaques du déni, du contrôle et du mépris. (Segal, 1969, p. 148) » - « Elle vise à réparer l'objet de telle manière que ni la culpabilité ni la perte ne soient jamais vécues. (Segal, 1969, p. 113) »
Réparation proprement dite	« Une activité du moi visant à restaurer un objet aimé qui a été endommagé. Cette activité surgit pendant la position dépressive comme une réaction contre les angoisses dépressives et la culpabilité. (Segal, 1969, p. 148) »

*

* *

CHAPITRE IV

ANALYSE DES DONNÉES : LE CAS CHLOÉ TEMPS I

4.1 INTRODUCTION

Le présent chapitre est consacré à l'analyse des données relatives au cas que nous avons prénommé Chloé¹⁹. Ces analyses portent exclusivement sur les épreuves projectives administrées lors de notre premier temps d'évaluation (temps I). La structure de ce chapitre est divisée en quatre grandes sections. Dans un premier temps, il s'agira pour nous de brosser une synthèse historique du vécu de cette enfant afin que le lecteur puisse se familiariser avec elle et ainsi mieux la connaître. Dans un second temps, nous présenterons, pour chacune de nos trois sources d'évaluation (T.A.T., Rorschach et dessins), un tableau-synthèse dans lequel seront exposées les angoisses et les défenses infantiles. Ces tableaux permettront au lecteur de saisir globalement le monde interne de notre participante un peu à la manière d'une *photographie*. Dans un troisième temps, nous passerons à la partie proprement analytique de notre travail où des analyses qualitatives plus poussées seront effectuées en tenant compte du contenu et de la séquence des associations d'idées. Ces analyses compléteront les tableaux-synthèse en montrant comment les différentes angoisses et stratégies défensives s'articulent les unes aux autres. Par exemple, tel type de défense apparaît après quel type d'angoisse? tel type de matériel amène-t-il le sujet à régresser ou à se désorganiser? etc. En fait, les analyses qualitatives ont pour but de favoriser une compréhension plus dynamique du psychisme infantile, mais cette fois à la manière d'un *film* afin de mettre en relief la façon dont se succèdent les réponses et les associations d'idées. Finalement, nous terminerons par la comparaison des trois sources d'information dans le but, essentiellement, d'y dégager les principaux éléments constitutifs du monde interne de notre participante. Au terme de ce quatrième chapitre, le lecteur aura une idée plus juste du mode de fonctionnement intrapsychique de Chloé.

¹⁹ Pour préserver l'anonymat, le nom donné est fictif. Également, sans « déguiser » l'information, comme le suggère Gabbard (2000), dans l'anamnèse nous évitons d'entrer dans certains détails qui auraient pu favoriser l'identification de la fillette et des membres de sa famille. Les renseignements qui y sont présentés sont donc assez généraux.

4.2 PRÉSENTATION DU CAS CHLOÉ²⁰

Chloé est une fillette de sept ans au moment de la première passation des épreuves psychologiques. Physiquement petite et menue, sa tenue vestimentaire lui donne un air de petit garçon puisqu'elle porte des vêtements « sport » qui sont très amples. Le contact avec elle est facile, ce qui la rend très attachante et d'agréable compagnie. Chloé est l'enfant unique du couple parental, mais elle a une demi-sœur plus âgée issue d'une précédente union de la mère.

Alors qu'elle est encore très jeune, les parents décident de mettre un terme à leur union, bien qu'ils soient demeurés en bons termes. Étant donné la bonne entente qui règne entre les deux, ces derniers ne croient pas que la séparation soit liée de près ou de loin aux divers problèmes observés chez l'enfant. La garde est d'abord confiée à la mère, mais au bout d'un moment, celle-ci la remet au père en raison des comportements problématiques de la fillette, dont des épisodes de crises qui se produisent fréquemment. En raison de leur virulence (tout briser dans sa chambre, vider les tiroirs, crier, etc.), ceux-ci sont difficiles à gérer pour la mère. Cette dernière avoue qu'elle assistait parfois impuissante aux débordements de sa fille, parfois aussi elle se mettait à pleurer tellement elle était exaspérée. D'ailleurs, les problèmes de Chloé auraient, selon la mère, conduit à une dépression maternelle. Vers l'âge de trois ans, l'enfant commence à fréquenter une garderie à temps partiel et vers quatre ans, elle s'y rend à temps plein. Les séparations avec la mère se passent plutôt bien, sauf que l'enfant lui demande à chaque fois, avec une pointe d'inquiétude, si elle reviendra à la fin de la journée. Selon les éducatrices du centre qu'elle fréquente, une fois la mère partie, Chloé manifeste des comportements inadéquats auprès de ses camarades. Par exemple, elle se dispute et se querelle avec eux.

En raison des crises répétitives de l'enfant et de ses comportements problématiques en général (dérangante en classe, agressive avec ses animaux, ses amis, ses enseignants, attitude téméraire, etc.) et suivant les conseils d'un pédiatre, les parents décident de la faire hospitaliser au printemps 2003. L'épisode de l'hospitalisation s'étend sur près de deux mois et Chloé est ensuite recommandée, par l'unité de soins où elle fut hospitalisée, à une clinique externe affiliée à l'Hôpital Rivière-des-Prairies. Depuis ce temps, elle y est suivie par divers professionnels, dont le pédopsychiatre et le psychologue de cette clinique. Sa psychothérapie

²⁰ Les renseignements qui suivent ont été recueillis auprès des parents de Chloé.

a débuté officiellement en août 2003 (elle avait sept ans) et elle était toujours en cours lors de la seconde phase de notre projet de recherche. De leur côté, les parents bénéficient aussi de rencontres avec une travailleuse sociale de la même clinique²¹.

Le diagnostic psychiatrique posé est celui de déficit de l'attention avec hyperactivité pour lequel la fillette prend des médicaments. En ce qui concerne le processus d'évaluation proprement dit, le premier volet de la recherche a eu lieu en novembre 2003 et le second, l'année suivante, soit en novembre 2004. Les rencontres avec Chloé se sont déroulées au domicile paternel.

4.3 SYNTHÈSE DES ANGOISSES ET DES DÉFENSES AU T.A.T (TEMPS I)

4.3.1 Tableau-synthèse

Dans ce qui suit, nous présenterons au lecteur un premier tableau-synthèse contenant les principales angoisses et stratégies défensives de la fillette. Ce tableau a pour but de favoriser une compréhension globale du fonctionnement intrapsychique de Chloé lors de la passation du T.A.T. au temps I. Avant de le commenter, voici le tableau en question (tableau 4.1 ci-dessous) :

Tableau 4.1 :angoisses et stratégies défensives identifiées au T.A.T. (temps I)

Principales angoisses	Matériel clinique	Mécanismes de défense	Matériel clinique
Angoisse de perte	Carte 1 : un garçon qui est malheureux en raison du décès de ses parents. La mère est morte d'une crise cardiaque et le père d'un cancer.	Fuite de l'affect dépressif dans l'action	La fin de l'histoire : le garçon ira courir avec des amis pour ne plus être malheureux.
Angoisse liée au rejet	Carte 2 : une petite fille qui veut toucher le cheval, mais l'homme le lui interdit et lui impose de s'en aller (« <i>va-t-en va-t-en</i> »).	Diminution de l'importance de l'objet	Chloé dit au sujet de l'homme : « <i>il connaît même... elle co... il connaît même pas.</i> »
Angoisse liée à l'absence d'un objet secourable	Suite à ce rejet, le personnage féminin se tourne vers sa mère en pleurant, mais celle-ci regarde ailleurs.	Diminution de l'importance de l'objet	Chloé dit au sujet de la petite fille : « <i>elle regarde sa... quelqu'un qu'elle ne connaît pas... ben quelqu'un qu'elle connaît, c'est-à-dire... pis euh... elle regarde comme ça...</i> »

²¹ Nous reviendrons sur cet élément à la fin du chapitre cinq.

Angoisse persécutive	Carte 3 BM : Chloé perçoit une personne qui pleure comme un bébé. Elle pleure parce « <i>plein de monde</i> » lui aurait adressé des mots méchants.	Défense maniaque : renversement de la situation angoissante	Fin de l'histoire : « <i>Ben, tout le monde est devenu son ami.</i> »
Angoisse persécutive	Carte 4 : l'histoire met en scène un homme qui a tué quelqu'un. Lorsqu'elle est questionnée, Chloé modifie son propos : un homme tue avec son fusil le personnage qui est sur l'image.		
Angoisse persécutive et angoisse liée à l'absence d'un objet secourable	Carte 5 : 1) d'abord, puisqu'elle entendait du bruit, une dame jette un coup d'œil dans une pièce. Un monstre s'y trouve et celui-ci veut jouer avec la petite fille. Ensuite, la mère surveille la fillette jusqu'à ce qu'elle s'endorme mais, dit Chloé, les mères ne sont pas suffisamment fortes pour se défendre des gens méchants. Chloé ajoute : si quelqu'un attaquait sa mère ou elle-même, elle saurait se défendre. Elle montre à l'examinatrice comment elle s'y prendrait pour vaincre ses ennemis en imitant un combat avec sa peluche préférée, un super héros.	Défense maniaque : régression à la toute-puissance narcissique ²²	Combattre les persécuteurs et sortir gagnante du conflit.
Angoisse dépressive		Réparation de l'objet attaqué	2) Lors de son imitation, Chloé cesse soudainement de battre sa peluche et l'embrasse en disant « <i>je l'aime</i> ».
Angoisse persécutive	Carte 6 GF : une dame qui regarde un homme méchant. La dame le craint, car celui-ci peut l'agresser.	Défense maniaque : renversement des positions de pouvoir	Après cette histoire, Chloé en raconte une autre dans laquelle l'homme devient un petit garçon séducteur. De cette façon, le danger est évité.

²² Lorsque nous évoquons la régression à la toute-puissance narcissique comme défense contre l'angoisse persécutive, nous nous inspirons de Lussier (2006) et de sa définition du moi idéal qui constitue, selon cet auteur, « la couche la plus primitive du moi (p. 49) ». Nous avons rangé cette défense du côté des défenses maniaques dans la mesure où il s'agit d'inverser une position de passivité vers une position où le sujet devient proactif dans une situation conflictuelle.

<p>Angoisse persécutive</p> <p>Angoisse liée à l'absence d'un objet contenant</p>	<p>Carte 7 GF : une fille pleure parce que des gens lui font du mal.</p> <p>La mère ne console pas sa fille qui pleure. Elle aide plutôt le bébé, celui que tient la fille dans ses bras.</p>		
<p>Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste</p>		<p>Accrochage à la réalité externe et description (ne répond pas à la consigne qui est de conter une histoire)</p>	<p>Carte 8 GF : une dame qui pense. Chloé énumère les éléments de sa pensée. Elle s'inspire des objets qui se retrouvent dans sa chambre ou en dehors : papillon, mère, père, Harry Potter, fleurs, etc.</p>
<p>Angoisse liée au rapprochement hétérosexuel (difficile d'er. préciser la nature)</p>	<p>Carte 10 : en voyant l'image, Chloé a cette réaction : « <i>Oh non, j'veux pas le faire! Est-ce que j'ai pas l'choix moi?</i> »</p>	<p>Remplacer un contenu angoissant par un contenu inoffensif</p>	<p>Voyant qu'elle devait poursuivre, Chloé met en scène un père embrassant son fils.</p>
<p>Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste</p>		<p>Éviter le rapprochement sexuel : inhibition de la pulsion</p> <p>Éviter le rapprochement sexuel : inhibition de la pulsion</p>	<p>Carte 13 MF :</p> <p>1) un homme qui se réveille et une dame qui dort. Avant que l'homme ne se réveille, les deux dormaient.</p> <p>2) Vêtir la dame : celle-ci dort habillée.</p>
<p>Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste</p>		<p>Histoire peu élaborée</p>	<p>Carte 13 B : un petit garçon qui mange un cornet de crème glacée en regardant ses amis.</p>

Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste		Description de l'image (ne répond pas à la consigne qui est d'inventer une histoire)	Carte 11 : une abeille qui voit du miel, une cocotte, un mur.
Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste		Histoire peu élaborée	Carte 16 : une dame qui marche sur la rivière. Elle ne pense à rien sinon qu'à marcher.

4.3.2 Explications du tableau

Suivant notre synthèse du matériel clinique, il semble que l'angoisse prédominante au T.A.T. du temps I soit de nature persécutrice. Notre tableau permet également d'entrevoir comment Chloé tend à se défendre de ce type d'angoisse en recourant à diverses stratégies défensives. Parmi celles-ci, nous avons notamment identifié des défenses maniaques qui permettent de renverser les situations insoutenables. Par exemple, la régression à la toute-puissance narcissique donne à la fillette le pouvoir de confronter et de vaincre les persécuteurs plutôt que de subir passivement l'agression (planche 5) ou encore le fait de renverser les positions de pouvoir en faisant de l'homme un enfant rend celui-ci moins menaçant pour la dame (planche 6 GF). De la même manière, les solutions magiques dans certaines situations conflictuelles constituent tout autant des défenses maniaques contre l'angoisse persécutrice. Tel est le cas de la planche 3 BM où les ennemis deviennent des amis : encore une fois, Chloé opère un renversement d'une position angoissante où le « mauvais » objet devient gentil.

Toujours suivant l'observation du tableau-synthèse, nous relevons un changement soudain au niveau du contenu des réponses à partir de la planche 8 GF jusqu'à la fin, soit les planches 10-13 MF-13 B-11-16. En effet, à partir de la planche 8 GF, il devient plus difficile de déterminer avec précision la nature de l'angoisse que le stimulus fait surgir chez l'enfant. Plus précisément, dans le contenu manifeste de ces réponses nous n'avons accès qu'à la défense. Par exemple, les planches 8 GF et 11 suggèrent un matériel plus défensif puisque

Chloé ne tient pas compte de la consigne qui lui a été donnée : au lieu de créer une histoire, elle tend à décrire les images. De la même manière, les planches 13 B et 16 suggèrent aussi la présence d'un contenu défensif en raison du peu d'élaboration des récits créés autour de celles-ci. Quant aux planches 10 et 13 MF, les réponses laissent entendre une peur du rapprochement hétérosexuel (surtout à la planche 10), mais l'intervention de la défense fait qu'il s'avère plutôt difficile de déterminer la nature de cette peur (persécution ou autre). Ainsi, contrairement aux premières planches où l'angoisse infiltre de façon plus évidente les réponses, à la mi-parcours du test, le moi semble plus en mesure de limiter l'irruption de l'angoisse dans le contenu manifeste. Précisons que cela ne signifie pas pour autant qu'il y a absence d'angoisse, mais que celle-ci se dévoile plus difficilement en raison du processus défensif qui en empêche la manifestation directe. Suivant ces considérations, nous pouvons dire que le matériel clinique ne tend pas à se dégrader durant la passation de l'épreuve thématique, ce qui peut témoigner d'une force du moi : celui-ci ne se laissant pas déborder par son monde interne.

En termes quantitatifs, sur les planches qui renvoient plus directement à un contenu angoissant (1-2-3 BM-4-5-6 GF-7 GF-10), la plupart évoquent la persécution. En ce qui concerne d'autres types d'angoisses, nous avons pu identifier la présence d'angoisse dépressive. Une seule réponse en est teintée, soit une partie de la réponse donnée à la planche 5 avec le mécanisme de réparation qui l'accompagne lorsque la fillette réalise qu'elle blesse l'objet d'amour. Également, à quelques reprises, le matériel clinique permet de relever une angoisse caractérisée par l'absence d'un objet maternel secourable ou contenant (planches 2-5-7 GF). Dans la prochaine section, nous présenterons des analyses plus approfondies du matériel issu de cette épreuve projective. Nous procéderons à une analyse de contenu et de séquence pour chacune des planches administrées à Chloé.

4.4 ANALYSE DE CONTENU ET DE SÉQUENCE AU T.A.T. (TEMPS I)

Tel que mentionné, cette partie est entièrement consacrée aux analyses qualitatives des données cliniques se rapportant au T.A.T. Suivant notre procédure, nous présenterons d'abord des extraits de verbatim que nous analyserons par la suite.

4.4.1 Analyse des planches 1-2-3 BM

À la planche 1, l'histoire de Chloé peut se lire comme suit :

C'est quoi ça (pointe le violon)? C't'un p'tit garçon qui regarde (réfléchit) son sac ou un livre là. Il est assis pis il pense. Il pense... ça, c'est des feuilles ou du carton?(Q. : Qu'en penses-tu?) Euh, (tourne la carte) le numéro 1... en carton, en feuille carton. (Q. : Tu racontais l'histoire...) (Elle voit une blessure que l'examinatrice a sur le doigt) tu t'es fait mal? Un p'tit garçon qui est en train de penser. (Q. : À quoi il pense?) Euh, à sa mère pis à son père. Son papa pis sa maman. (Q. : Comment il se sent?) Euh, malheureux. Parce que, parce que sa mère peut-être qu'est morte avec son père. (Q. : De quoi sont-ils morts?) Le cancer pis sa mère, c'est une crise cardiaque. Sa mère d'une crise cardiaque, son père du cancer. Est-ce que ça se peut un papa qui fait une crise cardiaque? [...] (Q. : Que va-t-il arriver au garçon?) Euh, mais yé comme ça pis y passe à d'autres choses. Il court avec des amis, pour pas qu'il soit malheureux.

Dans un premier temps, comme nous pouvons le constater, à cette première image, Chloé met en scène un petit garçon qui est malheureux en raison du décès de ses parents. Précisément, la mère serait morte d'une crise cardiaque et le père d'un cancer. En fonction de ce récit, il est possible de dégager une crainte rattachée à la perte de l'objet, soit la mort des parents. Cependant, à ce stade-ci, il est difficile de savoir si la perte objectale est vécue par Chloé sur un mode persécutif ou sur un mode dépressif. Il s'agirait d'une angoisse dépressive si le garçon avait lui-même attaqué l'objet et se sentait coupable de son agression ou encore il serait question d'une angoisse persécutive si, par exemple, la maladie était perçue comme un persécuteur interne qui détruit l'objet. Or, à se fier strictement au contenu de ce premier scénario, il est impossible de le savoir avec précision. Dans un second temps, le récit suggère également que notre participante est capable d'être en contact avec ses affects dépressifs, car elle dit du garçonnet qu'il se sent malheureux. Elle ne les dénie donc pas. Par contre, la fin de la narration laisse paraître qu'il est difficile pour Chloé de rester en contact avec ce type d'affect puisqu'elle s'en défend, comme le montre la fuite dans l'action du jeune personnage. En effet, celui-ci, pour ne plus être malheureux, ira courir avec des amis : « *Euh, mais yé comme ça pis y passe à d'autres choses. Il court avec des amis, pour pas qu'il soit malheureux.* » Toujours à cette même planche, il est intéressant de prendre en considération la remarque qu'adresse la fillette à l'examinatrice au sujet d'une blessure que cette dernière

avait à la main : « *Tu t'es fait mal?* » Cette remarque témoigne d'une certaine préoccupation pour l'autre qui est blessé, ce qui pourrait davantage s'apparenter à un contenu de type dépressif.

Passons maintenant à la seconde image du T.A.T. À propos de celle-ci, Chloé raconte l'histoire que voici :

Ben, une petite fille, pis elle regarde sa... quelqu'un qu'elle ne connaît pas... ben quelqu'un qu'elle connaît c'est-à-dire... pis euh... elle regarde comme ça... euh... lui il travaille pis ça c'est une ferme, ça c'est les lignes quand les camions ont passé. C'est ça aussi hein que y'avait? (Q. : Si tu faisais une histoire avec ces personnages?) Il était une fois une grande madame (Q. : Qui est la grande madame?) Elle (celle tenant les livres). Qui regarde une autre madame (celle accotée sur l'arbre) pis elle regardait tout le monde pis elle avait dit au monsieur qui est là : " est-ce que j'peux toucher le cheval?" Il dit : " non, non, non" avec une grosse grosse voix. "Pourquoi? " "Parle-moi pas comme ça... va-t-en, va-t-en". Pis là, elle dit... elle a une mère, elle s'en va chez elle en pleurant. Elle dit à sa mère : " il y a un grand garçon comme moi... il m'a dit, il m'a dit va-t-en, va-t-en, va-t-en." On dirait j'pleure hein quand que je fais ça? C'est fini. (Q. : Pourquoi il dit de s'en aller?) À cause qu'il l'connaît même... elle co...il connaît même pas. (Q. : Et la dame...) Elle regarde ailleurs, comme ça.

À partir de cette narration, il est possible d'observer que les deux adultes sont représentés comme des personnes qui ne répondent pas adéquatement aux besoins de la fillette : l'homme lui interdit de toucher au cheval qu'elle voulait caresser et l'oblige à partir, tandis que la dame se détourne de celle-ci qui, en pleurant, va à sa rencontre. En termes d'angoisse, nous décelons entre autres une crainte d'être rejeté et cette crainte semble rattachée spécifiquement à une figure masculine. Suivant notre grille d'analyse conceptuelle (voir chapitre trois), nous avons défini le rejet comme un concept qui se situe dans le sillage de l'angoisse persécutive. Dans ce récit, cette composante persécutive est bel et bien présente puisque le personnage masculin, en rejetant (avec sa grosse voix) la fillette qui allait vers lui, se rapproche davantage d'un mauvais objet que l'inverse. Quant au personnage féminin (celui qui est appuyé sur l'arbre), notre participante fournit des indices qui vont dans le sens d'une figure maternelle inadéquate à consoler un enfant qui pleure. Celle-ci, plutôt que d'apaiser la souffrance infantile, détourne son regard. Cette caractéristique liée à la figure maternelle pourrait nous mettre sur la piste d'une défaillance de la fonction contenante telle que conçue par l'auteur britannique Bion (1962). Selon le modèle bionnien, la fonction contenante

renvoie à la capacité de l'objet externe à prendre à l'intérieur de soi et à tolérer les angoisses que vit le tout-petit. La visée de cette fonction essentielle est d'apporter un soulagement à la souffrance infantile. Malheureusement, parfois l'objet externe ne parvient pas à contenir la détresse et, dès lors, l'enfant reste aux prises avec celle-ci sans la possibilité d'en être libérée. À partir de l'extrait présenté à la planche 2, Chloé décrit une situation qui s'apparente à un échec de la fonction contenant. En effet, en se détournant, la dame n'apporte pas de soulagement et de réconfort à la fillette qui se rend à elle en pleurant. Dans le même ordre d'idées, il est intéressant de mentionner que Freud, dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895), a aussi souligné l'importance que revêt l'intervention de l'objet externe (ou « la personne secourable » suivant les termes de l'auteur viennois) en vue de supprimer les états de tensions ou d'excitations que vivent les bébés. À ce sujet, il écrit ceci :

L'excitation ne peut se trouver supprimée que par une intervention capable d'arrêter momentanément la libération des quantités à l'intérieur du corps. Cette sorte d'intervention exige que se produise une certaine modification à l'extérieur (par exemple apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel) [...]. L'organisme humain, à ses stades les plus précoces, est incapable de provoquer cette action spécifique qui ne peut être réalisée qu'avec une aide extérieure et au moment où l'attention d'une personne bien au courant se porte sur l'état de l'enfant. (Freud, 1895, p. 336)

Pour reprendre les mots de Freud, nous pouvons donc dire que « la personne secourable » fait défaut dans le cas qui nous occupe ici puisque cette dernière ne permet pas d'atténuer la détresse de l'enfant par une intervention adéquate, une « action spécifique ».

En termes de mécanismes de défense, à deux reprises, il est possible de dégager de cette seconde image, une diminution de l'importance de l'objet. Une première fois, en évoquant le personnage féminin (celui qui tient les livres) : « *elle regarde sa... quelqu'un qu'elle ne connaît pas... ben quelqu'un qu'elle connaît, c'est-à-dire... pis euh... elle regarde comme ça...* » La suite du récit nous apprend que cette personne inconnue-connue est bel et bien la mère de la fillette. La banalisation de l'objet peut servir de défense contre la dépendance en regard d'un objet maternel inadéquat dans sa fonction de contenant psychique. D'une certaine façon, le fait de ne pas être consolée s'avère plus souffrant lorsqu'il s'agit d'une personne aimée et investie, en l'occurrence l'objet maternel, que lorsqu'il s'agit d'une personne étrangère. Chloé utilise une seconde fois la banalisation de l'objet en faisant

référence cette fois au personnage masculin : « *il connaît même... elle co... il connaît même pas* ». Ce mécanisme sert ici de défense contre le rejet. Encore une fois, être rejeté d'une personne inconnue est moins souffrant que l'inverse, c'est-à-dire de l'être par une personne connue et familière. En somme, dans le récit de la planche 2, la défense liée à la diminution de l'importance de l'objet est utile pour faire face à la souffrance relative à un objet masculin rejetant et à un objet maternel inadéquat dans une situation affective particulière.

À la planche 3 BM, notre jeune narratrice raconte l'histoire suivante :

Ça m'fait penser à une personne qui pleure. Une personne qui pleure comme ça, attends, comme ça (imite la personne). Pis elle pleure comme un bébé, comme ça (imite un bébé). Pis que elle pleure à cause que y'a plein de monde, y'ont dit des mots méchants. (Q. : Quel genre de monde?) Des personnes pas gentilles, des voleurs, plein de personnes. (Q. : Qu'est-ce qui fait que ces gens-là lui ont fait ça?) J'peux le prendre (met les planches sur ses genoux). Ben, c'est que, elle pleurait beaucoup, pis l'monde y'ont dit une tonne, plein de mots méchants. (Q. : Pourquoi les mots méchants?) Ben, à cause, c'était la plus fine, ben tout le monde la trouvait laide fait que elle donnait, ils donnaient plein de mots méchants. (Q. : Que lui arrivera-t-il maintenant?) Je sais pas. (Q. : Si tu essaies d'imaginer une fin?) Y'a pas de fin. Ben tout le monde est devenu son ami.

D'entrée de jeu, nous dirons que l'angoisse qui prédomine est clairement de nature persécutive puisqu'il s'agit d'une personne qui subit la méchanceté et la moquerie des autres. Nous pouvons penser que les objets persécuteurs sont envieux de leur victime étant donné la grande gentillesse de cette dernière : elle est la plus gentille. De notre point de vue, il faut comprendre cette réponse à la lumière des deux planches qui l'ont devancée. En effet, l'analyse de la séquence montre une régression de plus en plus marquée vers un contenu schizo-paranoïde. Plus précisément, Chloé passe d'un objet perdu à la planche 1 (angoisse de perte objectale), vers un objet rejetant à la planche 2 (angoisse liée au rejet) pour aboutir ultimement vers un objet nettement plus persécuteur et méchant à la planche 3 BM. Il est intéressant de relever que le persécuteur, à cette troisième image, ne se réduit pas à une seule personne, mais à plusieurs : « *plein de monde* », « *des personnes pas gentilles* », « *des voleurs* », « *plein de personnes* ». Ce qui peut indiquer entre autres que, lorsque Chloé régresse vers la position schizo-paranoïde, l'angoisse persécutive devient plus difficile à circonscrire dans la mesure où tout le monde peut devenir méchant et persécuteur. L'angoisse

ne se limite plus à un objet externe clairement défini et identifié. Au contraire, elle tend à grossir et à contaminer d'autres objets.

À ces remarques, nous ajouterons que, en termes de stratégies défensives, notre participante utilise à la planche 3 BM une défense maniaque pour gérer la situation angoissante. Cette défense permet de renverser une position relationnelle intenable en son contraire, d'où des ennemis qui deviennent un peu magiquement des amis (« *tout le monde est devenu son ami* »). Il s'agit presque d'un déni de la persécution par inversion.

4.4.2 Analyse des planches 4-5-6 GF-7 GF

À la planche 4, Chloé élabore cette histoire :

Yaaark! Non, j'veux pas voir ça. Est-ce que tu les as déjà toutes vues? (Q. : Qu'est-ce que tu penses?) Oui. (Q. : Que se passe-t-il ici?) Ça m'fait penser à une madame qui aime un garçon... yé laid et elle aussi. Les 2, les 2 personnes. Lui, il a tué quelqu'un de même. La madame, elle le tient. (Q. : Pourquoi?) Parce que, je sais pas... parce qu'il s'en va tuer quelque ch... quelqu'un. (Q. : Si tu faisais l'histoire de ces personnages.) Je sais pas moi. (Q. : Qu'est-ce qui se serait passé juste avant?) Ben, ils sont dedans le magasin et là ya un gars : "Hé toé, qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu fais?" Après il l'a blessé vu que y'avait un fusil, il voulait l'tirer comme ça. Pis après y'avait presque tiré, y'avait tiré mais c'était en métal... ya passé la... la balle a la passé par-dessus la tête, comme, r'garde ici ya un trou (montre un détail sur le visage). Ça a l'air hein? (Q. : Est-il décédé ou vivant?) Il est décédé.

Ce qui est surtout frappant ici est la séquence de la réponse. En effet, l'image éveille d'abord un contenu de nature libidinale pour ensuite bifurquer vers un contenu qui éveille, cette fois, une angoisse plus persécutive : l'homme qui a tué ou qui est sur le point de le faire devient à son tour la victime d'un agresseur. À se fier à la séquence, il ressort que le rapprochement libidinal entre un homme et une femme amène Chloé à régresser vers une problématique schizo-paranoïde. À la lumière de cette interprétation, l'enlaidissement des deux personnages (« *yé laid et elle aussi* ») peut être compris comme une défense contre un rapprochement hétérosexuel possible : en étant « laids », les deux protagonistes seront moins attirants l'un pour l'autre. Ils seront donc maintenus à distance.

En ce qui a trait à la planche 5, le scénario imaginé par Chloé peut se lire ainsi :

On voit mal, c't'une madame qui regarde la chambre, elle regarde comme ça, elle regarde la chambre. (Q. : Que voit-elle?) Des choses, des lumières, un lit, yé pas ici, mais... j'm'en allais dire j'ai mal à mon oreille. La madame qui regarde comme ça. Là, elle ferme la porte. Il y avait beaucoup de bruit, ben y'avait un monstre dans la pièce. Il voulait jouer avec la p'tite fille. (Q. : Où est la fille?) On va dire qu'il y avait une p'tite fille, elle est dans le lit pis après sa mère, elle la surveillait... encore, encore jusqu'à tant qu'elle dorme, mais des mères c'pas forts-là, mais moi... (Q. : Pourquoi des mères c'est pas fort?) Ben tsé, si y'avait un voleur ou un méchant qui volerait ma mère, je donnerais un coup de pied. Un coup de pied dans couilles, pis dans le ventre, un coup de poing dans le ventre, pis dans couilles, pis dans face. (Q. : Tu crois que ça lui ferait peur?) Ça fait maaal. Y peut... si j'le ferais dans le ventre, y peut mourir.

(Plus loin, elle ajoute) Quand une personne arrête pas, j'me défends, pis j'me bats. J'ai un mauvais caractère moi, j'ai un mauvais caractère. J'suis capable, comme y'a plein, ben 2-3-10, ben 2 gars, ben 2 filles pis paf dans face paf pis paf dans face (simule un combat avec sa peluche). J'suis capable de faire de la lutte. Moi, quand j'me bats... hier, euh après hier y'avait S. (amie), tu la connais pas, elle habite de l'autre côté, on faisait d'la lutte. S. est en 4^e année, K. lui, c'est mon p'tit chum, yé beau, yé vraiment beau, c'est mon p'tit chum que j'aime pis on se bataillait, lui, yé en 1^{ère}. K., yé tout p'tit, moi, j'suis capable de faire pouf, pouf, pouf.

Ces extraits appellent de notre part trois principaux commentaires. Dans un premier temps, il est possible de relever que Chloé passe d'un contenu sexualisé, soit un monstre qui joue dans un lit avec une petite fille, vers un contenu caractérisé par la présence de persécuteurs (voleur ou méchant). Chloé commence donc son récit en évoquant des représentations sexuelles, mais celles-ci sont rapidement endiguées par des représentations à caractère agressif et violent. Cette observation indique que l'agressivité tend à prendre le dessus sur la libido ou du moins semble l'infiltrer. En termes d'angoisses, la séquence atteste que la représentation d'une scène sexuelle prend une coloration persécutive, d'où l'évocation du voleur et de la personne méchante qui mettent la mère et Chloé elle-même dans une situation de danger. Comme pour l'image précédente, le contenu sexuel amène une régression vers un contenu schizo-paranoïde. Face à la menace, Chloé répond, à la planche 5, par la contre-attaque, c'est-à-dire qu'elle se bat contre ses assaillants. Cette stratégie défensive se rapproche d'une régression à la toute-puissance narcissique, ce qui signifie que, en termes topiques, le moi idéal peut prendre le relais du moi dans des circonstances particulières, notamment lorsqu'il

s'agit de réagir à un possible danger. Comme nous l'avons déjà évoqué (supra, note, p. 53), nous rangeons cette défense du côté des défenses maniaques, car il s'agit de renverser une position passive et vulnérable, où mère et fille subissent une attaque, vers une position proactive et omnipotente, où Chloé devient forte et triomphante en regard de ses assaillants. De cette manière, elle entretient le fantasme d'une petite fille toute-puissante capable de se défendre et de défendre l'objet maternel. Suivant cette interprétation, il est intéressant de relever que dans une publication récente portant sur le comportement de délinquants chroniquement violents, Casoni et Brunet (2007) parlent d'identification à l'agresseur comme défense qui agit sur le renforcement du moi idéal et qui, par conséquent, donne accès à des fantasmes d'omnipotence et de grandiosité. Selon les auteurs, cette solution défensive permet au moi de passer d'une situation d'impuissance vers une situation inverse de toute-puissance. Cette notion d'identification à l'agresseur s'applique bien au matériel clinique inhérent à la planche 5 où Chloé attaque les mauvais objets et les domine.

Dans un second temps, il est pertinent de noter que, lorsque Chloé tombe dans la toute-puissance narcissique, le moi infantile se désinhibe et devient complètement envahi par un état de grande excitation. Par exemple, donner des coups de pied et des coups de poing à sa peluche, utiliser des onomatopées (« *pif* », « *paf* », « *pouf* »), sauter sur le lit et parler fort. Cela dit, pendant que Chloé battait sa peluche (un super héros qu'elle affectionne particulièrement), à un certain moment, elle cesse son combat et se met à l'embrasser en disant : « *je l'aime* ». Suivant la notion d'angoisse, il est possible de détecter dans ce changement brusque de comportement la présence d'une angoisse plus dépressive et l'utilisation du mécanisme de réparation qui consiste à « réparer » l'objet attaqué. Le fait d'embrasser l'objet et dire « *je l'aime* » est un indice de réparation. Ainsi, ce qui au départ s'avérait une défense contre la persécution finit par éveiller un autre type d'angoisse, de nature dépressive cette fois, ce qui amène Chloé à recourir à la réparation pour remédier aux dommages causés à l'objet d'amour. Toujours suivant l'article de Casoni et Brunet (2007), il est pertinent de souligner que, contrairement à un individu psychotique, Chloé ne reste pas sous l'emprise totale du moi idéal : l'alliance entre le moi et le moi idéal n'est que défensive et temporaire puisque la fillette est capable par elle-même de cesser son comportement d'attaque lorsqu'elle prend conscience du mal qu'elle cause à autrui.

Dans un troisième temps, comme à la planche 2, nous relevons la présence d'une figure maternelle inadéquate à protéger son enfant des attaques des persécuteurs. Comme nous l'avons évoqué, nous comprenons cette inadéquation maternelle en termes d'échec de la fonction contenante au sens où la mère ne parvient pas à soulager son enfant de ses angoisses. D'ailleurs, le commentaire de Chloé à savoir que « *des mères c'pas forts-là* », démontre bien cet échec de la fonction contenante, d'où la nécessité pour elle de recourir à la défense maniaque. Autrement dit, puisque l'objet maternel est inadéquat, le moi est contraint de développer des stratégies défensives pour remédier à cette défaillance de l'objet.

Tournons-nous maintenant du côté de la planche 6 GF pour laquelle Chloé invente le récit qui suit :

Une madame qui regarde un monsieur qui est méchant, qui dit : " Hé ma belle, ça va?" Pis elle, elle est de même (imite la dame effrayée). Elle a peur du monsieur. (Q. : Pourquoi?) Ben, peut-être paf, paf, paf, paf. (Q. : Pourquoi le monsieur veut lui faire mal?) Parce qu'il a l'air méchant. [...]
(Q. : La dame n'a pu se défendre?) Non, les gars sont plus forts que les filles.

Comme aux planches 4 et 5, le mouvement initial est relié à la sexualité, mais il est rapidement endigué par la violence, c'est-à-dire que l'homme-séducteur se transforme en homme-persécuteur. Une fois de plus, la représentation d'un rapprochement sexuel entre un homme et une femme éveille une représentation angoissante de nature persécutive, où l'homme bat la dame et celle-ci n'est pas en mesure de se défendre contre cet agresseur : « *les gars sont plus forts que les filles.* » À ce stade-ci, il est possible de relever, entre les planches 4-5-6 GF, que la même thématique se répète. En effet, dans les trois cas, une scène sexuelle finit par prendre une coloration agressive et dangereuse. Il y a donc persistance de ce thème à travers les trois histoires du T.A.T.

Toujours à la planche 6 GF, après avoir raconté une première histoire, Chloé en élabore une seconde. Cette fois, la nouvelle version se lit ainsi : « *Ben moi à quoi ça me fait penser une jeune madame pis là un p'tit garçon euh un grand garçon qui dit allo, allo pis que, que, euh pis y dit un p'tit peu, que la madame elle est très jolie, euh, euh, elle est belle.* » Cette nouvelle version nous semble défensive en regard de la première : la séduction, initiée cette fois par un « *petit garçon* », est moins menaçante que celle initiée par un « *monsieur* », à tout le moins, elle n'engendre pas de conflit apparent. Ainsi, sur le plan

fantasmatique, la dame est moins en danger lorsqu'elle est séduite par un garçon que lorsqu'elle est séduite par un homme. L'intervention de la défense rend moins menaçante la relation entre le personnage masculin et le personnage féminin. Nous rangeons cette défense du côté des défenses maniaques, car il s'agit de renverser les positions masculines en vue d'en diminuer la puissance. La menace relative au rapprochement hétérosexuel peut donc, de cette façon, être évitée.

À la planche 7 GF, l'histoire gravite autour du thème que voici :

Une petite fille-là, ça c't'un p'tit bébé-là, sa maman, sa maman, euh sa maman elle dit "qu'est-ce que tu fais avec le bébé?" (répond en imitant la fille qui pleure) "snif, snif, snif c'est mon bébé, laisse-moi toute seule snif, snif." (Q. : Pourquoi elle pleure?) Y'a beaucoup de monde qui font mal à la petite fille parce qu'elle très très fine. (Q. : La maman qu'est-ce qu'elle fait dans tout ça?) Elle aide là, le bébé. On peut passer à l'autre.

Comme la séquence des planches 1-2-3 BM, la séquence des planches 4-5-6 GF-7 GF montre une structure similaire, c'est-à-dire que plus Chloé avance dans l'exploration du matériel projectif, plus elle régresse vers un contenu schizo-paranoïde. Ainsi, à la planche 7 GF, le personnage féminin est aux prises non pas avec un seul persécuteur, mais avec plusieurs : « *Y'a beaucoup de monde qui font mal à la petite fille* ». Comme à la planche 3 BM, la persécution tend à grossir et à contaminer plusieurs objets externes (« *beaucoup de monde qui font mal* »). Également, le fait de dire que le personnage féminin est agressé en raison de sa grande gentillesse (« *Y'a beaucoup de monde qui font mal à la petite fille parce qu'elle très très fine* ») peut laisser entendre que les objets persécuteurs agressent leur victime parce qu'ils sont envieux. Il y aurait donc ici une projection de l'envie sur les persécuteurs. De plus, remarquons que, comme aux planches 2 et 5, nous retrouvons encore une fois une figure maternelle qui ne répond pas aux besoins de son enfant : la mère aide le bébé, ce qui sous-entend qu'elle ne console pas sa petite fille qui pleure. En fait, il serait plus exact de dire que l'objet maternel peut s'occuper d'un enfant, puisqu'elle aide le bébé, mais lorsque son propre enfant vit des moments difficiles, la mère s'avère peu efficace pour l'apaiser et le réconforter. Plutôt, elle s'en détourne. Une fois de plus, nous pouvons parler d'une défaillance de l'objet externe à contenir la détresse infantile ou d'une absence de l'objet secourable.

4.4.3 Analyse des planches 8 GF-10-13 MF-13 B-11-16

La planche 8 GF inspire cette histoire à Chloé :

Une madame qui est d'même. Elle est d'même pis elle pense à des choses : un papillon qui vole, une coccinelle qui vole, à toi, à moi, à Spiderman, à ma mère, à X. pis à mon père. (Q. : Elle pense à beaucoup de choses.) Oui (répond en regardant autour d'elle), elle pense à Harry Potter, à Mixmania, oui Mixmania comme ça là en haut (affiche), Mixmania, Harry Potter. Elle pense à des jokes, Annie Brocoli, elle pense à des p'tits bébés, elle pense au radio qu'elle peut écouter, la musique, elle pense à euh comment ça s'appelle, Loftstory, elle pense à une citrouille, elle pense à des fleurs, des papillons. Là ça m'fait pu penser à rien.

Comparativement aux planches précédentes, il n'y a pas d'angoisse manifeste dans cet extrait. Pour élaborer son histoire, Chloé ne puise pas dans son imaginaire, au contraire, elle tend à s'accrocher à du matériel concret, notamment elle s'inspire des objets qui composent sa chambre (affiches, décorations, télévision, radio, etc.) qu'elle énumère pour mettre au point son récit. Cette façon de procéder nous paraît défensive, comme si par ce moyen, elle parvenait à se prémunir des représentations conflictuelles et angoissantes qui constituent son monde interne. Nous présumons qu'il y a angoisse, mais il est difficile de savoir la nature de cette angoisse, ce qui montre que la défense est efficace. Autrement dit, le fait de s'agripper à du matériel concret permet à la fillette d'éviter la représentation de certains éléments de son monde interne qui pourraient éveiller de l'angoisse. Par contre, cela donne lieu à une longue énumération plutôt qu'à une histoire où elle se laisserait aller au processus associatif. En ce sens, elle ne répond pas totalement à la consigne demandée.

De son côté, l'image de la planche 10 paraît d'emblée éveiller un contenu angoissant, mais rapidement Chloé parvient à remplacer ce contenu par une représentation inoffensive. Voici le contenu de cette réponse en question :

Oh non, j'veux pas la faire! Est-ce que j'ai pas l'choix moi. (Q. : Un p'tit effort, nous avons presque terminé.) Elle m'dit rien c'est toute noir après (pointe la bouche du personnage derrière). Oh, un papa qui donne un bisou au p'tit garçon. Ça m'dit pu rien encore. C'est toute noir, j'vois pu rien. Comme ça (donne un bec). (Q. : Pourquoi donne-t-il un bisou?) Ben, qu'est-ce que tu penses, il l'aime! (Q. : Que se serait-il passé juste avant?) Ben rien d'autre, toujours des becs comme ça (donne des becs).

Comme nous pouvons le constater, il y a ici une tentative d'évitement du stimulus lorsque Chloé y aperçoit le couple dans un contexte de rapprochement physique. À se fier à la réaction initiale, cette planche éveille *a priori* une angoisse chez la fillette. Or, il est difficile de savoir quel type d'angoisse est soulevé ici : est-ce une angoisse persécutive ou plutôt une angoisse rattachée à la transgression d'un interdit sexuel? Il est clair, cependant, que le malaise est rattaché au rapprochement hétérosexuel du couple qui est représenté sur l'image. Se voyant dans l'obligation de poursuivre, Chloé réussit, malgré l'angoisse initiale, à faire diminuer la tension en modifiant le contenu de sa perception. En effet, au lieu de dire qu'elle perçoit un couple homme-femme, elle dit percevoir un couple composé d'un père et de son fils qui s'embrassent. La montée d'angoisse est ainsi évitée puisque le rapprochement père-fils ne semble pas porteur de conflits. De cette manière, la fillette parvient à remplacer un contenu angoissant (homme-femme) par un contenu qui paraît plus inoffensif (père-fils).

À la planche 13 MF, Chloé se retrouve encore en présence d'une image qui suggère un contenu sexuel entre un homme et une femme contre lequel elle se défend. Avant d'aller plus loin, examinons plus en détail le contenu de sa réponse :

C'est une madame, ben un monsieur qui vient juste de se réveiller, il fait comme ça. La madame, elle dort. (Q. : Qu'est-ce qui se serait passé juste avant?) Ben, ils dormaient toujours, les deux. Elle, elle dormait, elle dormait (long), elle dormait (long), elle dormait avec, avec, avec des... qu'est-ce que je pourrais dire? Avec des sh... avec des, avec avec (réfléchi)... (Q. : Elle n'est pas facile cette image!) Non. Avec ben je sais pas. Ah oui! Avec, elle dormait avec, ben elle, elle dormait en "short" ou en pantalon et lui ben il se réveillait. C'est tout. (Q. : Comment se termine tout ça?) Elle, elle se réveille. Là, on peut finir?

Il est possible de constater que la scène déconcerte la fillette, comme en témoignent ses nombreuses hésitations. La réponse donnée suggère l'utilisation de stratégies défensives qui, comme la réplique précédente, ont pour but d'éviter le rapprochement sexuel entre les deux personnages. La défense se manifeste entre autres par le sommeil qui est une représentation de l'inhibition de la pulsion. De cette façon, si les deux protagonistes sont endormis, il ne peut rien se passer de bien grave entre les deux. Par le sommeil, la conflictualité est, pour ainsi dire, mise en veilleuse, voire « endormie ». Également, le fait de recouvrir le bas du corps féminin d'un « short » ou d'un pantalon permet d'éviter le rapprochement sexuel et,

par conséquent, l'angoisse qui résulterait d'un tel contact. Notons que, comme la planche 10, il est difficile de savoir quel genre d'angoisse cache la défense, ce qui prouve que celle-ci fonctionne bien.

Aux planches suivantes, soit les 13 B, 11 et 16, les histoires de Chloé sont peu élaborées et peu investies. Plus la fin du T.A.T. approche, plus son discours devient inhibé. À la planche 13 B, notre narratrice voit un petit garçon qui mange une glace en regardant jouer ses amis. À la planche 11, elle ne raconte pas d'histoire comme telle, elle ne fait que décrire ce qu'elle perçoit sur l'image : une abeille, une pomme de pin (« *cocotte* »²³) et un mur. Quant à la planche 16 (la page blanche), Chloé met en scène une dame qui marche sur une rivière et qui ne pense à rien sauf à marcher (« *Elle pense à rien, elle pense à marcher sur la rivière, sur la mer.* »). Ces réponses nous paraissent défensives en raison de la brièveté des histoires (13 B et 16) et de leur aspect descriptif (11). Ces éléments défensifs permettent d'éviter un contenu plus angoissant. Par contre, il appauvrit considérablement le discours et le processus d'associations d'idées. De plus, le fait de préciser, à la planche 16, que la dame ne pense à rien sauf à marcher peut laisser entendre qu'elle pense en fait à quelque chose un peu à la manière d'une dénégation : par ce moyen, elle lutte contre la manifestation de représentations dérangeantes.

4.4.4 Résumé des analyses qualitatives du T.A.T.

Nos analyses du matériel projectif montrent que, à partir de la planche 8 GF et les suivantes (10-13 MF-13 B-11-16), il s'est produit un changement dans le contenu des réponses données par Chloé. En effet, d'une part, les sept premières planches favorisent l'expression d'un monde interne où prédominent essentiellement des angoisses persécutives avec les défenses utilisées pour les endiguer lorsqu'elles se font envahissantes. Ces premières planches permettent aussi de relever, mais à plus petite échelle, la présence d'angoisses dépressives et l'utilisation du mécanisme de réparation pour y faire face. Les analyses de

²³ Le mot « *cocotte* » pourrait renvoyer à un sens inconscient (sexuel, par exemple). Par contre, puisqu'il n'y a pas d'associations pour valider cette hypothèse, nous ne pouvons nous prononcer sur le sens latent que peut revêtir cette perception. D'ailleurs, Chloé a été questionnée sur la « *cocotte* », mais elle n'a pu répondre à la question soulevée par l'examinatrice : « (Q. : Qu'est-ce que c'est dans tes mots une *cocotte*?) Je sais pas. »

contenu et de séquence indiquent que Chloé a surtout accès à la position schizo-paranoïde, mais aussi à la position dépressive. D'autre part, les dernières planches permettent de voir que notre participante tend à se couper de son monde interne et aux angoisses qui le composent, ce qui lui évite un contact prolongé avec des représentations conflictuelles. En nous inspirant de certaines analyses cliniques de l'auteur Chabert (1998), cette différence au niveau du contenu nous amène à avancer l'idée selon laquelle Chloé fonctionne selon deux registres psychiques distincts l'un de l'autre. Le premier ouvre la porte à son monde interne, mais il a l'inconvénient de mettre l'enfant en contact avec des représentations angoissantes. Quant au second registre, nous l'avons associé à un registre plus défensif, car il tend à fermer la porte de son monde imaginaire, à le recouvrir en quelque sorte. Ce second mode de fonctionnement s'avère efficace et adapté puisqu'il empêche notre narratrice de rester coincée avec des fantasmes intolérables. En revanche, il favorise des réponses peu créatives et asséchées sur le plan affectif. Par exemple, Chloé peut avoir tendance à s'accrocher à des éléments de la réalité externe ou encore à s'accrocher à des détails qui composent les images du T.A.T. Dans les deux cas, cet accrochage donne lieu à de longues descriptions ou énumérations plutôt qu'à la création d'histoires telles que demandé par l'examinatrice. En quelque sorte, il nous semble que, à trop vouloir refermer le couvercle, Chloé tombe dans l'excès inverse, c'est-à-dire un discours désaffecté et coupé de ses racines pulsionnelles. Dans le même ordre d'idées, nous avons aussi souligné que ses histoires peuvent être brèves et peu investies sur le plan de l'élaboration verbale. En accord avec les concepts freudiens, nous dirons que ce sont *ou bien* les processus primaires qui prennent le dessus *ou bien* les processus secondaires. Les deux ne parvenant pas toujours à trouver un terrain d'entente leur permettant de cheminer ensemble.

Pour terminer, en ce qui concerne le contenu des sept premières planches proprement dites nous retenons trois points essentiels. Premièrement, l'angoisse persécutive, redisons-le, y est présente et le persécuteur semble la plupart du temps associé à une figure masculine (planches 2-4-5-6 GF). Deuxièmement, les séquences des planches 1-2-3 BM et des planches 4-5-6 GF-7 GF indiquent que la perte objectale et le rapprochement hétérosexuel sont vécus sur un mode persécutif. En effet, les analyses de séquence et de contenu montrent une détérioration du matériel lorsque Chloé aborde ces thèmes. Par exemple, le contenu libidinal que lui inspirent d'emblée les planches 4-5-6 GF finit toujours par prendre une tournure

dangereuse et violente où des agresseurs font du mal à leurs victimes : les tuer, les voler, les battre. Troisièmement, la figure maternelle est présentée comme étant inadéquate lorsqu'il s'agit de protéger son enfant des persécuteurs (planche 5) et lorsqu'il s'agit de le réconforter, alors qu'il est triste (planches 2-7 GF). À ce sujet, nous avons identifié une angoisse liée à l'échec de la fonction contenante maternelle.

4.5 SYNTHÈSE DES ANGOISSES ET DES DÉFENSES AU RORSCHACH (TEMPS I)

4.5.1 Tableau-synthèse

Le présent tableau a les mêmes visées que le précédent, soit de dégager les principales angoisses et défenses infantiles. La différence est que, cette fois-ci, la synthèse s'applique spécifiquement au matériel clinique provenant du Rorschach (temps I). Voici d'abord le tableau-synthèse (tableau 4.2) que nous commenterons par la suite :

Tableau 4.2 :angoisses et stratégies défensives identifiées au Rorschach (temps I)

Principales angoisses	Matériel clinique	Mécanismes de défense	Matériel clinique
Angoisse persécutive	Carte 1 : 1) deux masques dont un est traversé d'un couteau. Les deux font peur.		
Angoisse persécutive	2) un fantôme qui « <i>veut faire peur</i> ». (associations : Chloé se souvient, à l'Halloween, d'un monstre qui « <i>faisait peur</i> » à son amie et à elle. En voyant le monstre, l'amie s'est mise à courir. En regardant derrière, elle trébuche.	Réaction contre-phobique face à l'angoisse persécutive	Éclater de rire lorsque l'amie trébuche.
Angoisse persécutive	Carte 2 : 1) elle voit « <i>quelque chose de dégueu</i> », soit du sang et un couteau entrés dans des yeux. (associations : sa perception renvoie à des films d'horreur. Chloé associe entre autres sur un film dans lequel un monstre entre dans l'appartement d'une dame et la tue avec un couteau.		
Angoisse persécutive	2) elle ajoute que son père a un gros couteau dans la cuisine.		

Matériel qui ne soulève pas d'angoisse manifeste	<p>Carte 3 :</p> <p>1) os de poisson qui lui rappelle sa mère et sa grand-mère lorsqu'elles mangent du poisson.</p> <p>2) deux dames qui s'aiment et qui fouillent dans un pot. (associations : les femmes sont au restaurant et elles mangent ensemble.</p> <p>3) un homme fort.</p> <p>4) transfert : l'examinatrice lui rappelle une éducatrice qu'elle trouve gentille.</p>		
Matériel qui ne soulève pas d'angoisse manifeste		Accrochage au stimulus	<p>Carte 4 :</p> <p>1) dinosaure</p> <p>2) cochon féroce</p> <p>3) mouffette</p> <p>4) rat</p>
Angoisse dépressive	<p>Carte 4 :</p> <p>spontanément, Chloé se met à parler de ses super héros préférés. Elle les aime parce qu'ils sont forts. En même temps, elle montre à l'examinatrice comment ils se battent. Elle les imite en donnant des coups à sa peluche préférée (un super héros).</p>	Mécanisme de réparation	Elle cesse brusquement son imitation et dit à propos de sa peluche « <i>je l'aime</i> » en l'enlaçant.
Matériel qui ne soulève pas d'angoisse manifeste		Réponse brève et inhibée	<p>Carte 5 :</p> <p>chauve-souris (associations : <i>Batman.</i>)</p>
Angoisse persécutive	<p>Carte 6 :</p> <p>l'image fait penser à quelque chose d'effrayant.</p>	Défenses contre ce qui est effrayant : dénégation et attention portée à un détail	Suite à sa réponse, elle dit : « <i>Ben pas d'épouvant. Ici, ça ressemble à des poils de chat. Ça me fait penser à rien rien rien rien.</i> »
Matériel ne soulevant pas d'angoisse manifeste		Possible défense contre la sexualité	<p>Carte 7 :</p> <p>deux petits lapins, un gars et une fille, qui s'aiment.</p>

Pas d'angoisse manifeste, mais présence d'un conflit entre deux personnages	Carte 8 : Deux animaux qui font la guerre.	Fuite du conflit	Après avoir évoqué des animaux qui font la guerre, Chloé dit qu'elle voit un volant. Ce volant renvoie aux vacances.
Matériel ne soulevant pas d'angoisse manifeste Angoisse persécutive	2) Le processus associatif amène un contenu persécutif : visage faisant une grimace. Ce visage est grognon et méchant.	Réponse brève et inhibée	Carte 9 : 1) visage et cœur de pomme.
Matériel ne soulevant pas d'angoisse manifeste		Réponse inhibée et dénégation	Carte 10 : gouache et bonhomme. Ne voit rien d'autre : « <i>Je sais pas, je sais pas, ça m'dit pus rien</i> » et « <i>Ça m'dit rien rien rien. C'est dur.</i> »

4.5.2 Explications du tableau

En lien avec le tableau-synthèse, nous ferons quatre principaux commentaires. Dans un premier temps, sur les dix planches qui composent le Rorschach, quatre mettent Chloé en contact avec des angoisses persécutives (1-2-6-9). Comme nous pouvons le constater, ce type d'angoisse occupe entièrement les réponses données aux deux premières planches. En effet, la persécution y envahit tant les perceptions que le processus associatif de la fillette, d'où une persévération de cette thématique. Quant aux planches 6 et 9, l'angoisse persécutive y est aussi présente, mais, contrairement aux planches 1 et 2, l'intervention des défenses (planche 6 : dénégation, attention portée à un détail; planche 9 : inhibition) empêche Chloé de sombrer dans un contenu proprement schizo-paranoïde. En ce sens, elles tiennent bien la route. Dans un second temps, toujours en termes d'angoisses, nous avons détecté à une seule reprise la présence d'angoisses dépressives, notamment lorsque la fillette se rend compte qu'elle est en train de battre sa peluche préférée, soit un super héros de bande dessinée. Confrontée à ce

type d'angoisse, Chloé va recourir à la réparation, c'est-à-dire qu'elle embrasse la peluche attaquée et précise qu'elle l'aime. Dans un troisième temps, le matériel permet de déceler, entre autres à la planche 3, la présence d'objets féminins qui sont bons et qui semblent surtout associés à une sorte de plénitude orale. De la même manière, une partie de la planche 4 donne accès à des objets masculins tout-puissants et protecteurs (les super héros). Ainsi, suivant notre synthèse, nous pouvons mettre de l'avant l'idée selon laquelle le monde interne de notre participante est constitué à la fois d'objets persécuteurs, mais aussi d'objets nourriciers (essentiellement des figures féminines) et d'objets protecteurs (essentiellement des super héros). Dans un dernier temps, les planches 5 à 10 indiquent un contenu essentiellement dominé par la défense qui, comme au T.A.T., vise à limiter l'accès au monde interne. Cette défense est efficace car, une fois enclenchée, elle évite une dégradation des réponses, mais du coup elle peut appauvrir le discours infantile. Dans la prochaine section, nous reprendrons chacune des planches du Rorschach pour en faire une analyse plus approfondie de contenu et de séquence. Ce type d'analyse permettra au lecteur de mieux saisir la dynamique inconsciente de la fillette.

4.6 ANALYSE DE CONTENU ET DE SÉQUENCE AU RORSCHACH (TEMPS I)

4.6.1 Analyse des planches 1-2-3-4

À la première planche, Chloé perçoit deux masques, soit un premier, alors qu'elle regarde la carte à l'endroit et un second, alors qu'elle regarde la carte à l'envers. Face à ce second masque, elle émet le commentaire suivant :

Ç'a l'air encore d'un masque. Ici, c'est les yeux, ici la bouche... les joues, ici des dents, comme ça, un masque avec... un couteau qui traverse comme ça. (Q. : Montre-moi le couteau.) Ça. Mais quelqu'un qui a rentré le couteau comme ça.

Plus loin, afin de mettre en branle le processus associatif, l'examinatrice revient sur le premier masque et, à propos de celui-ci, Chloé ajoute ce qui suit :

(Q. : Que pourrais-tu dire par rapport au premier masque?) Je sais pas. (Q. : Ce serait un masque...) Qui fait peur. (Q. : Qui fait peur?) Pis aussi comme ça (montre le second masque). (Q. : Pourquoi font-ils peur?) Ici,

c'est comme les oreilles pis ici, c'est le menton, mais... il est comme ça, il est comme ça, ben j'ai d'la misère à faire comme ça avec les oreilles. Pis comme ça, ça m'fait peur.

En plus de ces deux masques, notre participante identifie également un fantôme à propos duquel elle dit qu'« *il veut faire peur* ». À l'enquête associative, elle évoque au sujet de ce fantôme un souvenir qu'elle a vécu à l'Halloween avec une amie. Prenons un moment pour lire le passage qui correspond à ce souvenir :

Oui. Il est très très drôle. Une autre Chloé, c'est ma meilleure... Papa la connaît, maman... Vu qu'elle a déménagé proche de chez ma mère, sur la même rue, pis en face du parc, presque à côté, je sais c'est quoi, son appartement, je peux y aller toute seule, vu que c'est rien... Mais il y a un parc en face, ça fait qu'elle, elle habite de l'autre côté du parc, moi, j'habite dedans une rangée, pis des fois, je joue avec mes cousines avec elle, on s'amuse pis on fait plein de choses. Mais elle, la dernière fois, il y avait un monstre qui nous faisait peur, pis là, elle a été, elle avait peur, elle a regardé en arrière de même, pis là, elle tombe dans les poubelles. Mon père, il s'en rappelle. (Q. : Quelle a été ta réaction?) On a ri. (Q. : Vous n'avez pas eu peur du monstre?) Ben oui. C'était drôle.

Concernant ces extraits, nous ferons quelques commentaires explicatifs. Suivant le premier passage cité, nous relevons une dimension caractérisée par un contenu schizo-paranoïde : « *mais, quelqu'un qui a rentré le couteau comme ça.* » En termes d'angoisse, ce type de matériel nous plonge dans les eaux de l'angoisse persécutive. De la même manière, la référence personnelle rattachée au second passage (« *comme ça, ça me fait peur* ») et le souvenir d'Halloween marquent aussi la présence d'une angoisse persécutive. En lien avec ce souvenir, la réaction à la peur fut d'éclater de rire. Cette réaction nous apparaît comme étant de nature défensive en regard de l'effroi ressenti initialement. Plus exactement, le rire peut être compris comme relevant d'une réaction contre-phobique face à l'angoisse. D'ailleurs, à se fier à la réaction de l'amie (qui ne regardait plus où elle allait lorsqu'elle a pris la fuite), nous avons une bonne idée quant à la peur suscitée à la vue du monstre. Ainsi, suivant l'ensemble de la réponse élaborée à cette première planche, nous notons que la thématique rattachée à la persécution se fait persistante : les deux masques et le fantôme renvoient tour à tour à des figures menaçantes.

Passons maintenant à la seconde planche du Rorschach. Chloé y répond de la manière suivante :

Quelque chose de dégueu. Comme... c'est des yeux, mais y'avait des couteaux dedans les yeux qui sont entrés comme ça [...]. Ici, on dirait que c'est du sang parce que c'est un couteau qui est entré dedans les yeux. Mon père, il a un gros couteau pour couper de grandes choses comme ça, mais il est gros, il est dedans la cuisine. Pis ça, c'est la bouche pis il a entré un couteau ici.

(Enquête associative) Ben comme dans les films d'horreur. (Q. : Peux-tu m'en parler un petit peu?) Un monstre — mais ça n'existe pas un monstre — tu sais le monstre dedans Star Wars qui est rouge avec du noir? Tu sais c'est lequel? Il était habillé avec quelque chose de noir, avec un couteau ici. Là, il est devant un appartement, il marche, il marche comme ça, la tête baissée, pis là (?) comme ça pis après la madame elle ouvre la porte pis là le méchant dedans Star Wars il fait (imite le monstre tuant la dame).

Comme les répliques de la planche 1, le contenu qui résulte de cette seconde image éveille tout autant du matériel de nature schizo-paranoïde. Encore une fois, nous y reconnaissons le thème de la persécution. En fonction du premier extrait, nous portons une attention particulière à la référence faite au père. En effet, la séquence, qui débute par un couteau entré dans les yeux et qui se termine par l'évocation d'un souvenir rattaché au couteau du père, nous engage sur la piste d'une angoisse persécutive, mais qui concerne spécifiquement la figure paternelle. Ce qui signifie que, pour l'enfant, cette figure paternelle pourrait représenter une sorte de personnage dangereux et méchant. Cette interprétation relative au père soulève deux questions critiques : le couteau ne pourrait-il pas être un simple déplacement de la puissance sexuelle paternelle? Ou encore pourquoi associer ce matériel à l'angoisse persécutive puisque le couteau du père n'attaque personne? À ces interrogations, nous répondons que les interprétations doivent toujours être élaborées en fonction du contenu qui les précède ou les suit. Or, ici, le matériel entourant cette réponse va dans le sens d'une angoisse persécutive, ce qui justifie notre association entre le couteau du père et ce type d'angoisse. Cela dit, en ce qui concerne l'enquête associative proprement dite (le second extrait), Chloé évoque un film d'horreur dans lequel un monstre entre dans un appartement et, avec son couteau, tue la dame qui s'y trouve. Encore une fois, répétons-le, notre narratrice met de l'avant un contenu persécutif lié à une figure masculine, à savoir, le monstre dans le film *Star Wars*, film que Chloé considère être un film d'horreur.

En somme, en termes d'angoisses, les réponses aux planches 1 et 2 mettent la fillette en contact avec un contenu persécutif. L'évocation du père, nous amène à dire que, pour Chloé, ce dernier est associé à une figure persécutrice. Cette allusion au père et aussi au monstre du film d'horreur montre que, comme au T.A.T., les figures masculines essentiellement renvoient à des objets persécuteurs.

À la planche 3, la thématique prédominante est centrée cette fois sur la mise en scène de personnages féminins. En voici trois extraits :

(Extrait 1) *Oh! Ici, ça ressemble, même ici, ça ressemble à des os de poisson, quand on mange du poisson. Tu en as-tu déjà mangé, du poisson avec des choses qui sort au milieu? J'en ai déjà mangé avec ma mère, ma mère, elle le sait, ma mère, elle en a déjà goûté, j'aime ça, c'est vraiment bon, ma grand-mère avec... Quand ma mère, à toutes les fois que j'en mange avec ma grand-mère, j'ai faim, puis ça me donne le goût de manger, puis j'ai vraiment faim, puis je mange.*

(Extrait 2) *Oh! On dirait que c'est deux madames comme ça, face à face, puis ils s'aiment, puis ils fouillent dedans un pot. (Q. : Qu'est-ce qui fait qu'elles s'aiment?) Ben, elles n'habitent pas ensemble, mais elles sont... les deux (?) s'aimaient au restaurant, fait qu'elles voulaient aller prendre un plat, pis là, il dit : "Allo." Les deux, ils disent : "Allo Allo." Pis là, il prend le bol ou l'assiette, pis tu dis : "Qu'est-ce que tu vas prendre?" Mais comme les buffets, c'est un buffet qu'il y a, les deux disent : "Qu'est-ce que tu vas prendre?" "Ben, du manger!" Pis là, ils en prennent, pis après, c'est fini.*

(Extrait 3) *Tu ressembles à quelqu'un qui était à la garderie, toi, tu ressembles à quelqu'un qui était à la garderie, mais elle, elle a les cheveux plus courts, pis en plus elle habite proche de chez ma mère, elle s'appelle C.? (Q. : Elle est comment cette personne?) Elle a les cheveux courts, elle n'a pas de lunettes. Je sais pas, je sais pas...(Q. : Elle est comment avec toi?) Elle est beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup gentille, pis à toutes les fois que j'la vois, elle me dit : "Allo."*

Le contenu de cette planche ne semble pas porteur d'angoisse. Au contraire, l'image renvoie à de bons objets féminins nourriciers et la relation entre les personnages féminins paraît plutôt positive. Cette réponse indique que Chloé, en plus des figures persécutrices, a aussi intériorisé des imagos qui sont bonnes et positives. Cet élément peut aussi être relevé au niveau du lien transférentiel où l'examinatrice est associée à une éducatrice que Chloé a trouvée particulièrement gentille. Il est intéressant d'ajouter que, toujours à la planche 3, Chloé perçoit aussi un cœur (détail au centre de l'image) et cette perception l'amène à

s'interroger sur la localisation de cet organe à l'intérieur du corps humain. Pour répondre à son interrogation, elle questionne l'examinatrice. Cet appel à l'autre montre bien, encore une fois, que cette dernière (l'examinatrice) n'est pas perçue comme un objet de méfiance, mais plutôt comme un objet bon, sur qui la fillette peut s'appuyer. Comme nous le verrons plus tard, cette composante du lien transférentiel est aussi présente lors de l'exécution des dessins.

Tournons-nous maintenant du côté de la quatrième planche. Chloé y donne la réponse suivante :

Ah, ça ressemble... attends... je sais à quoi que ça ressemble, mais c'est quoi le nom, les dinosaures avec le nez de même, pis des oreilles, pis du poil ici. Tu vois, un homme dans l'image, féroce, mais ça court vite vite vite vite. Mais j'veux dire... ça ressemble... Attends. Ça ressemble à un animal... Ça ressemble... (Q. : Peux-tu me le montrer?) Toute sa face, ça ressemble au cochon; ici les dents, mais il est féroce, le cochon. Ben, on voit les yeux. Ici, ça ressemble à une mouffette qui est de même... Attends, pas une mouffette, j'veux dire c'est blanc, noir, pas un rat, c'est... j'veux dire brun, noir... Un... Comme une mouffette qui est de même. (?). Il sent, comme ça.

Tant bien que mal, la petite narratrice cherche à s'accrocher à l'image un peu à la manière d'un contre-investissement envers la réalité interne. Ce faisant, elle se rapproche du mode défensif que nous avons détecté au T.A.T., notamment aux planches 8 GF et 11. Par conséquent, le présent matériel ne permet pas d'avoir un aperçu des représentations pouvant donner des indices clairs sur le monde interne de Chloé. Cependant, il est important de préciser que, après avoir dit ce qu'elle percevait à la planche 4, le processus associatif amène spontanément Chloé à parler de ses super héros préférés²⁴. Cette dernière explique à quel point elle admire ces personnages fantastiques en raison de leur force physique et de leur côté protecteur : « *Vu qu'ils sont forts, pis ils peuvent sauver la ville, mais ils n'existent pas. [...]* Hulk, il peut battre tout le monde, même moi, même toi. En plus, Hulk, il est plus fort que Spider Man, mais Spider Man, lui aussi il est fort. » Comme nous pouvons le constater, ces personnages sont associés à des objets masculins hautement idéalisés en raison de leur force physique.

²⁴ Elle relate un souvenir : avec sa grand-mère, elle avait fait, peu de temps auparavant, un casse-tête de super héros et c'est à partir de cette allusion qu'elle se met à parler de ces derniers.

À ces considérations, mentionnons que, en parlant des super héros, Chloé se met à imiter la façon dont ces derniers se défendent lorsqu'ils sont attaqués. Pendant qu'elle fait la démonstration d'un combat avec sa peluche (la même qu'au T.A.T.), l'examinatrice observe que Chloé tombe facilement dans une sorte d'état d'excitation et de débordement où le moi infantile n'est plus en mesure d'inhiber son comportement. Comme à la planche 5 du T.A.T., nous interprétons cette scène dans le sens d'une utilisation du mécanisme d'identification à l'agresseur. Ainsi, via cette défense, Chloé peut adopter une position d'omnipotence (être forte et puissante comme les super héros) pour contrer une position inverse et plus intolérable : celle d'une petite fille impuissante et fragile.

Toujours suivant les observations de l'examinatrice, à un certain moment, la fillette cesse brusquement son imitation et se met à embrasser la peluche en disant « *je l'aime* ». En termes d'angoisses, cette attitude marque la présence d'une angoisse dépressive et l'utilisation du mécanisme de réparation pour y faire face : en l'embrassant et en disant qu'elle l'aime, Chloé répare l'objet qu'elle attaquait quelques secondes auparavant. Ainsi, le contenu de la planche 4 est d'emblée défensif, mais plus Chloé s'éloigne de l'image (celle sur laquelle elle s'accrochait *a priori*) et se laisse librement associer, plus elle se désinhibe et devient surexcitée, notamment lorsqu'elle imite un combat de super héros. Le fait de cesser par elle-même son comportement et de réparer l'objet attaqué, montre qu'elle peut éprouver de la culpabilité (angoisse dépressive) lorsqu'elle fait du mal à l'objet aimé : la toute-puissance est certes utile pour se défendre des mauvais objets, mais elle devient aussi angoissante, car elle peut blesser les bons objets, d'où la culpabilité.

En somme, le contenu des planches 1-2-3-4 permet d'avoir un aperçu du monde fantasmatique de Chloé. Nos analyses mettent en relief un univers interne composé d'objets persécuteurs, surtout masculins, et d'objets bons (figures féminines nourricières et super héros protecteurs). Également, nos analyses font ressortir la présence d'angoisses dépressives qui se manifestent, entre autres lorsque les bons objets sont attaqués. Dans les paragraphes subséquents, nous pourrions voir que les réponses donneront moins accès à l'univers fantasmatique de la jeune fille, le matériel clinique étant davantage habité par la défense. Or, avant d'aller plus loin, présentons d'abord les réponses fournies à ces planches que nous commenterons par la suite.

4.6.2 Analyse des planches 5-6-7-8-9-10

Aux planches 5 et 6, le matériel clinique est le suivant :

(Planche 5) *Ça ressemble à une chauve-souris. Toi, est-ce que tu trouves que ça ressemble à une chauve-souris? O.k. Allo allo, ça va, tout le monde (prend le micro et s'adresse à des auditeurs)? Ici, c'est les antennes, ben les oreilles, tu sais, comme dedans Batman, y'a les oreilles. O.k. Mais est-ce que des fois, tu peux effacer des choses? (Q. : Est-ce que tu aimerais que j'efface des choses?) Oui. Qu'est-ce que j'ai dit? Allo allo. (Q. : Pourquoi veux-tu que j'efface?) Parce que c'est pas beau. Bon.*

(Planche 6) *Ça m'fait penser à quelque chose d'épouvantable. (Q. : À quelque chose d'épouvantable...) Ben, pas d'épouvantable. Ici, ça ressemble à des poils de chat. Ça m'fait penser à rien rien rien rien rien.*

Comme nous pouvons le constater, la cinquième planche ne soulève pas d'angoisse manifeste. Toutefois, il est intéressant de relever que Chloé est capable de faire preuve d'un certain sens de l'autocritique, notamment lorsqu'elle dit : « *est-ce que des fois, tu peux effacer des choses? [...] Parce que c'est pas beau.* » D'une certaine façon, cette remarque expliquerait la brièveté de la réponse donnée : puisqu'elle n'aime pas ce qu'elle dit (« *parce que c'est pas beau* »), elle coupe l'accès à son monde imaginaire en élaborant peu sur cette image. De cette manière, moins elle parle, moins elle sera déçue d'elle-même. Il y a ici une sorte d'inhibition du discours pour éviter une angoisse, mais il est difficile de savoir quelle est cette angoisse exactement. Tout ce que nous savons à ce sujet est lié au fait que, selon Chloé, ce n'est pas beau. De son côté, à la planche 6, nous remarquons que la réponse commence par un contenu de type persécutif (« *quelque chose d'épouvantable* »), mais la fillette ne s'enfonce pas dans du matériel schizo-paranoïde. Le matériel ne se dégrade pas, au contraire, Chloé utilise rapidement des défenses qui empêchent d'explorer plus à fond cette représentation effrayante. En d'autres termes, la narratrice s'est empressée de tout recouvrir en colmatant avec succès la brèche qu'elle avait elle-même ouverte. Parmi les défenses, nous avons identifié entre autres la dénégation et l'attention portée sur un détail anodin (poils de chat). Le fait d'insister, à la fin, sur le fait qu'elle ne pense à rien (« *ça m'fait penser à rien rien rien rien rien rien* ») peut laisser entendre le contraire : l'insistance sur le « rien » indique une défense contre l'émergence d'une représentation, à la manière d'une dénégation comme à la planche 16 du T.A.T. Ainsi, aux planches 5 et 6, la défense semble plutôt réussie

puisque Chloé parvient à limiter l'ouverture à son univers interne, ce qui n'a pas été le cas à la planche 4, où la défense n'était pas parvenue à empêcher cette ouverture. Souvenons-nous que la réponse était d'emblée défensive, bien que le processus associatif l'avait conduite vers un état d'excitation qui à son tour avait éveillé une angoisse dépressive rattachée au fait que la toute-puissance ait détruit l'objet aimé.

À la planche 7, Chloé met en scène deux petits lapins qui s'aiment : « *Ça ressemble à deux p'tits lapins, un gars pis une fille qui s'aiment, qui sont embarqués sur une roche, comme ça. La queue, la bouche, le nez, les yeux.* » Cette réplique nous met sur la piste d'une possible défense contre le rapprochement sexuel. En effet, par son aspect infantile (deux petits lapins), la relation hétérosexuelle entre l'homme et la femme n'est pas porteuse d'angoisse. Comme pour les planches 10 et 13 MF du T.A.T., il est difficile de savoir si la défense cache un matériel persécutif ou un matériel plus névrotique, c'est-à-dire rattaché à la transgression d'un interdit sexuel. Cependant, il semble clair qu'il s'agit d'une défense contre le rapprochement sexuel. Puisque nous n'avons pas accès à l'angoisse, la défense utilisée ici joue bien son rôle.

Contrairement à la septième, la planche suivante est caractérisée par la présence de personnages dont le lien renvoie à un conflit :

Ça ressemble, deux tigres, deux tigres ou deux ours, je sais pas, deux ours, deux lions. Il veut faire la guerre, mais il arrive comme ça. (imitation d'un cri de guerre) Clack clack clack clack. (Q. : Vois-tu autre chose?) Ça ressemble à quelque chose pour conduire. Regarde. Toute la carte. Aussi le milieu, ça ressemble à quelque chose pour conduire comme ça. (Q. : Un volant?) Oui. (Q. : Où irait-on?) Prendre des vacances, yeah!

Chloé met en scène des animaux qui se battent. Cette mise en scène montre que pour la fillette une situation conflictuelle peut devenir une question de vie ou de mort, comme en témoigne l'allusion à la guerre. Le conflit comporte donc un aspect dangereux. Cependant, la défense, encore une fois, lui permet de s'en dégager par la fuite, ce que suggèrent le volant et les vacances. La défense empêche une dégradation du matériel. Suivant la séquence des planches 7 et 8, nous sommes portés à penser que l'une est l'envers de l'autre, c'est-à-dire que la défense (planche 7) cacherait *de facto* un conflit (planche 8). Autrement dit, le rapprochement hétérosexuel sans la défense mènerait à l'hostilité. Cette interprétation

rejoindrait celle que nous avons proposée au T.A.T. (notamment aux planches 4-5-6 GF) où la relation homme-femme finit par aboutir à la destruction.

Pour terminer, nous présenterons les réponses de Chloé aux neuvième et dixième images du Rorschach :

(Planche 9) *Je sais pas, c'est compliqué. Une face : le nez, il est ici, la bouche, elle est ici... Une bonne idée. Le cœur de pomme (Q. : Un cœur de pomme...) Ici, là. Ça m'a fait penser à rien d'autre. Ça me fait penser à rien. Qu'est-ce que tu écris? (Q. : Tu as vu une face. Est-ce que ça te fait penser à quelque chose?) Non. (Q. : As-tu déjà vu ce visage?) Jamais. Je l'ai jamais vu. (Q. : Est-ce que c'est un visage qui a l'air gentil ou méchant, en colère ou indifférent? De quoi il a l'air?) Avec une grimace comme ça. Attends... comme ça. (Q. : S'il pouvait dire quelque chose?) Il est grognon, il grogne. (Q. : Pourquoi?) Parce que... il est méchant.*

(Planche 10) *Ah... Ici, c'est la moustache avec le nez, des yeux... Oh, ça ressemble, ici, à la gouache, plein de couleurs. Pis ça ressemble à un bonhomme. (Q. : Montre-le-moi) Tout tout tout. (Q. : Est-ce qu'il te fait penser à quelqu'un?) Non. J'ai jamais vu... Nous, on n'est pas comme ça. (Q. : Il est comment, lui?) Il est de même. Blablabla. (Q. : Il est quoi?) Il est bizarre pis il est drôle. (Q. : Vois-tu autre chose?) Je sais pas. Je sais pas. (?) ça me dit rien. [...] Ça me dit rien rien rien rien. C'est dur.*

Rapidement, à lire les deux derniers extraits, nous pouvons remarquer que la passation de l'épreuve projective devient plus laborieuse vers la fin. Peut-être y a-t-il là un élément de fatigue qu'il faut prendre en considération. En ce qui concerne la planche 9, d'emblée, il semble difficile pour Chloé d'organiser une perception (« *Je sais pas, c'est compliqué,* »), mais elle finit par le faire et à en dire quelque chose (« *face* » et « *cœur de pomme* »). Cependant, sa réponse est brève et peu élaborée, comme si le moi voulait couper court à toute élaboration verbale, ne rien laisser échapper. Face à ces réponses limitées, l'examinatrice est amenée à intervenir à plusieurs reprises afin de relancer le processus associatif. Sous l'insistance de cette dernière, l'enfant finit par évoquer un contenu persécutif : un visage grognon qui fait une grimace et qui est méchant. Par ailleurs, ce contenu persécutif est aussi présent dans le lien transférentiel, notamment lorsque Chloé demande à l'examinatrice « *Qu'est-ce que tu écris?* » Cette question sous-entend qu'une pointe de méfiance est ressentie à l'égard de cette dernière qui prenait des notes. Il est intéressant de relever que, malgré l'insistance, le matériel ne se dégrade pas. La défense tient la route, mais au prix

d'une réponse peu créative. Suivant la séquence de la neuvième planche, on peut penser que la réponse brève et peu investie constitue une défense contre un matériel plus angoissant, que le questionnement de l'examinatrice finit par soulever.

Quant à la dixième planche, la réplique ne fait qu'accentuer le fait que la situation de test devient de plus en plus difficile pour notre participante. Celle-ci parvient à donner quelques réponses, mais à la fin, elle n'est plus capable d'élaborer et de rester concentrée. Le moi semble faire des efforts considérables pour ne pas être submergé par son monde interne. Encore une fois, il lutte, à la manière d'un contre-investissement, pour ne pas laisser échapper des représentations angoissantes ou pulsionnelles. Le commentaire « *ça me dit rien rien rien rien* » laisse entendre que, au fond, il n'y a pas « *rien* », mais bien quelque chose, une pensée contre laquelle elle se défend par la dénégation. La défense semble fragilisée (comme le montre son insistance sur le mot rien), mais elle tient le coup, et ce, au prix d'un appauvrissement du matériel.

4.6.3 Résumé des analyses qualitatives du Rorschach

Principalement, nous retenons trois éléments de nos analyses qualitatives du Rorschach. Dans un premier temps, elles nous permettent de dégager un tournant à partir de la cinquième planche. En effet, les quatre premières planches favorisent l'accès à l'univers fantasmatique de Chloé, ce qui n'est plus le cas (ou presque plus) à partir de la planche 5 et les suivantes où les défenses donnent plus difficilement accès au monde interne de Chloé. Vers la fin, le processus associatif est plus difficile à relancer, et ce, malgré les tentatives de l'examinatrice, notamment aux planches 9 et 10. Ainsi, comme nous l'avons relevé lors de nos analyses de l'épreuve d'aperception thématique, nous retrouvons un fonctionnement psychique caractérisé par deux registres de pensée qui fonctionnent un peu en parallèle : un registre qui ouvre assez facilement la porte aux fantasmes et un autre qui ferme l'accès à ceux-ci. Ce second registre, plus défensif, s'avère efficace puisque, une fois activé, il devient plus difficile d'identifier les angoisses qui sous-tendent les réponses données. Par contre, répétons-le, le contenu s'en trouve considérablement appauvri, ce qui montre les efforts déployés par le moi pour contre-investir le monde interne.

Dans un second temps, en termes d'angoisses, les planches 1 et 2 nous permettent d'identifier la présence d'angoisses persécutives et de certaines défenses utilisées pour s'en

prémunir. Par exemple, le fait de rire d'une situation qui provoque de fait la peur. Suivant le matériel projectif, nous avons également pu relever que le père (et les hommes en général) semble associé à une figure persécutive. Toujours en lien avec les angoisses, nous avons aussi dégagé, sur une plus petite échelle, la présence d'angoisses dépressives et l'utilisation de la réparation. Ce type d'angoisse se manifeste lorsque Chloé réalise qu'elle est en train d'attaquer un objet qu'elle aime. Ainsi, la présence de ces deux types d'angoisses (persécutives et dépressives) indique que Chloé, pour utiliser une métaphore, a un pied dans la position schizo-paranoïde, mais aussi un pied dans la position dépressive. En raison d'une présence plus marquée des angoisses persécutives, la première position semble plus structurante que la seconde.

Dans un troisième temps, certaines réponses montrent que, en plus des figures persécutives, Chloé a aussi accès à des objets internes qui sont bons. Ceux-ci sont liés d'une part, à des figures féminines dans un rapport à l'oralité et, d'autre part, à des personnages masculins (super héros) puissants et protecteurs. Pour se protéger des objets persécuteurs, il lui est nécessaire de faire intervenir des objets tout-puissants, ce qui donne une indication de la puissance projetée sur les mauvais objets.

4.7 SYNTHÈSE DES ANGOISSES ET DES DÉFENSES AUX DESSINS (TEMPS I)

4.7.1 Tableau-synthèse

Nous terminerons l'analyse du matériel du temps I par une analyse des épreuves graphiques. Avant d'aller plus loin, comme pour les deux épreuves précédentes, nous présenterons d'abord le tableau-synthèse (voir le tableau 4.3 ci-dessous) qui sera commenté par la suite.

Tableau 4.3 : Angoisses et stratégies défensives identifiées aux dessins (temps I)

Principales angoisses	Matériel clinique	Mécanismes de défense	Matériel clinique
Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste	Dessin du bonhomme : Chloé dessine un personnage masculin. Histoire: elle met en scène un conflit entre deux personnes, le personnage dessiné et un autre. Suivant son histoire, cet autre avait dit des mots méchants au personnage dessiné. Il avait dit des mots méchants parce que le personnage dessiné lui avait donné des coups.	Solution relativement bien adaptée au conflit	Fin de l'histoire : les deux personnages s'excusent.
Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste		Défense maniaque : régression à la toute-puissance narcissique (se voir comme une fille forte)	Dessin du bonhomme (suite) : le personnage est fort et s'appelle « <i>Boxeur</i> ». Il a des amis forts comme lui. Il y a aussi des gens qui sont forts, mais qui ne sont pas ses amis. Chloé ajoute qu'elle se voit comme une fille forte.
Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste	Dessin de la famille : Chloé se dessine avec son père, sa mère et sa sœur aînée. Histoire: ce qui ressort est l'idée de tendre la main, d'aller vers autrui.		
Matériel qui ne suscite pas d'angoisse manifeste Angoisses dépressives	Dessin libre : Chloé dessine sa mère et sa sœur aînée à l'intérieur de la maison maternelle. Elle se dessine avec sa chienne à l'extérieur de cette maison. Histoire : elle parle de sa sœur qu'elle idéalise beaucoup. Ensuite, Chloé parle de sa chienne. La relation avec elle est caractérisée par l'affection et la proximité. Cette thématique l'amène à parler de son précédent animal à qui elle faisait du mal.	Négation consciente → Rationalisation → Réparation →	Lorsqu'elle est questionnée sur son précédent animal, Chloé répond qu'elle n'a pas de souvenir. Elle justifie les mauvais comportements avec l'ancien animal. Dans sa nouvelle relation, Chloé répare une relation passée où elle blessait son animal.

4.7.2 Explications du tableau

Le matériel associé aux dessins ne semble pas éveiller d'angoisses manifestes, à l'exception du dessin libre lorsque Chloé est amenée à parler de son précédent animal domestique. Précisément, l'angoisse éveillée semble alors de nature dépressive. Nous avons identifié trois défenses contre cette angoisse : négation consciente, rationalisation et réparation. Ainsi sur les trois dessins, un seul met en scène des angoisses et des stratégies défensives pour y faire face. Comme pour les épreuves psychologiques précédentes, dans la section suivante, nous procéderons à une analyse plus approfondie du matériel graphique.

4.8 ANALYSE DE CONTENU ET DE SÉQUENCE DES DESSINS (TEMPS I)

4.8.1 Analyse des dessins

Voici l'histoire qu'invente Chloé autour du dessin du bonhomme :

C'était une personne qui était fâchée contre une autre personne, mais il n'est pas là, il était fâché contre une autre personne, c'est pour ça qu'il a les bras comme ça, parce qu'il est fâché, à cause qu'ils s'avaient battus, à cause qu'ils avaient eu une grosse chicane, pis la chicane, c'est qu'il n'arrêtait pas de dire plein de mots méchants. Mais pas lui, l'autre, il arrêtait pas de dire plein de mots méchants. (Q. : Pourquoi il avait dit des gros mots?) Parce que lui, il avait donné des coups, pis l'autre, il disait plein de mots méchants. (Q. : Comment ça finit?) Ça finit en des excuses.

Comme nous l'avons mentionné, le dessin du bonhomme n'est pas porteur d'angoisse manifeste comme telle. Chloé y met en scène un personnage qui dit des mots méchants au personnage dessiné parce que celui-ci l'avait frappé préalablement. Le scénario n'est donc pas persécutif : l'attaque du personnage peut s'expliquer. De plus, la solution qu'envisage Chloé en vue de résoudre le conflit est bien adaptée puisque les deux protagonistes se font des excuses. Cela dit, lorsque cette dernière est questionnée sur le personnage principal, le contenu de sa réponse est la suivante :

(Q. : Pourquoi Boxeur²⁵?) Parce qu'il est fort. (Q. : Est-ce que Boxeur a des amis?) Oui, tous des amis qui sont forts, comme lui. Tout des amis forts. Mais y'en a qui sont forts, mais ils ne sont pas l'ami à lui. Lui, il a beaucoup beaucoup beaucoup d'amis forts, pis y'en a qui sont pas forts, y'en a qui sont moyens. Y'a des filles qui sont fortes comme moi.

²⁵ « Boxeur » est le nom donné au personnage qu'elle a dessiné.

Ce qui retient notre attention ici est la référence à la force physique : le personnage dessiné est fort et il a des amis qui sont forts. Quant à elle, Chloé semble aussi se concevoir comme une fillette forte. D'un côté, la réponse montre que, comme avec les super héros, la fillette entretient des fantasmes d'objets qui sont caractérisés par la toute-puissance : « *Boxeur* » et ses amis. D'un autre côté, cette réponse fait encore une fois référence à l'idéal de toute-puissance narcissique. Ce thème revient pour une troisième fois dans le matériel projectif. Souvenons-nous, il était présent à la planche 5 du T.A.T. et à la planche 4 du Rorschach et servait de défense pour pallier l'impuissance du moi.

Au sujet du dessin du bonhomme, ajoutons une dernière remarque : lorsque vient le temps d'inscrire le titre de son dessin, Chloé demande à l'examinatrice de l'aider à en épeler les mots pour éviter les fautes d'orthographe. Comme nous l'avons souligné au Rorschach, cet appel à l'autre dans la relation transférentielle montre que l'examinatrice est perçue par la fillette comme un bon objet sur qui elle peut s'étayer, sur qui elle peut dépendre. En ce sens, l'examinatrice n'est pas perçue comme un objet de méfiance, mais comme un objet en qui elle peut avoir confiance.

En ce qui concerne le dessin de la famille, dans son histoire, Chloé évoque ceci : « *La maman, elle, elle voulait donner la main au papa, puis encore ma mère, elle voulait donner la main à sa sœur, puis moi, je voulais donner ma main à ma sœur.* » Il s'y dégage principalement l'idée d'une demande relationnelle : certains membres vont à la rencontre des autres, dont la mère qui va vers le père et sa fille aînée ainsi que Chloé qui va vers sa sœur. Encore une fois, cet élément relationnel indique que l'objet n'est pas uniquement une source de méfiance pour Chloé. En ce sens, elle n'est pas toujours plongée dans du matériel schizo-paranoïde. De la même manière, remarquons que, avec « *Boxeur* », le conflit n'a pas dégénéré entre les deux personnages mis en scène. Au contraire, il a été possible d'amener les deux protagonistes en question vers la réconciliation, donc de préserver le lien.

Pour terminer, tournons-nous vers le dessin libre. Au sujet de sa soeur aînée, Chloé relève ce qui suit :

Elle est bonne, elle est capable de faire une face de loup... elle est capable de dessiner... ce qu'il y a en arrière, elle est capable de dessiner ça, mais pas copier. Elle est capable de dessiner... r'garde, ça, c'est elle qui l'a colorié, mais elle est capable de tracer comme ça, comme moi, j'suis capable de faire pareil. Ça, c'est ma sœur sur la photo. Je l'aime beaucoup, elle m'achète plein de

choses, pis des fois elle vient avec nous, mes cousines, elle s'en occupe beaucoup de mes cousines, beaucoup de mes cousines pis moi. (Q. : Que veux-tu dire?) Ça veut dire... j'sais pas. (Q. : Elle fait quoi, par exemple?) Elle nous aide. (Q. : À faire quoi?) Ben... elle... la dernière fois elle nous a amené au parc des dragons... Oui c'est ça, elle nous emmène dans plein de sorties... La dernière fois on est allées à la ronde, J'pense aussi qu'on est allées au cinéma.

À partir de cette réponse, nous notons essentiellement que la sœur aînée, telle qu'elle est dépeinte ici, correspond à un bon objet féminin nourricier : elle est talentueuse et elle prend soin de sa sœur cadette. Plus loin, alors que Chloé parle cette fois de son animal de compagnie, elle évoque ce long souvenir :

Attends, c'est quand que j'étais partie chez ma mère? Après la semaine-là, ben la semaine que j'avais aller chez ma mère. J'ai un "skate" chez moi, j'roulais de même là pis mon chien y me saute dessus pis j'tombe de même, si tu m'avais vu là, c'était drôle. (Q. : Pourquoi il t'a fait tomber?) Je sais pas. Peut-être qu'elle m'aime, ben j'comprends qu'elle m'aime, elle m'aime beaucoup. (Q. : Que veux-tu dire?) Ben des fois sans m'en rendre compte, elle me liche dedans la bouche, ben elle me liche sur les lèvres pis dedans la bouche, c'est dégueulasse. Pis là moi, ma grand-mère pis ma mère on part à rire... Ben y m'aime mon chien. C'est la plus belle, c'est presque le plus beau chien. Je l'aime beaucoup. Avant, quand j'étais plus p'tite, c'pas la même chose, mon autre elle s'appelle C., c't'une fille encore, mais avant j'lui faisais mal... j'étais toute petite, mais mon chien T., que j'ai à la maison, j'lui fais pus mal, j'suis un p'tit peu plus vieille.

À partir d'ici, l'examinatrice questionne Chloé au sujet de son lien avec ce premier animal domestique, ce à quoi la fillette répond :

(Q. : Pourquoi tu lui faisais mal?) Ben... vu que j'étais plus petite. (Q. : Tu te souviens de ce qui se passait?) Non. Ça fait trop longtemps. Ça fait même pas un an, même pas deux ans, ça fait longtemps. (Q. : Qu'est-ce que ça te fait quand tu y penses?) J'm'en rappelle pu, c'trop compliqué. (Q. : Comment tu penses que le chien se sentait?) Ben, il aimait pas ça, mais je savais pas parce que j'étais un p'tit peu plus petite. J'ai hâte de passer à l'autre question.

Suivant ses paroles, notre participante dit entretenir un très bon lien avec sa chienne actuelle. La relation paraît affectueuse et caractérisée par la proximité. Elle reconnaît aujourd'hui l'importance de prendre soin de cet objet d'amour, ce qu'elle ne faisait pas avec son animal précédent que Chloé avoue avoir blessé et agressé. Lorsqu'elle est interrogée sur cette

relation passée, le verbatim montre clairement le malaise qu'éprouve la fillette à élaborer sur cette délicate question. Ce malaise semble susciter de la culpabilité, dont elle se défend notamment par la rationalisation, ce qui lui permet de justifier le comportement inadéquat : elle était trop jeune, à l'époque, pour comprendre les conséquences de ses gestes. Également, le fait de dire qu'elle ne se souvient plus des événements passés indique l'utilisation d'une sorte de négation consciente de sa part pour ne pas avoir à aborder le thème gênant : « (Q. : *Tu te souviens de ce qui se passait?*) *Non. Ça fait trop longtemps. Ça fait même pas un an, même pas deux ans, ça fait longtemps.* (Q. : *Qu'est-ce que ça te fait quand tu y penses?*) *J'm'en rappelle pu, c'trop compliqué.* » Les réponses de Chloé montrent donc un certain embarras à aborder les questions soulevées par l'examinatrice : elle ne veut pas trop élaborer parce que les souvenirs éveillent de la souffrance. De plus, nous voyons dans la relation actuelle une tentative de réparation. Précisément, Chloé tente de réparer, avec son nouveau compagnon, une relation ancienne où elle malmenait son objet d'amour. D'une certaine façon, elle compense aujourd'hui pour le mal qu'elle a fait autrefois.

4.8.2 Résumé des analyses qualitatives des dessins

Nous dégageons quatre principales idées de nos analyses des dessins. Dans un premier temps, les épreuves graphiques donnent peu accès aux angoisses inconscientes. Seul le dessin libre l'amène sur le terrain de l'angoisse dépressive qui est éveillée lorsqu'elle parle de son ancien animal de compagnie. Dans un second temps, nous retrouvons une allusion à la toute-puissance narcissique, notamment lorsqu'elle évoque l'idée d'être elle-même une fille forte. Dans un troisième temps, nous retrouvons la présence d'objets idéalisés, dont la sœur aînée qui excelle en art et qui prend soin de la cadette, ainsi que « *Boxeur* » qui est un personnage fort et qui a des amis forts. Dans un dernier temps, ce qui ressort est que, au niveau relationnel, nous avons détecté certaines capacités dans la résolution d'un conflit où deux personnages qui se disputent finissent par se réconcilier. Toujours au niveau relationnel, notons aussi qu'il se dégage de certains récits une demande d'être en relation, comme en témoigne l'histoire du dessin de la famille et l'aide demandée à l'examinatrice dans une tâche à exécuter.

4.9 SYNTHÈSE DES TROIS SOURCES D'INFORMATION

Au terme de nos analyses du matériel projectif obtenu au temps I, nous retenons cinq principaux éléments que nous présentons à l'instant. Premièrement, suivant les analyses du T.A.T. et du Rorschach, nous pouvons dégager la présence d'un double mode de fonctionnement psychique propre à notre participante : un mode de fonctionnement défensif où le moi tend à bloquer l'accès au monde interne (à la manière d'un contre-investissement) versus un autre mode de fonctionnement où, à l'opposé, le moi lève le voile et permet l'expression du monde interne de Chloé. La séquence de ces deux épreuves indique que le contenu défensif n'est pas présent d'emblée dans le matériel projectif. Précisément, le registre défensif semble se manifester à peu près à la mi-parcours des deux tests. Par conséquent, plutôt que d'assister à une dégradation du matériel au fur et à mesure qu'avance la passation des épreuves psychologiques, nous assistons plutôt à la situation contraire, c'est-à-dire que Chloé tend d'abord à s'ouvrir à son univers fantasmatique et à permettre l'émergence de certaines représentations ainsi qu'aux angoisses qui y sont reliées, pour ensuite en bloquer l'apparition. Ce type de défense est bien adapté puisque, après sa mise en place, les représentations angoissantes sont, à quelques exceptions près, pratiquement exclues de la conscience. Par contre, l'effet négatif que nous y voyons est que cette défense peut limiter les capacités créatrices de l'enfant. Nous avons remarqué que vers la fin des épreuves projectives, les réponses sont de plus en plus courtes et inhibées.

Deuxièmement, toujours dans le cas de l'épreuve d'aperception thématique et du Rorschach, nos analyses font voir que, en termes d'angoisses, celles qui reviennent le plus souvent sont les angoisses persécutives. Ce type d'angoisse semble converger, quoique pas exclusivement, vers des figures masculines : au T.A.T., pensons à l'homme qui rejette la fillette (planche 2), au monstre dans le lit (planche 5), à l'homme séducteur-persécutateur (planche 6 GF); au Rorschach, pensons au père (planche 2) et au monstre du film *Star Wars* (planche 2). Plus spécifiquement en lien avec le T.A.T., lorsque Chloé est aux prises avec un contenu qui évoque soit la perte soit le rapprochement hétérosexuel, elle tend à régresser et à s'enfoncer dans la position schizo-paranoïde. Autrement dit, les fantasmes de perte et les fantasmes de nature sexuels, amènent une dégradation du matériel, comme le démontrent bien les séquences de certaines images : 1-2-3 BM et 4-5-6 GF-7 GF. Lorsqu'elle est aux prises avec des angoisses persécutives, Chloé utilise diverses défenses : défenses maniaques,

comportement contre-dépressif (rire), etc. En plus de la persécution, nous avons aussi relevé, mais à plus petite échelle, la présence d'angoisses dépressives avec l'utilisation du mécanisme de réparation. Au T.A.T. comme au Rorschach, cette angoisse survient lorsque Chloé, qui peut tomber dans un état d'excitation, réalise qu'elle attaque son objet d'amour. Dès lors, elle s'arrête brusquement (par elle-même) et embrasse l'objet qu'elle agressait. De la même manière, au dessin libre, l'angoisse dépressive se manifeste à travers le malaise ressenti lorsqu'elle est questionnée sur son ancien animal de compagnie; malaise contre lequel elle se défend par la négation consciente, la rationalisation et la réparation. Dans le lien transférentiel (au T.A.T.), nous avons aussi détecté une certaine inquiétude pour une blessure qu'avait l'examinatrice, ce qui va dans le sens d'une angoisse dépressive puisqu'elle est préoccupée pour l'autre blessé.

Troisièmement, du côté du Rorschach et des dessins particulièrement, nous avons pu identifier des fantasmes associés à de bons objets féminins et masculins. Souvenons-nous des réponses données à la planche 3 du Rorschach qui mettait en relief la présence de bons objets féminins. Ceux-ci semblaient rattachés essentiellement à la nourriture. Nous avons vu que cet élément était aussi présent dans le lien transférentiel où Chloé associait l'examinatrice à une personne qu'elle trouvait très gentille. L'examinatrice n'était donc pas perçue comme un objet de méfiance, mais plutôt comme un objet digne de sa confiance. Il nous a aussi été possible de voir que certains personnages masculins (notamment les super héros) étaient associés à de bons objets en raison de leur toute-puissance qui avait une valeur de protection : protéger la ville et capacité à se défendre.

Quatrièmement, nos analyses de l'épreuve d'aperception thématique nous ont permis de dégager la présence d'un objet maternel inadéquat dans des situations particulières. Cet élément est apparu à trois reprises lors de la passation du T.A.T., d'où son importance même s'il ne se retrouve pas dans les autres épreuves psychologiques. À la planche 5, la mère s'avérait inadéquate à protéger son enfant de certains persécuteurs, d'où la régression à la toute-puissance narcissique. Ainsi, à défaut d'être protégée par l'objet externe, Chloé a développé un moyen pour défendre sa mère et se défendre elle-même des persécuteurs. Cette défense a une composante maniaque, car elle permet à la fillette de dénier sa fragilité et ses limites physiques. Également, aux planches 2 et 7 GF, la figure maternelle était dépeinte

comme n'allant pas à la rencontre de sa fille lorsque cette dernière vivait une blessure morale liée à la méchanceté des autres²⁶.

Cinquièmement, nos analyses des épreuves graphiques nous ont permis de faire ressortir certaines capacités relationnelles chez Chloé. En ce sens, l'histoire rattachée au dessin du bonhomme montre que la fillette est capable de résoudre un conflit relationnel. Plus précisément, elle met en scène deux individus qui se disputent, mais qui peuvent aussi se faire des excuses. De cette façon, la situation conflictuelle ne dégénère pas et le lien avec autrui est préservé. Également, suivant le dessin de la famille, l'histoire montre clairement des personnages qui sont habités par le désir d'être en lien.

Afin de faciliter la compréhension du lecteur, nous avons réuni dans un tableau (tableau 4.4), les divers éléments intrapsychiques que nous considérons fondamentaux pour la compréhension du monde interne de Chloé. Au chapitre cinq, ce tableau sera repris pour des fins de comparaisons entre les temps I et II.

Tableau 4.4 : Éléments intrapsychiques retenus à partir des trois épreuves projectives

Double mode de fonctionnement psychique : un mode qui donne accès au monde interne et à ses fantasmes peu symbolisés; un autre, plus défensif, qui en coupe l'accès et favorise des réponses peu élaborées.
Angoisses persécutives et défenses contre la persécution.
Angoisses dépressives et accès à la réparation lorsque Chloé attaque l'objet aimé.
Présence de personnages masculins tout-puissants (super héros) pour protéger des persécuteurs.
Présence de bons objets féminins nourriciers.
Angoisses liées à une mère inadéquate pour pallier certains besoins infantiles.

²⁶ Sous toutes réserves et de manière hypothétique seulement, il est tentant de faire un rapprochement entre l'échec de la fonction contenante telle que nous l'avons dégagée à partir des planches du T.A.T. et certains éléments de l'anamnèse, notamment la dépression maternelle. À tout le moins, nous avons l'indice d'une fragilité du contenant maternel face aux comportements problématiques de sa fille. D'une certaine façon, au lieu de contenir, la mère se laisse détruire par la colère (les crises) de Chloé.

4.10 CONCLUSION

Au terme de ce quatrième chapitre, nos analyses du matériel projectif du temps I, nous ont permis de découvrir une fillette aux prises avec des angoisses persécutives et des angoisses dépressives. Les premières occupent presque entièrement l'espace psychique de la fillette et requièrent de sa part l'utilisation de diverses stratégies défensives pour essayer d'en minimiser les effets désagréables. Quant aux secondes, elles prennent moins de place dans le monde interne de Chloé et semblent surtout mobiliser l'utilisation de la réparation. Tout au long de ce chapitre, nous avons aussi pu relever que Chloé a tendance à se couper de son monde interne lorsque celui-ci devient trop envahissant, d'où une inhibition de son discours ou une tendance à s'accrocher à la réalité externe plutôt qu'à son imaginaire. Ce mode défensif ne se manifeste pas d'emblée, mais en cours de passation des épreuves psychologiques. Malgré la présence de l'angoisse de persécution, les données montrent que Chloé a tout de même des capacités relationnelles d'un niveau plus avancé. Son rapport à l'autre n'est donc pas strictement influencé par des fantasmes paranoïdes. De cette façon, la relation ne dégénère pas forcément vers un contenu schizo-paranoïde.

Nous concluons ce chapitre par des remarques d'ordre méthodologiques. Celles-ci touchent plus spécifiquement à l'aspect complémentaire des trois sources utilisées. D'abord, nos analyses nous apprennent que des éléments intrapsychiques se retrouvent uniquement dans certaines sources. Par exemple, l'inadéquation de l'objet maternel n'a pu être dégagée qu'au T.A.T. Cette caractéristique de l'objet maternel est pourtant très importante puisque nous l'avons décelée à trois reprises à l'intérieur de l'épreuve thématique. Certaines sources permettent donc de dégager du matériel qui ne se retrouvera nulle part ailleurs, d'où l'importance d'en administrer plusieurs si nous voulons prétendre à une compréhension juste de la réalité psychique du sujet rencontré. Ensuite, la multiplication des sources permet de mettre en relief l'importance de certaines composantes intrapsychiques qui ne se manifestent qu'à une seule reprise dans chacun des tests. Nous pensons notamment aux angoisses dépressives. Si nous ne nous étions contentés que d'une seule source d'information, nous aurions pu penser que leur présence est négligeable, voire accidentelle, ce qui n'est pas le cas lorsque nous comparons les trois mesures projectives. En effet, leur comparaison permet de dégager une présence constante de cette composante intrapsychique, même si ce n'est qu'à petite échelle, ce qui lui confère une certaine importance sur le lot. Finalement, la

comparaison des épreuves fait bien ressortir ce qui est fondamental, en termes d'angoisses, chez Chloé, en l'occurrence les angoisses persécutives. Celles-ci non seulement se répètent à l'intérieur d'une même source, mais leur présence est continue d'une épreuve à l'autre, du moins au T.A.T. et au Rorschach.

Dans le chapitre qui suit, nous présenterons nos analyses des trois mêmes épreuves projectives qui ont été administrées au même sujet, mais une année plus tard. Il s'agira pour nous de déterminer si la comparaison des deux protocoles d'évaluation permettra de mettre en relief une amélioration, une détérioration ou une stagnation du fonctionnement intrapsychique chez Chloé.

*

* *

CHAPITRE V

ANALYSE DES DONNÉES : LE CAS CHLOÉ TEMPS II

5.1 INTRODUCTION

Le cinquième chapitre sera consacré à l'analyse des données recueillies lors du second temps d'évaluation (temps II). Ce chapitre est divisé en trois grandes étapes. Dans un premier temps, nous exposerons, pour chaque épreuve projective, un tableau qui synthétise les angoisses et les défenses auxquelles tend à recourir notre jeune participante. À ces tableaux-synthèse succéderont, dans un second temps, les analyses qualitatives de contenu et de séquence du matériel clinique. Comme pour le chapitre précédent, les tableaux-synthèse ont pour objectif d'apporter une compréhension globale et rapide du fonctionnement intrapsychique de l'enfant, alors que la partie proprement analytique de notre travail vise plutôt une compréhension clinique et dynamique du matériel en tenant compte du processus d'association d'idées. Finalement, dans un troisième temps, nous procéderons à la comparaison de nos trois sources d'information. La comparaison permettra surtout de dégager les enjeux psychiques qui, en raison de leur récurrence dans l'ensemble du matériel, sont les plus fondamentaux au moment de l'évaluation versus d'autres qui le sont moins. Dans le but unique de simplifier la compréhension, à chacune des étapes suggérées, nous intégrerons simultanément la comparaison avec le temps I. Ainsi, au fur et à mesure que nous effectuerons les analyses du second temps d'évaluation, nous en profiterons pour mettre en relief les diverses composantes rattachées au changement intrapsychique. Au terme du chapitre cinq, le lecteur devrait être en mesure non seulement de saisir la dynamique interne de Chloé lors du temps II, mais aussi, à partir de celle-ci, de voir comment ont évolué les angoisses et les défenses entre les deux moments de mesure.

5.2 SYNTHÈSE DES ANGOISSES ET DÉFENSES AU T.A.T. (TEMPS II)

5.2.1 Tableau-synthèse

Avant d'aller plus loin, le lecteur peut consulter, dans ce qui suit, le tableau-synthèse (tableau 5.1) illustrant les résultats sommaires de l'évaluation obtenue à partir de l'épreuve thématique au temps II. Ce tableau renferme les principales angoisses infantiles ainsi que les différentes stratégies défensives.

Tableau 5.1 :angoisses et stratégies défensives au T.A.T. (temps II)

Principales angoisses	Matériel clinique	Mécanismes de défense	Matériel clinique
Angoisse dépressive	Carte 1 : le garçon regarde son violon. Il est triste et pleure, car son violon est brisé.	Présence d'un objet secourable	L'enseignant aide l'enfant à réparer l'instrument.
Matériel qui ne soulève pas d'angoisse manifeste		Présence de bons objets secourables	Carte 2 : Chloé met en scène une stagiaire dans une école qui aide les gens à gérer les conflits. À propos de l'homme, celui-ci prend soin de son cheval.
Angoisse de perte liée à une rupture amoureuse	Carte 3 BM : 1) (première histoire) le personnage féminin pleure parce que son amoureux l'a quitté pour une autre femme.		
Angoisse de perte liée à la mort d'un être cher	2) (seconde histoire) le personnage féminin pleure, car son oiseau est mort.	Remplacer l'objet perdu (soit l'oiseau) par un autre	La seconde histoire se termine ainsi : le personnage achète un nouvel oiseau.
Angoisse de perte liée à une rupture amoureuse	Carte 4 : l'homme quitte sa conjointe parce que celle-ci a été agressive avec lui, mais le couple finit tout de même par renouer.		

Angoisse persécutive	Carte 5 : La vue de l'image suscite une représentation angoissante : « <i>Une chose qui faisait peur.</i> »	Accrochage au contenu de l'image après l'évocation du contenu angoissant Remplacement de la représentation angoissante par une représentation agréable	Chloé tombe dans la description de l'image. Suivant la consigne, elle raconte l'histoire suivante : une dame emménage dans une belle maison à l'intérieur de laquelle les propriétaires laissent de beaux objets.
Angoisse persécutive et angoisse punitive	Carte 6 GF : un homme méchant vole et tue la dame. Pour son geste, il ira en prison. À sa sortie il n'a plus recommencé.		
Matériel qui ne soulève pas d'angoisse manifeste	Carte 7 GF : une petite fille qui tient un bébé dans ses bras. Elle est à côté de sa mère. La fille a eu le bébé avec son conjoint.		
Angoisse de perte liée à une rupture amoureuse	Carte 8 GF : la dame a perdu son amoureux et, sur l'image, elle pense à lui.	Fuite dans l'action	Fin de l'histoire : la dame suivra des cours.
Matériel qui ne soulève pas d'angoisse manifeste		Défense contre le rapprochement hétérosexuel : inhibition de la pulsion	Carte 10 : un couple se donnant une caresse et qui à la fin s'endort.
Matériel qui ne soulève pas d'angoisse manifeste		Défense contre le rapprochement sexuel : inhibition de la pulsion Défense contre le rapprochement sexuel : accrochage au contenu de la planche Défense contre le rapprochement sexuel : inhibition de la pulsion	Carte 13 MF : 1) le garçon se réveille et s'habille. Il dort avec ses sous-vêtements. 2) Attention fixée sur des détails de la carte : livre, lampe, chaise. 3) La femme dort en pyjama.

Angoisse punitive	Carte 13 B : Le garçon s'est fait réprimander par son enseignant qui indique à l'agenda les mauvais agissements de l'élève. Les parents, mis au courant, le punissent à leur tour (avec une ceinture en métal). À la fin, il reçoit des cadeaux à Noël.		
Angoisse dépressive	Carte 11 : Chloé tombe dans la description, mais parvient à élaborer une petite histoire : elle voit un pont brisé avec de l'eau. Elle parle d'une ville qui est très vieille et qui a été détruite. Malgré tout, les enfants parviennent à s'y amuser.		
Angoisse de perte liée à une rupture amoureuse	Carte 16 : une dame qui pleure parce que son amoureux est parti. À la fin, l'homme retourne avec son ancienne conjointe.		

5.2.2 Explications du tableau

Le tableau-synthèse montre que, en termes d'angoisses, celles-ci sont assez diversifiées. En fait, elles se manifestent sous trois formes. Premièrement, l'angoisse qui revient le plus souvent est une angoisse de perte. Nous l'avons repérée à quatre reprises, soit aux planches suivantes : 3 BM-4-8 GF-16. En règle générale, la perte tend à prendre la forme d'une rupture de couple où, invariablement, l'homme quitte son amoureuse. Nos analyses qualitatives nous feront voir que la perte est surtout vécue sur le mode de l'abandon. Il est intéressant de mentionner que ce genre de préoccupation (la peur d'être abandonné) n'était pas présent au temps I, ce qui en fait un élément nouveau dans le matériel clinique. Chloé semble se défendre de cette souffrance en adoptant des comportements qui lui évitent d'être en contact avec l'affect dépressif (planches 3 BM et 8 GF). Deuxièmement, nous identifions la présence d'angoisses de nature punitive (planches 6 GF et 13 B). À la planche 13 B, plus spécialement, la punition des parents paraît excessive (taper avec une ceinture en métal) en regard de la faute commise par l'enfant, ce qui montre la présence d'un surmoi exigeant et sévère. Comme pour l'abandon, la peur d'être puni ne faisait pas partie des réponses fournies l'année dernière. Ce genre d'inquiétude constitue également une donnée clinique nouvelle

lorsque les deux temps d'évaluation sont comparés. Troisièmement, toujours suivant la notion d'angoisse, le tableau permet de relever la présence d'angoisses persécutives (planches 5 et 6 GF) et d'angoisses dépressives (planches I et II). La fréquence d'apparition des angoisses persécutives proprement dite a diminué comparativement au T.A.T de l'année dernière. L'observation du tableau permet aussi de voir que la représentation de l'objet a changé entre le temps I et le temps II. En effet, celui-ci paraît plus adéquat pour apaiser certaines angoisses infantiles. Par exemple, l'enseignant qui aide à réparer le violon, la stagiaire qui aide à gérer les conflits, la police qui punit le criminel, etc.

Dans un autre ordre d'idées, nous ajouterons que, en lien avec le rapprochement hétérosexuel, bien que la fillette tend encore à s'en défendre (planches 10 et 13 MF), celui-ci semble soulever moins d'angoisse qu'au temps I. En témoignent les nombreuses histoires qui mettent en scène des couples dans des contextes variés : couple qui se sépare (3 BM et 8 GF), couple qui se réunit après une rupture (4 et 16), couple avec des enfants (6 GF), couple se caressant (10), etc. Les enjeux autour de la relation amoureuse sont donc différents aujourd'hui par rapport à l'an dernier où prédominait surtout l'aspect paranoïde et destructeur. Ces réflexions nous ont permis de dégager quelques-uns des éléments intrapsychiques qui sont essentiels à la compréhension du monde interne de Chloé au moment de la seconde évaluation. Nous aurons la chance de les développer et de les approfondir davantage dans la prochaine section.

5.3 ANALYSE DE CONTENU ET DE SÉQUENCE AU T.A.T. (TEMPS II)

Tel que prévu, cette partie est entièrement consacrée aux analyses qualitatives du matériel obtenu à partir de l'épreuve thématique. Comme pour le temps I, elles ont été établies en tenant compte du contenu et de la séquence des réponses données par notre jeune narratrice. Selon notre procédure habituelle, des extraits de verbatim précéderont les analyses et les remarques explicatives.

5.3.1 Analyse des planches 1-2

À la planche 1, l'histoire que Chloé invente se lit comme suit :

Ah, o.k. attends... c'est quoi, ça? Un sac d'école? Attends un peu... Le garçon, il est en train de regarder... son... ah oui! Ça, c'est un... un violon. Le garçon, il est en train de regarder son violon. Il est comme ça, pis il regarde son violon. Je pense qu'il est brisé, son violon. (Q. : Peux-tu faire une histoire avec ça?) Ben, il est à l'école, pis il est triste, vu que son violon est cassé. Pis il pleure. Mais là, il a commencé à pleurer, mais on le voit pas. Pis son professeur dit : "Va arranger ton violon." Pis lui, il pleure. Pis... pis...pis l'histoire se termine comme... il prend le violon, son professeur l'arrange, là, il est content. (Q. : Qu'est-ce qui l'aurait fait pleurer?) Qu'il soit cassé pis que le professeur lui ait crié après.

L'angoisse dépressive est au premier plan dans cette première histoire : il s'agit d'un garçon qui pleure parce que son violon est brisé. L'attitude de l'enseignant face à cette situation indique la présence d'un objet qui aide l'enfant à réparer l'instrument. Chloé fait intervenir ici un bon objet capable de contenir ou de secourir l'enfant triste. Il ne laisse pas ce dernier dans un état d'impuissance. À cet effet, souvenons-nous que l'année dernière, la personne secourable (ou l'objet contenant) était complètement absente du matériel projectif : l'enfant qui était triste ou apeuré ne pouvait trouver de réconfort ou de protection auprès de l'objet maternel (nous faisons référence aux planches 2-5-7 GF du T.A.T du temps I). Ainsi, ce récit initial montre bien que l'enfant souffrant peut désormais compter sur l'appui d'un bon objet externe pour lui venir en aide, notamment dans le processus de réparation d'un objet brisé. Par cet accompagnement, l'angoisse dépressive a pu être apaisée puisqu'à la fin l'enfant paraît plutôt content. Notons que la réponse donnée à la dernière question peut aussi laisser entrevoir la présence d'une angoisse punitive : « (Q. : Qu'est-ce qui l'aurait fait pleurer?) Qu'il soit cassé pis que le professeur lui ait crié après. » Nous retrouvons dans cette réplique à la fois une crainte pour l'objet cassé et une crainte liée au fait que l'enseignant soit fâché contre son élève.

À la planche 2, Chloé élabore le scénario suivant :

On voit un cheval, on voit un homme [...]. Ben, la madame, elle tient un livre. Pis elle regarde quelqu'un qui parle tout bas. Pis... on voit des arbres. La dame qui a les bras croisés, elle porte un foulard. Pis la dame qui avait les bras croisés, elle a les yeux fermés. [...] Là-bas, on voit une cabane? Pis en arrière de la madame qu'elle a les bras croisés, en arrière, on voit un

arbre, on voit la moitié de l'arbre. Pis j'ai... pis on voit des roches. Pis j'pense que là-bas, on voit une plage. Pis j'ai pus... j'ai pus rien d'autre à dire. La madame, o.k., elle, elle aimait ça lire... Pis elle, des fois, elle ne lisait pas toujours, mais elle, o.k., elle était stagiaire dans une école publique, pis elle venait juste de commencer dans l'école, fait qu'elle allait dans une école pour aider les personnes... pas pour aider les personnes, mais les personnes, elle aidait... comment à étudier... pas comment étudier, là, mais comment... quand y'a des conflits, comment on le règle... Tu comprends?

Dans la même veine que la planche précédente, Chloé met en scène un bon objet, en l'occurrence la jeune stagiaire, dont la fonction est d'assurer la résolution des conflits à l'école. En ce sens, la stagiaire joue le rôle d'un objet secourable ou contenant qui peut endiguer un conflit. Au temps I, ce type d'objet n'était pas présent. Pourtant, il y avait chez Chloé un appel à l'autre dans des moments de détresse. Par exemple, à l'histoire de la planche 2 du T.A.T. (temps I), la fillette allait en pleurant vers la mère, mais cette dernière regardait ailleurs. Ce détournement laissait entendre que la mère n'était pas portée à aller à la rencontre de son enfant pour la consoler. De la même manière, à plusieurs reprises dans le lien transférentiel, Chloé n'hésitait pas à demander de l'aide à l'examinatrice dans certaines circonstances²⁷, ce qui va dans le sens d'une capacité, déjà présente au temps I, à aller à la rencontre de l'objet en cas de besoin. Également, au temps I, l'absence d'un objet secourable obligeait Chloé à affronter seule ses agresseurs pour défendre sa mère et elle-même de ceux-ci. En ce sens, pensons à la réponse donnée à la planche 5 du T.A.T. où Chloé par son récit nous montrait qu'elle ne pouvait compter sur l'objet maternel pour intervenir auprès des mauvais objets (voleurs et monstres) et la protéger. Par conséquent, la fillette devait assumer seule cette fonction de protection grâce à l'utilisation de certaines défenses. Ainsi, à l'opposé de cet objet féminin inadéquat et vulnérable²⁸ du temps I, la stagiaire représente cette fois un bon objet capable de contenir un conflit. Sa présence est rassurante car, grâce à elle, le conflit ne se détériore pas.

²⁷ Rappelons notamment qu'elle demandait à l'examinatrice de l'aider à épeler les mots des titres qu'elle devait inscrire sur ses dessins.

²⁸ À la planche 5 du T.A.T., Chloé disait ceci : « [...] des mères c'pas forts-là [...] ». Plus loin, à la planche 6 GF, elle disait encore ceci au sujet des femmes : « [...] les gars sont plus forts que les filles [...] ». Dans sa tête, les femmes étaient donc des êtres vulnérables et fragiles.

Cela étant dit, plus loin dans son histoire, notre narratrice fait allusion au personnage masculin à propos duquel elle tient ces propos : « *Il aimait... bien promener des chevaux, mais le cheval, lui, il s'en occupait bien, lui, c'était un cheval qui transportait des choses pesantes, très pesantes, pis le cheval était bon, lui... c'était son préféré cheval à lui qui est là.* » Encore une fois, Chloé met en scène un bon objet qui prend soin d'un animal un peu « endommagé » (« *un cheval qui transportait des choses pesantes, très pesantes* »). Nous baignons une fois de plus dans les eaux du bon objet secourable qui prend soin d'un être quelque peu atterré ou abattu.

5.3.2 Analyse des planches 3 BM-4-5-6 GF

À la planche 3 BM, Chloé relate deux récits. Le premier met en scène une jeune fille qui est triste :

Une p'tite fille qui est malade... Ben, on dirait que la madame elle est couchée comme ça. [...]. Ben la p'tite fille... ben, pas la p'tite fille, mais la madame pleure comme ça (imite). Elle pleure, elle pleure, elle pleure, elle pleure, elle pleure, vu qu'elle n'est pas malade... Ben une madame qui pleure vu qu'elle est malade. Pis... Ben elle pleure beaucoup vu que son chum est parti. [...]. Ben, ils ont cassé. C'est le gars qui a décidé de casser. [...]. Elle a un chum à l'école, il s'appelle Jérémie. Ben Jérémie, il a cassé avec elle, pis c'est lui qui a décidé de casser. Pis Jérémie... ben Jérémie, il a trouvé une plus belle fille, une plus belle fille que... que... que elle qu'il a cassé. Là, il a décidé de sortir avec une autre fille. Là... Ah, j'ai oublié qu'est-ce qu'on voit. On voit la fille qui pleure, ici, y'a un banc, pis elle pleure vu qu'elle a perdu son chum. (Q. : Pourquoi son chum l'a laissée?) Parce que son chum avait trouvé un plus beau chum. Ici, c'est-tu des clés?

À partir de cette question, notre participante modifie son récit, dont la version est cette fois la suivante :

Non, un oiseau mort... non, non... Oui, c'est ça. Ben, son oiseau est mort, pis la madame pleure. Pis j'ai pus rien d'autre à dire. Ben la madame, elle porte des sandales, une jupe pis une blouse. (Q. : Tu as changé d'histoire?) Oui. (Q. : Elle pleure parce que son oiseau est mort. Il est mort de quoi?) Ben, il est mort comme ça, à cause qu'il était trop vieux. Elle était comme ça, la madame... Elle pleurait beaucoup. (Q. : Comment se finit l'histoire?) [...]. Ben la madame, elle pleure, elle pleure, elle pleure beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup que

là... vu que son oiseau est mort, que là, elle a décidé que... comment ça s'appelle? Pas le jeter aux poubelles, mais... où qu'on envoie les oiseaux? Oui... Au berger blanc. Là, il a été mort, les monsieurs l'ont envoyé à quelque part, pis là, c'est fini. Ben, l'histoire se finit, elle a acheté un autre oiseau, pis elle a été contente.

En fonction de la première version, deux commentaires s'imposent à nous. Dans un premier temps, le thème qui ressort est celui d'un individu qui rompt avec son amoureuse. Cette thématique suggère une préoccupation qui tourne autour de la perte objectale dans un contexte de relation amoureuse. Il s'agit plus précisément d'un personnage masculin qui quitte sa conjointe pour aller retrouver une femme plus jolie. En termes d'angoisse, la perte est vécue sur un mode se rapprochant de la persécution dans la mesure où le conjoint incarne le rôle d'un mauvais objet, c'est-à-dire qu'il est associé à celui qui laisse tomber, qui abandonne sa partenaire et qui, par conséquent, la blesse sur le plan affectif en lui faisant de la peine. La perte se rapproche donc de la persécution sans pour autant sombrer dans un contenu purement schizo-paranoïde, où il s'agirait davantage d'une peur d'être anéanti par un persécuteur dangereux. Ici, l'abandon de l'être aimé provoque surtout une blessure morale (la tristesse)²⁹. En ce sens, même s'il reste dans le registre de la persécution, l'abandon est vécu de façon moins dramatique et moins menaçante qu'au temps I où le persécuteur était plus ouvertement sadique et violent avec sa victime. Dans un second temps, en comparaison avec le temps I, la relation amoureuse semble ici envisageable dans la tête de Chloé, mais elle peut facilement être saccagée par l'homme qui abandonne. Rappelons que l'an dernier, le rapprochement hétérosexuel était pratiquement impensable, en raison de la prédominance de fantasmes paranoïdes. Le rapprochement pouvait être pensé uniquement dans la mesure où la fillette faisait intervenir certaines défenses, par exemple, remplacer l'homme-séducteur par un garçon-séducteur ou encore mettre en relation deux petits lapins. Ce type de défense évitait de tomber dans un rapport conflictuel et dangereux.

Quant à la seconde version, celle-ci soulève également une angoisse de perte mais, cette fois, il est plus difficile de savoir si la perte de l'animal est vécue sur un mode se rapprochant de la persécution ou de la dépression. Cependant, une chose est certaine : la

²⁹ Quoique Chloé fait allusion au début de son récit à une petite fille malade, ce qui suggère que l'abandon peut aussi rendre malade physiquement.

gestion de la perte consiste à substituer immédiatement l'objet perdu, en l'occurrence l'oiseau décédé, par l'achat d'un autre oiseau. De cette manière, l'inévitable souffrance relative à la perte est contournée. Cette solution paraît magique en regard du processus de deuil. Il s'agit presque d'un déni de la perte objectale dans la mesure où l'objet absent est rapidement remplacé par un autre.

Concernant le passage de la première à la seconde histoire, celui-ci est plutôt difficile à interpréter. Nous ne pouvons y aller que de quelques hypothèses cliniques pour tenter d'en comprendre le sens, d'autant plus que le contenu lié à la mort d'un animal ne revient plus dans l'épreuve thématique³⁰. D'une part, nous pensons que pour Chloé la disparition de l'objet d'amour (soit le partenaire amoureux de la première version) peut avoir pour effet d'entraîner la mort de celui-ci dans l'espace psychique, d'où l'introduction de la seconde histoire. Cette piste de réflexion nous amène à poser la question suivante : serait-ce difficile pour Chloé de garder vivant, à l'intérieur d'elle et sous forme de représentation, l'objet lorsque celui-ci n'est plus perceptible? En ce sens, l'absence de ce dernier équivaldrait à sa mort au niveau psychique. D'autre part, sur le plan de la fantasmatique, la perte de l'être cher (de l'amoureux) éveillerait le besoin de le remplacer rapidement afin de ne pas ressentir la souffrance provoquée par son départ. Cette seconde hypothèse expliquerait l'introduction de l'histoire rattachée à l'animal mort et remplacé de façon quasi magique.

Passons maintenant à la planche 4. Notre narratrice y met en scène, une seconde fois, une histoire dont le thème porte sur la rupture amoureuse :

Il y a une fille, elle vient juste de... non, elle porte un t-shirt (?); son chum, il veut s'en aller. Pis là, lui, il est trop fâché, là, il a cassé. Ben, le gars, il veut s'en aller vu qu'il a cassé, il peut se retourner avec peut-être un jour. Là, elle, elle a pleuré, pis après, après [...]. Pis là, il dit : "j'vais jamais retourner avec cette fille-là." Là, il dit : "Pourquoi j'ai fait ça? J'pense que j'vais retourner avec." Là, il dit : "D'accord." [...] (Q. : Donc, c'est l'histoire...) Ben, le gars, il veut s'en aller, vu qu'il a cassé, il peut se retourner avec peut-être un jour. Là, elle, elle a pleuré, pis après, après, le gars dit : "Ah, pourquoi (?)." Pis là, il a dit : "J'vais jamais retourner avec cette fille-là." Là... il a dit : "Pourquoi j'ai fait ça? J'pense que j'vais retourner avec." Là, il a dit : "D'accord." Là, l'histoire se finit... Ben, j'veux pas le dire, parce que j'veux dire une autre chose. [...] Ils se sont donné une caresse, pis c'est tout. (Q. : Pourquoi il l'avait laissée?) Mais,

³⁰ Ces hypothèses ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre.

parce qu'elle, elle lui a fait mal. Elle lui a seulement donné une petite tape sur le front. (Q. : Pourquoi? Y a-t-il une raison?) Non. Il n'y en avait pas. Elle a pas fait exprès, lui il pensait qu'elle avait fait exprès.

Nous ferons trois remarques à partir de cet extrait. D'abord, nous sommes en présence, d'une thématique qui tourne autour de la perte objectale, mais celle-ci semble clairement causée par un acte agressif de la part du personnage féminin : ce dernier a giflé son amoureux déclenchant du coup la rupture du couple. Comme nous pouvons le constater, l'agressivité ne vient pas de l'homme, mais bien de la femme. Lorsque nous comparons le temps I avec le temps II, cet élément d'agressivité féminine est nouveau. En effet, l'an dernier la violence était essentiellement portée par l'homme, ce qui rendait le lien amoureux dangereux pour la femme qui ne pouvait, par ailleurs, se défendre. Or, ici, la femme est aussi porteuse d'une certaine violence susceptible de mettre en péril la relation de couple. Ensuite, d'après le récit, Chloé tend à banaliser l'agressivité féminine. En effet, la « *tape* » donnée est « *petite* » et la dame ne l'a pas « *fait exprès* ». L'histoire est racontée de telle sorte que c'est l'homme qui tend à être « méchant » avec la dame puisque, ayant mal interprété le geste de cette dernière, l'a abandonnée. La banalisation de l'acte féminin nous autorise à penser qu'il demeure difficile pour Chloé de se représenter les aspects plus agressifs de la femme. En dernière analyse, il est intéressant de relever que, non seulement le couple peut se détruire, mais il peut tout autant se reconstruire : malgré l'agressivité qu'il a subie, l'homme renoue avec sa conjointe. En dépit du malaise éprouvé par Chloé (« *Ben, j'veux pas le dire, parce que j'veux dire une autre chose. [...] Ils se sont donné une caresse, pis c'est tout.* »), celle-ci finit par dire que la réconciliation aboutit à un rapprochement physique entre les deux amoureux qui se donnent une caresse. Comme pour l'histoire du violon, ce qui est brisé peut aussi être reconstruit. Quelque chose de l'ordre de la réparation se joue ici : l'objet qui abandonne et qui « détruit » le couple est aussi celui qui peut le réparer. La relation de couple n'est donc pas caractérisée uniquement par la destruction, c'est-à-dire que Chloé peut envisager la réconciliation et le rapprochement intime.

À la cinquième planche, notre participante élabore pour nous le présent récit :

Ah, j'm'en rappelle. La dernière fois, j'avais dit qu'il y'avait plein de rats... une chose qui faisait peur. Avant, je disais ça. (Q. : Puis là, qu'est-ce que tu vois?) La madame, elle a la porte ouverte, y'a un bouquet de fleurs, y'a une table, y'a une lumière, y'a une petite lampe, y'a une étagère avec des livres. Pis j'vois plus rien. (Q. : Si tu faisais une histoire...) C'est une chambre

d'inconnus, elle venait juste de déménager, pis là... La madame, elle avait dit : "La belle"... ben, elle était déjà décorée, on va dire, mais elle venait juste de déménager. Les personnes... elle avait déménagé dans sa maison... les personnes qui habitaient là, ils voulaient donner les choses à elle, pis (?) (Q. : Quoi?) J'ai dit : les autres qui habitaient là, ils avaient tout donné à elle, pis... ça se termine avec elle, elle a eu une belle maison.

Le contenu qu'évoque la vue de cette image est d'emblée de nature persécutive (« y'avait plein de rats... une chose qui faisait peur »), mais ce qui est surtout frappant est que la séquence ne dégénère pas. Au contraire, Chloé se défend de la représentation angoissante en s'agrippant à l'aspect descriptif de l'image : décrire pour éviter l'angoisse. Après avoir décrit la planche, l'examinatrice demande de créer une histoire, consigne à laquelle se soumet aisément la fillette sans que le contenu de son discours se désorganise pour autant. Ainsi, malgré la consigne, le moi infantile tient le coup et Chloé parvient à raconter une histoire qui génère du plaisir : la dame emménage dans une belle maison que les anciens propriétaires avaient pris soin de laisser en bon état. En d'autres termes, la fillette réussit à remplacer une représentation douloureuse par une représentation agréable.

De son côté, la planche 6 GF éveille un contenu nettement plus angoissant que les précédentes. L'histoire va comme suit :

Il y a un méchant homme avec une pipe dans sa bouche. J'attends que tu écris, c'est pour ça. Ben, la madame le regarde, je dirais qu'elle est effrayée... pis la madame porte du rouge à lèvres. À côté d'elle, il y a une table. Pis elle s'assit sur un divan, un divan tout beau, tout poilu, tout blanc. Le gars... non. J'veux pas le dire. (Q. : Pourquoi?) Ben, d'abord j'veux le dire : le gars, y'a d'la boucane, quand la pipe... Ben, le gars, il a une pipe dans sa bouche que la boucane sort de la pipe. C'est ça que tu as écrit? [...]
(Q. : Si tu faisais une histoire.) Ben, c'est un monsieur qui voulait (?) cette femme-là, pis là, il a décidé de la voler, pis là... comment ça s'appelle? Il lui a fait du mal. Ben lui, c'est un voleur. Pis l'histoire, ça finit... il l'a tuée, pis la police... ben, il a été en prison. Non, elle était pas, oui, elle était morte... Pis c'est tout. C'est tout. [...]. Il a été en prison. Quand il a sorti, il n'a plus jamais tué des personnes, plus jamais. (Q. : Pourquoi il a fait ça à la dame?) Parce qu'il la trouvait belle.

Ce récit appelle quatre principaux commentaires. Premièrement, de toutes les images qui lui furent administrées jusqu'à présent, la 6 GF est la première de l'épreuve thématique à plonger Chloé dans un univers proprement persécutif, en raison du personnage masculin qui incarne

le rôle d'un mauvais objet. Au temps I, dès les premières images, des scénarios schizo-paranoïdes étaient déclenchés. Or, précisons que, comme l'an dernier, l'élément de persécution est relié à la séduction, c'est-à-dire qu'un homme-séducteur (« *il la trouvait belle* ») devient un homme-persécuteur. La fillette tente de se défendre de l'angoisse persécutive en tombant dans la description de l'image : « *Ben, la madame le regarde, je dirais qu'elle est effrayée... pis la madame porte du rouge à lèvres. À côté d'elle, il y a une table. Pis elle s'assit sur un divan, un divan tout beau, tout poilu, tout blanc.* » De toute évidence, le fait de s'accrocher à des éléments externes, lui permet d'éviter le matériel persécutif. Par contre, la défense ne tient pas le coup puisque Chloé finit par être envahie par un contenu persécutif. D'ailleurs, la séquence de la réponse montre que plus la fillette avance dans son récit, plus la persécution prend de l'expansion. En effet, le personnage masculin commence par voler la dame, ensuite il lui fait du mal et, ultimement, il la tue.

Deuxièmement, il est important de noter que notre narratrice fait intervenir, dans sa trame, une figure surmoïque, en l'occurrence la police, dans le but de punir le geste meurtrier : l'homme a été arrêté et mis en prison. L'intervention d'une figure surmoïque sert à imposer une limite au comportement criminel. Il rappelle l'interdit qui, une fois transgressé, est punissable. Par conséquent, le persécuteur ne peut commettre impunément ses crimes. Cet élément peut servir à rassurer et à apaiser la fillette en regard de ses angoisses persécutives. Plus précisément, puisque le crime est châtié par une instance externe, Chloé n'a pas besoin de recourir à des stratégies diverses pour se défendre de la persécution. Cette composante caractérisée par la punition est nouvelle par rapport à l'année dernière où le persécuteur triomphait impunément sur sa victime. En lien avec cette composante punitive nouvelle, ajoutons que celle-ci peut tout autant soulever des angoisses d'être soi-même puni lorsque l'on agit mal ou transgresse des interdits.

Troisièmement, il est intéressant de mettre en relief la remarque qu'adresse Chloé à l'examinatrice : « *J'attends que tu écris, c'est pour ça.* » Cette remarque indique que la fillette est attentive à autrui puisqu'elle attend que l'examinatrice termine d'écrire avant de poursuivre sa narration. Cette manifestation transférentielle montre qu'elle peut faire attention à autrui. Quatrièmement, en dernière analyse, nous notons que plusieurs dimensions phalliques peuvent être déduites à partir de cette histoire, dont par exemple : la description de la pipe, de la fumée qui en sort et l'espèce de gêne du sujet devant cette description. Par

contre, ni l'analyse séquentielle, ni les associations ne permettent de faire des hypothèses valides sur ce plan. Nous ne pouvons donc que le conjecturer.

Suivant la séquence des planches 3 BM-4-5-6 GF, nous observons une détérioration du matériel clinique à partir de la planche 6 GF où reviennent les fantasmes de nature schizo-paranoïdes que Chloé avait réussi à éviter à la planche 5. Par contre, redisons-le, ce contenu schizo-paranoïde est endigué par l'intervention de la loi incarnée par la police qui punit le geste interdit. Somme toute, la séquence se termine plutôt bien puisque l'homme n'a plus recommencé.

5.3.5 Analyse de la planche 7 GF

Dans un tout autre ordre d'idées, la planche 7 GF inspire à notre jeune narratrice l'histoire que voici :

Une... la petite fille, elle tient un bébé dans ses bras. Pis elle est à côté de sa maman. Elles sont assises sur le divan. Pis la fille tient un bébé, pis elle porte des sandales noires, la fille, pis la fille, elle a les cheveux longs. Pis y'a une table avec un napperon blanc. (Q. : Si tu faisais une histoire?) Une fille... Ben, la p'tite fille, elle avait un chum, là, ils ont fait un... ils ont fait un bébé. Après... après, maintenant... attends. Quand un bébé vient juste de naître, est-ce que... est-ce que... elle, ça devient la grand-maman? (Q. : Qu'en penses-tu?) Attends. Attends. Mmmmm? Moi, j'ai une grand-maman... ma maman... (chuchotement) oh oui, elle est venue sa tante. C'est-tu correct? [...] (Q. : Comment se termine l'histoire?) J'ai dit... ben, ils avaient fait un bébé. J'vais dire n'importe quoi. Pis l'histoire se termine... ben, son chum est là, ils ont fait un autre bébé; là, ils en avaient deux. Pis là, ils avaient deux enfants... Là, c'était encore sa grand-maman, pis là c'est tout.

Nous dégageons deux thèmes de ce récit. D'abord, le premier tourne autour de la question de la filiation : en effet, une fois devenue mère, qu'advient-il du lien mère-fille? Par contre, Chloé semble quelque peu mélangée en regard de ce questionnement : la mère devient-elle la grand-mère ou la tante du nouveau-né? En d'autres termes, notre participante s'identifie à un rôle maternel, mais cette identification paraît encore immature puisqu'elle crée une confusion dans la tête de l'enfant. Également, même si l'homme et la femme ne sont pas vraiment en relation dans cette histoire, il est pertinent de faire observer au lecteur que le lien hétérosexuel peut mener au désir d'enfant et non exclusivement à la destruction où la dame serait la

victime d'un agresseur. Les deux thèmes que nous venons de dégager à cette image n'étaient pas présents dans les réponses fournies l'année dernière, ce qui en fait des éléments nouveaux et propres au temps II.

5.3.6 Analyse de la planche 8 GF

À la planche 8 GF, Chloé nous plonge dans l'univers suivant :

Est-ce que c'est une fille qui est au restaurant? (Q. : C'est à toi de le dire.) Ah non! La fille est assise sur un sac de poubelles. Comme ça. Pis elle pense à son chum... comme les filles qui ont des sacs sur la tête quand ils sont au restaurant. Elle porte une longue longue jupe. Pis à part ça... j'ai pu rien d'autre à dire. Là, l'histoire, ben là, elle, elle a pus de chum... Oh non, j'vais dire d'autre chose... Non, je sais pas. Elle a pus de chum... Y'ont-tu fini? Ben, la fille a perdu son chum; elle est assise sur... ben, elle pense à son chum, qu'est-ce que son chum lui a fait. [...]. J'ai pas grand-chose à dire sur cette photo-là. [...] Ben, l'histoire se termine... Ben, elle a commencé l'école...(?) stagiaire. C'est tout.

Comme les planches 3 BM et 4, notre narratrice nous ramène à des préoccupations qui tournent autour de la notion de perte objectale dans un contexte de rupture amoureuse. Redisons-le, le scénario n'est pas de nature persécutif comme tel, mais il s'inscrit tout de même dans le sillage de la persécution (suivant notre continuum) puisque le personnage masculin semble avoir commis une mauvaise action sur sa partenaire : « *elle pense à son chum, qu'est-ce que son chum lui a fait.* » En ce sens, il tient le rôle d'un mauvais objet sans être pour autant un persécuteur dangereux qui en veut à sa vie. Il est plutôt associé à quelqu'un qui blesse moralement sa conjointe suite à l'abandon. En lien avec la fin, celle-ci paraît plutôt contre-dépressive puisque la dame retournera à l'école. Il s'agit, plus précisément, de fuir dans l'action l'affect dépressif suscité par la séparation.

5.3.7 Analyse des planches 10 et 13 MF

Aux planches 10 et 13 MF, Chloé élabore les deux scénarios qui suivent. Prenons un moment pour lire les deux extraits :

(Planche 10) On voit mal. Il y a des choses que j'veux pas dire. (Q. : Que vois-tu sur la carte?) Un homme pis une femme. J'vois d'autres choses, mais j'le dis pas. (Q. : Pourquoi?) Parce que j'ai pas l'goût. Pis même, on le voit

même pas c'est quoi. (Q. : Que font-ils?) Je sais pas. Ils se donnent une caresse. Le monsieur, il donne un bisou à la femme. Pis la femme, ben elle donne un bisou sur... je sais pas... elle donne un bisou sur, elle met la main sur son corps. (Q. : Sur son corps...) Non, ben, sa main sur sa tête ou elle donne un bisou sur son corps. Pis j'vois pus rien d'autre. (Q. : Peux-tu faire une histoire avec ça?) R'garde, je sais qu'est-ce que... c'est des amoureux, après [...] ils s'aiment. Après, après, ils s'aiment, un homme pis une femme... ben... ils s'aiment, pis... ils se donnent une caresse, pis un bisou. (Q. : Comment ça finit?) Ça finit... ben... Ça finit qu'ils commencent à dormir. J'ai pas grand-chose à dire. Pis là, j'suis fatiguée, mais pas beaucoup.

(Planche 13 MF) Le garçon se réveille, il s'habille. La femme dort. (Q. : Tu vois autre chose?) Ben, le garçon s'habille, mais lui, il dort en "boxer". Mon père dort en "boxer". Il y a un tout petit détail. (Q. : Lequel?) Rien. Les livres. Pis ça (pointe le cadre et la lampe). Pis on voit une chaise. On voit une femme qui (?) ben, elle dort encore. Il y a un autre tout petit détail. (Q. : Lequel?) Ici. C'est bizarre. Ç'a l'air... attends... ç'a l'air... Non, un autre p'tit détail. Ben, je veux dire... ça, c'est ses bas... ben, ç'a l'air... Non, ça, c'est ses souliers, mais ç'a l'air des bas. Pis y'a quelque chose que je... il y a un autre détail, mais j'le montre pas. (Q. : Tu veux pas le montrer?) Non. Ben, on voit ça, on voit un livre, on voit ça, on voit un cadre, on voit un monsieur qui vient juste de s'habiller, mais qui dort en "boxer"... On voit un tapis, c'est tout. (Q. : Peux-tu faire une histoire?) La madame se lève, s'habille. Le monsieur va déjeuner, là, la fille déjeune aussi, là, le monsieur prend ses livres, il s'en va au travail, là, la madame... Ben, y'a deux livres, là, la madame, elle s'est habillée, là, elle est allée déjeuner. Là, en plus... Là, ils sont amis, tout ça. Ils ont fini de travailler, là... c'est presque fini, ils ont fini de travailler, là, ils arrivaient à la maison, ils ont soupé, pis après, ils dînent à leur travail, là, ils ont soupé, pis là, il dort, le gars dort en "boxer", la fille dort en pyjama, pis... le lendemain matin, ils font une fête.

En ce qui concerne la planche 10, nous pouvons constater que le rapprochement sexuel entre l'homme et la femme soulève un certain malaise chez Chloé. En témoigne sa difficulté à dire exactement ce que fait la femme avec l'homme. Aussi, le fait d'endormir les personnages à la fin montre la présence d'une défense contre la sexualité (inhibition de la pulsion sexuelle). Par contre, malgré le malaise suscité, ce type de rapprochement est tout de même, jusqu'à un certain point, tolérable pour Chloé puisque celle-ci dit des deux partenaires qu'ils sont en train de se caresser et de s'embrasser. L'homme ne représente donc pas ici une menace pour la femme. À cette même planche l'année dernière, notre petite narratrice avait totalement évité la représentation homme-femme dans un contexte d'intimité sexuelle. La défense l'avait

plutôt amenée à mettre en scène un père qui embrassait son fils. À l'époque, il s'avérait plus concevable pour elle d'évoquer un rapport père-fils qu'un rapport homme-femme.

Pour ce qui est de la planche 13 MF, nous retrouvons encore une fois un inconfort en regard du rapprochement hétérosexuel. La défense contre ce type de rapprochement est plus évidente ici. Par exemple, le fait de préciser que le garçon dort en « *boxer* » et la fille en pyjamas indique l'utilisation d'une défense contre la relation. Également, le fait de tomber dans la description et de s'arrêter sur des détails révèle l'utilisation d'une défense : il est plus tolérable de décrire l'image que d'élaborer une histoire autour des deux personnages. La remarque faite à propos du père qui dort en « *boxer* » témoigne probablement d'un questionnement au sujet du père en rapport avec la sexualité mais, ne disposant pas des associations, il est difficile d'approfondir cette thématique. Un dernier mot au sujet de la séquence des deux planches. Tandis que, à la planche 10, les personnages ont développé une certaine intimité sexuelle, à la planche 13 MF, ces derniers ne sont presque plus en lien. Chacun fait ses choses de son côté. La séquence suggère que l'intimité entre un homme et une femme est problématique pour Chloé. Elle peut donc se représenter (un peu) le rapprochement, mais la défense contre celui-ci finit par prendre le dessus en séparant les deux individus.

5.3.8 Analyse de la planche 13 B

À la planche 13 B, Chloé invente une histoire qui met en scène un petit garçon subissant des remontrances par les adultes de son entourage :

On voit un garçon, il est comme ça... il est assis dans l'escalier, pis il est de même. Il est dans la cabane, pis j'ai pus rien d'autre à dire. Il est à l'école, il est en punition. (Q. : Peux-tu faire une histoire avec lui?) Il est à l'école, il se fait chicaner, là, il va s'asseoir dans l'escalier; le professeur lui a dit d'aller s'asseoir dans l'escalier. Là, il lui dit de revenir, il lui dit d'aller chez lui. Ben, il est chez lui... Là, le monde va chercher son agenda, pis là... ben...comment j'pourrais dire ça? Ben, son professeur a écrit un mot dans son agenda, là, un mot, ben il n'a pas écouté à l'école, là, son professeur écrit un mot dans son agenda. Là, il arrive, il est en punition, pis jusqu'à Noël, il a été en punition. Pis j'ai rien d'autre à dire. (Q. : Pourquoi a-t-il été puni?) Parce qu'il a pas écouté à l'école. (Q. : Qu'a-t-il écrit dans l'agenda?) Elle avait écrit : "Votre garçon écoute pas et il dérange les personnes et il a fait une crise en classe." (Q. : À qui s'adresse le mot?) Sa maman et son papa et sa sœur. (Q. : Comment ils ont réagi?) Ils ont été très fâchés. Ils l'ont mis... jusqu'à Noël, ils l'ont mis en punition, pis ça a été

mal. Pis ils l'ont tapé, ils l'ont fouetté avec une ceinture de métal. (Q. : Comment ça finit?) Ça finit que c'était Noël, il a été jouer dehors, il s'est bien amusé, pis il a eu ses cadeaux.

Comme il est possible de le constater, à cette planche, la fillette fait intervenir différentes figures surmoïques. D'un côté, il est clair que le surmoi dépeint dans son histoire est de nature punitive : l'enfant qui n'écoute pas et qui fait une crise en classe est réprimandé. D'un autre côté, ce surmoi contient des composantes persécutives, ce qui lui confère un côté sévère, voire sadique. D'ailleurs, notons que plus Chloé avance dans son récit, plus le matériel se détériore et prend une tournure schizo-paranoïde. En effet, remarquons que la punition infligée par les parents, lorsqu'ils apprennent le mauvais comportement de l'enfant, devient de plus en plus sévère : ils punissent d'abord jusqu'à Noël, ils tapent ensuite l'enfant pour finalement le fouetter avec une ceinture en métal. De plus, observons que le garçon est doublement puni : dans un premier temps par son instituteur et dans un second temps par les membres de sa famille. La punition donnée par l'enseignant ne suffisait pas, il a fallu que Chloé ajoute celle de la famille. Ainsi, le surmoi tel qu'il est personnifié dans ce récit tire sa source de la position schizo-paranoïde : les objets qui punissent finissent par devenir clivés et sadiques. En termes d'angoisses, il y a ici présence d'une angoisse de nature punitive où l'enfant a peur d'être puni suite à des comportements inadéquats. Cela dit, la fin du scénario est pertinente à relever, car elle montre que, à Noël, le garçon pourra à nouveau retrouver le bonheur. Précisément, celui-ci pourra s'amuser et recevoir des cadeaux. Du bon peut donc émerger d'une situation conflictuelle, c'est-à-dire que l'objet peut être sévère, voire sadique, mais il peut aussi s'avérer bon et donner des cadeaux à Noël. La composante sadique ne prend pas toute la place ici. Elle ne détruit pas les aspects positifs et bons de l'objet. En ce sens, Chloé ne reste pas prise dans un contenu schizo-paranoïde. Elle peut s'en dégager en introduisant des éléments positifs capables d'endiguer les éléments plus destructeurs.

5.3.9 Analyse de la planche 11

La planche 11 inspire l'histoire suivante :

Quoi? J'vois rien. J'vois seulement des roches, pis de l'eau, pis un pont qui est brisé pis c'est tout. (Q. : Peux-tu faire une histoire?) Ben, comment j'pourrais dire ça? [...] Ben, l'histoire, c'est une p'tite ville vieille vieille vieille vieille... ç'a existé à peu près dans plus que cent ans. Infini. Pis c'est tout détruit, elle n'était plus belle, cette ville-là. Mais un p'tit peu, les enfants s'amusaient, s'amusaient, s'amusaient, là, ben ça s'est tout détruit, pis là, c'est

fini. (Q. : Pourquoi elle est détruite?) Ben, vu que le pont était brisé, là, il n'y avait plus d'eau, l'eau (?). Elle avait tout descendu, pis les roches s'ont cassées, pis les roches s'ont cassées, pis c'est tout.

Cette histoire renvoie à du matériel lié à la dépression : ville vieille, ville détruite, pont brisé, absence d'eau, etc. Par contre, malgré ces éléments de destruction, la ville demeure un endroit viable puisque des enfants parviennent à s'y amuser. Il y a une tentative d'inclure des éléments positifs dans un contexte où tout est démoli. Ainsi, même si la composante rattachée à un objet détruit tend à prédominer, il nous semble que Chloé essaie de mettre un peu de vie dans un environnement qui n'est plus viable. D'une certaine façon, le contenant maternel est fragilisé, mais pas totalement détruit : il peut malgré tout encore être « utilisé » puisque des enfants s'y amusent.

5.3.10 Analyse de la planche 16

À la dernière planche, Chloé élabore pour la quatrième fois³¹ un récit dont la trame tourne autour de la rupture amoureuse :

On voit une dame qui pleure, qui pleure, qui pleure, qui pleure beaucoup... qui pleure beaucoup beaucoup vu que son chum est parti, pis que là, son chum est retourné avec. Là, l'histoire est finie. (Q. : Pourquoi il est revenu?) Ben... à cause... lui, o.k., il avait trouvé une plus belle fille. Ben le gars... ben la fille... son chum avait cassé, là, l'autre fille qu'il avait décidé de sortir avec, elle lui a fait mal, fait que là l'autre a décidé de... de... l'autre était plus gentille, fait qu'il est retourné avec, le gars est retourné avec pis c'est fini. Là, les deux se sont aimés.

Notre narratrice nous met une fois de plus sur la piste de l'angoisse de perte dans un contexte de rupture amoureuse initiée par le personnage masculin. La perte semble prendre une coloration persécutrice puisqu'il s'agit de l'homme qui abandonne l'amoureuse, laissant cette dernière dans une profonde tristesse. Par contre, comme à la planche 4, il est possible de revenir en arrière, c'est-à-dire de réunir à nouveau le couple. L'objet qui abandonne initie aussi la réconciliation. Ainsi, ce qui est détruit peut être réparé. Comme nous l'avons relevé à plusieurs reprises déjà, l'aspect destructeur ne l'emporte pas à la fin du récit, c'est-à-dire qu'il est possible de recréer un lien lorsque celui-ci a été brisé.

³¹ Rappelons que les planches 3 BM-4-8 GF évoquaient aussi cette thématique.

5.3.11 Synthèse des analyses qualitatives du T.A.T.

Au terme de nos analyses de l'épreuve thématique, nous retenons cinq principaux éléments de cette seconde passation. Premièrement, il est frappant de constater à quel point les histoires sont plus longues et plus élaborées comparativement à celles de l'année dernière. Nous remarquons que la défense qui visait à couper la fillette de son monde interne (à le recouvrir, à le contre-investir) paraît moins opérante au temps II. De la même manière, les fantasmes angoissants qui faisaient irruption dans le processus de pensée, surtout en début de passation, sont moins violents et destructeurs. Il semble donc y avoir un meilleur équilibre entre la défense qui appauvrit l'imaginaire et les fantasmes angoissants.

Deuxièmement, en termes d'angoisse, nous retrouvons des angoisses relatives à la perte de l'objet d'amour surtout dans un contexte de rupture amoureuse. Contrairement à l'an dernier, l'union entre un homme et une femme est aujourd'hui envisageable³². De toute évidence, à certaines planches (4-7 GF-10-16), Chloé peut désormais se représenter le couple dans un contexte d'intimité sexuelle (se caresser, s'embrasser) ou encore qui a des enfants. La destruction n'est donc pas le seul apanage du lien hétérosexuel, ce qui était surtout le cas au temps I. Cependant, ce type de lien demeure précaire, car Chloé met fréquemment en scène des hommes qui initient la rupture du couple, ce qui sème le désarroi chez l'être abandonné, la femme. Comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises lors des analyses qualitatives, l'angoisse de perte est surtout vécue sur un mode persécutif. Plus précisément, Chloé projette des intentions négatives à l'homme qui campe, par conséquent, le rôle d'un mauvais objet abandonnant sa conjointe. En quelque sorte, Chloé semble manquer de confiance à l'endroit de l'objet d'amour, celui-ci pouvant à tout moment sortir du couple et laisser tomber son amoureuse. Nous comprenons cette sorte de méfiance comme s'inscrivant dans le registre des angoisses persécutives mais, en comparaison avec le temps I, ce type d'angoisse est moins virulent aujourd'hui, c'est-à-dire que l'homme ne représente pas tant une menace directe pour l'intégrité physique de la femme (peur d'être agressée, tuée, etc.). Il est davantage associé à une figure qui peut blesser moralement celle-ci en l'abandonnant et en la laissant à elle-même. Les angoisses d'abandon sont donc de nature plus évoluée que les angoisses persécutives proprement dites qui prédominaient au temps I. Également, puisque

³² L'an dernier, le lien amoureux était pratiquement impossible en raison de la prédominance de l'angoisse persécutive qui menaçait continuellement la femme.

l'être abandonnant est aussi l'objet d'amour, celui-ci est moins clivé (ou si l'on veut plus unifié) que le persécuteur.

Cela étant dit, notons que les angoisses persécutives proprement dites ne sont pas pour autant complètement disparues du matériel, comme en témoigne surtout le récit de la planche 6 GF dans lequel le voleur finit par assassiner la dame qu'il voulait au préalable voler. Cependant, la persécution rencontre ici une limite : la police qui punit le meurtrier pour le geste commis à l'endroit de sa victime. Cette composante était absente du matériel l'année dernière. Le persécuteur est donc susceptible d'être puni, ce qui peut avoir un effet rassurant pour Chloé.

Toujours en termes d'angoisses, nous avons aussi pu dégager la présence d'angoisses punitives, notamment à la planche 13 B où le garçon est sévèrement puni par son instituteur et certains membres de sa famille (père, mère et sœur) pour s'être mal comporté en classe. Selon notre compréhension, étant donné le côté sadique de l'objet punisseur (punir avec une ceinture de métal), ce matériel s'inscrit dans le sillage de l'angoisse persécutive. Par contre, contrairement à une angoisse persécutive proprement dite, l'angoisse punitive revêt un certain sens, c'est-à-dire qu'elle résulte d'un comportement infantile inadéquat. Autrement dit, l'objet qui punit ne le fait pas sans motif, par pure méchanceté ou par pur sadisme, contrairement aux persécuteurs du temps I : le garçon de la planche 13 B est puni parce qu'il s'est mal comporté. En ce sens, l'angoisse punitive est plus évoluée que l'angoisse persécutive proprement dite. De plus, ajoutons à ces considérations que les figures punitives (comme les figures d'abandon) tendent à être nuancées puisque, à la fin, l'histoire se termine plutôt bien : l'enfant s'amuse et reçoit des cadeaux à Noël.

Troisièmement, nous avons aussi identifié des angoisses dépressives. Au temps I, ce type d'angoisse était présent et Chloé avait accès au mécanisme de réparation pour y faire face. La nouveauté au temps II est *l'intervention d'un bon objet* secourable et réparateur. Pensons notamment à l'enseignant qui aide le garçon à réparer son violon brisé. Ce faisant, l'instituteur est en mesure d'apaiser son élève et de le soulager de sa détresse. D'ailleurs, de façon générale au T.A.T. du temps II, il y a émergence d'un bon objet capable de secourir et de contenir. En plus de l'enseignant, nous avons identifié la présence d'un tel objet à la planche 2 où Chloé fait intervenir une jeune stagiaire capable de gérer les conflits. La présence d'une telle personne empêche que la conflictualité ne prenne une coloration schizo-

paranoïde où le moi serait en danger de mort. L'objet semble donc plus approprié pour répondre à certains besoins infantiles, ce qui n'était pas le cas l'an dernier où l'objet était plutôt inadéquat pour apaiser et soulager la détresse infantile. Par exemple, il ne pouvait protéger des persécuteurs en raison de sa fragilité (les garçons sont plus forts que les filles) ou encore il ne pouvait consoler l'enfant qui allait vers lui en pleurant. Le fantasme de l'objet a donc changé chez Chloé entre le temps I et II : de défaillant, de fragile qu'il était dans certaines circonstances, il est maintenant utilisable par l'enfant pour apaiser les angoisses dépressives, mais aussi pour intervenir dans la gestion des conflits. À ces propos, il est important d'apporter une petite nuance. Au temps I, le fantasme d'un bon objet était bel et bien présent dans la tête de Chloé. Souvenons-nous des objets qui répondaient aux besoins de nature orale (sœur, mère, grand-mère, examinatrice, etc.). Par contre, la différence entre cet objet du temps I et celui du temps II est l'intervention de celui-ci dans des situations problématiques où il peut désormais secourir l'enfant dans le besoin, ce qui ouvre sur des possibilités relationnelles nouvelles. D'ailleurs, même les personnages masculins peuvent jouer ce rôle lié à la capacité de prendre soin d'un être « abîmé » (planche 2).

Quatrièmement, nous ne pouvons passer sous silence la réponse fournie à la planche 7 GF où une ouverture à la différence intergénérationnelle semble émerger. Même si cet élément n'apparaît qu'une seule fois dans le matériel de l'épreuve thématique, nous tenons tout de même à le mettre en relief puisqu'il était carrément absent du protocole du temps I. Cette présence peut témoigner d'un nouveau mouvement psychique chez Chloé.

Cinquièmement, pour clore cette section consacrée au T.A.T., il est intéressant de faire remarquer que, à un seul endroit, nous avons identifié la présence d'éléments agressifs chez la femme, entre autres, à la planche 4. À travers sa trame, Chloé fait porter le poids de la rupture amoureuse sur la figure féminine : celle-ci a littéralement donné une gifle à son partenaire, provoquant du coup le départ de celui-ci. Au temps I, cette idée n'apparaissait pas dans le matériel clinique. En effet, la dame était invariablement dépeinte comme une personne qui subissait la violence de l'homme-persécuteur. Or, ici, elle n'est pas représentée comme une simple victime du sadisme d'autrui, elle est aussi associée à un agresseur. Cependant, dans l'histoire de la planche 4, l'acte agressif de la dame tend à être banalisé, un peu comme s'il s'avérait encore difficile pour Chloé de se représenter cet élément de sadisme chez la femme. En quelque sorte, son innocence doit être maintenue.

L'analyse des données du T.A.T. étant complétée, nous nous pencherons, dans la section suivante, exclusivement sur l'analyse du matériel clinique obtenu à l'aide du Rorschach. Nous tenterons d'y dévoiler la dynamique interne, mais aussi le processus de changement à l'œuvre chez Chloé.

5.4 SYNTHÈSE DES ANGOISSES ET DES DÉFENSES AU RORSCHACH (TEMPS II)

5.4.1 Tableau-synthèse

Encore une fois, avant de commenter de façon détaillée le matériel clinique, nous référons le lecteur au tableau-synthèse suivant (tableau 5.2). Ce tableau présente une analyse sommaire du matériel clinique obtenu au Rorschach lors du second temps d'évaluation psychologique.

Tableau 5.2 :angoisses et stratégies défensives identifiées au Rorschach (temps II)

Principales angoisses	Matériel clinique	Mécanismes de défense	Matériel clinique
Angoisse persécutive	Planche 1 : 1) citrouille inventée (associations : souvenir d'Halloween où son amie et elle-même sont entrées dans une maison hantée. L'amie a eu peur, mais Chloé a adopté une attitude réconfortante à l'égard de l'être effrayé).	Présence d'un objet secourable qui apaise la peur	
Angoisse persécutive	2) masque (associations : masque d'Halloween. Il fait un sourire-méchant).		
Pas d'angoisse manifeste	3) fusée (associations : une fusée. Chloé va chercher un livre et montre un astronaute à côté de sa fusée. Celui-ci se promène sur une planète).		
Angoisse persécutive	Planche 2 : 1) chat (associations : fait penser à un chat noir et à la superstition. Également, Chloé parle de son propre chat qu'elle aime bercer et réconforter lorsqu'il a peur).	Présence d'un objet secourable qui apaise la peur	
Pas d'angoisse manifeste	2) fusée (associations : l'engin lance du feu).		

<p>Pas d'angoisse manifeste</p> <p>Angoisse persécutive</p> <p>Pas d'angoisse manifeste</p> <p>Pas d'angoisse manifeste</p>	<p>Carte 3 :</p> <p>1) boucle (associations : une boucle que portent les hommes).</p> <p>2) sang (associations : le film <i>Les dents de la mer</i> qu'elle résume : il s'agit d'un requin qui se fait tuer par un homme).</p> <p>3) araignée (associations : le film <i>Spiderman</i>. Elle associe aussi sur un jeu vidéo dont le héros tue les monstres).</p> <p>4) talons hauts (associations : font penser aux dames qui en portent. Chloé aime les talons hauts, mais n'en porterait pas).</p>		
<p>Pas d'angoisse manifeste</p>		<p>Réponse brève et inhibée</p> <p>Réponse brève et inhibée</p> <p>Réponse brève et inhibée</p>	<p>Carte 4 :</p> <p>1) oreilles et nez de cochon (associations : un film, mais ne s'en souvient plus).</p> <p>2) ailes (associations : ailes de chauve-souris, mais n'a rien à dire de plus).</p> <p>3) bottes de cowboy (associations : un film, mais n'en dit pas davantage).</p>
<p>Pas d'angoisse manifeste</p>		<p>Réponse brève et inhibée</p>	<p>Carte 5 : chauve-souris (n'a rien à dire de plus).</p>
<p>Pas d'angoisse manifeste</p> <p>Pas d'angoisse manifeste</p>	<p>Carte 6 :</p> <p>1) « pince-oreille » (associations : il vole, va dans les fleurs et ramasse des choses).</p> <p>2) Papillon (associations : elle parle longuement d'une colonie de vacances qu'elle a fréquentée).</p>		

<p>Pas d'angoisse manifeste</p> <p>Angoisse de perte suivie d'une angoisse persécutive</p>	<p>Carte 7 :</p> <p>1) deux lapins qui se regardent (associations : ils se regardent et ils s'aiment. Histoire de leur rencontre).</p> <p>2) chien (associations : Chloé parle de son chien qui est malade. Elle a peur qu'il se fasse euthanasier. Hésitation à révéler certains aspects de son lien avec l'animal par peur que l'examinatrice ne se moque d'elle).</p>		
<p>Angoisse punitive et angoisse persécutive</p> <p>Pas d'angoisse manifeste</p>	<p>Carte 8 :</p> <p>1) tigre (associations : le tigre fait « grrr » et il griffe. Elle se compare au tigre, mais hésite à dire pourquoi elle lui ressemble par peur d'être entendue par son père et d'être disputée. Finalement, elle dit que lorsque quelqu'un l'agace elle lui saute au cou).</p> <p>2) monstre (associations : un film qui met en vedette des gens chassant des monstres et une personne prenant soin d'un chien).</p>	<p>Défense contre l'angoisse persécutive</p> <p>Présence de bons objets secourables</p>	<p>L'autodéfense : sauter sur la personne qui l'agace.</p>
<p>Angoisse persécutive</p>	<p>Carte 9 :</p> <p>monstres qui s'arrosent (associations : Chloé revient sur la personne qui l'agace et lui fait du mal. Elle se dit fâchée contre cette personne et répète qu'elle-même, à son tour, lui fait mal).</p>	<p>Défense contre l'angoisse persécutive</p>	<p>L'autodéfense : faire mal à la personne qui l'agresse.</p>
<p>Pas d'angoisse manifeste</p>		<p>Réponse brève et inhibée</p> <p>Réponse brève et inhibée</p>	<p>Carte 10 :</p> <p>1) deux yeux, une moustache, une bouche (associations : son père avait une moustache).</p> <p>2) sauterelles (associations : colonie de vacances. C'est tout).</p>

5.4.2 Explications du tableau

En premier lieu, il est pertinent de relever d'entrée de jeu que, lorsque nous comparons les données obtenues au temps I à celles obtenues au temps II, il est frappant de constater à quel point, en termes strictement quantitatifs, Chloé fournit beaucoup plus de réponses lors de la seconde passation du Rorschach. En les comptabilisant, nous constatons que le nombre de réponses fournies au temps II a presque doublé. Plus précisément, si nous incluons les perceptions et les associations, nous avons dénombré près de vingt-cinq réponses au temps I, tandis qu'au temps II, nous en avons dénombré près de quarante-cinq. Comme nous le verrons dans la section suivante, nous arrivons au même constat en ce qui a trait aux données qualitatives. Au temps II, l'ensemble du discours infantile va donc dans le sens d'une augmentation du nombre de réponses et cette augmentation va de pair avec un matériel clinique plus riche et plus varié d'un point de vue qualitatif. Ces observations montrent que la défense qui visait à inhiber ou à couper l'élaboration verbale (quoique pas absente) est moins opérante aujourd'hui.

Au niveau des angoisses comme telles, nous avons identifié, comme au temps I, la présence d'angoisses persécutives. Celles-ci se dégagent aisément de plusieurs planches : 1-2-3-7-8-9. Ces résultats font voir une augmentation du matériel persécutif comparativement au Rorschach de l'année dernière. Cependant, certaines nuances s'imposent ici. En effet, il est important de préciser que, d'une part, les réponses à saveur persécutives sont moins violentes (ou si l'on veut, elles sont mieux symbolisées) lorsqu'elles sont comparées au temps I et, d'autre part, nous notons aussi que l'objet est davantage en mesure d'apaiser et de protéger des persécuteurs (planche 1-2-3). Dans la partie proprement analytique de notre travail, nous développerons plus à fond nos réflexions sur ces éléments nouveaux. Pour l'instant, contentons-nous de dire que l'augmentation des réponses persécutives n'est pas nécessairement le signe d'une détérioration chez Chloé. Également, comme au T.A.T., nous retrouvons la présence d'angoisses punitives rattachées surtout à la figure paternelle (planche 8). Cette caractéristique rend le père menaçant aux yeux de la fillette surtout lorsqu'elle a l'impression de commettre une faute.

5.5 ANALYSE DE CONTENU ET DE SÉQUENCE AU RORSCHACH (TEMPS II)

5.5.1 Analyse des planches 1-2-3

À la première planche du Rorschach, Chloé donne plusieurs réponses, dont une citrouille inventée, un masque et une fusée. Pour chacun de ces items, le processus associatif renvoie aux idées suivantes :

(Citrouille) *À l'Halloween. (Q. : Peux-tu m'en parler?) Euh, moi j'me suis pis j'ai ramassé beaucoup de bonbons pis j'ai rentrée dans une maison hantée, mais c'était... ça faisait pas peur, mais c'était drôle. Tu veux savoir c'était quoi? (Q. : Oui.) On est rentré, o.k. mais y'avait... on est pas rentré dans la maison hantée, mais ici y'a des escaliers, ici, ben ici y'avait une police, ben quelqu'un savait déguisée en police pis y'avait... ça faisait peur, là on rentrait, mais c'était seulement une grimace. Pis c'est tout. (Q. : T'as eu peur?) Non. Mon amie oui. Elle s'appelle pareille comme moi, mais elle elle a eu peur, mais, à cause, elle savait pas qu'est-ce qui se passait dans la maison hantée fait qu'elle a eu peur. (Q. : Tu dis qu'elle a eu peur? Que faisait-elle?) Elle me tenait, elle avait tellement peur elle me tenait. (Q. : Que faisais-tu pendant ce temps?) Ben moi j'arrêtais pas de dire : "arrête X., inquiète-toi pas, ça fait pas peur."*

(Masque) *Il fait un sourire, mais méchant*

(Fusée) *C'est un, comment ça s'appelle... un astronaute pis ici c'est la fusée pis il se promène sur la planète, sur une autre planète.*

Que pouvons-nous dire à propos de ce matériel clinique? Deux principaux commentaires s'imposent à notre esprit. Premièrement, au sujet du souvenir d'Halloween, celui-ci met en scène un scénario persécutif puisqu'il s'agit d'une fillette qui a peur lorsqu'elle entre dans une maison hantée. Comme nous le savons maintenant, ce genre de manifestation à saveur persécutive n'a rien d'inhabituel chez Chloé. Or, la nouveauté ici est le rôle que joue Chloé dans le présent souvenir : à sa façon, cette dernière essaie de rassurer son *alter ego* effrayé. Cette scène évoque le fantasme d'un bon objet qui sait reconforter une personne en détresse auquel Chloé s'identifie. Au temps I, il est important de le souligner, un souvenir similaire avait conduit notre narratrice à se moquer de la situation anxieuse³³. Nous avons interprété

³³ Le souvenir en question était le suivant : l'amie s'était mise à courir en apercevant un fantôme et elle avait trébuché sur une poubelle. Chloé trouvait la scène amusante.

une telle réaction comme étant le résultat de l'intervention d'une défense qui empêchait de ressentir l'effroi suscité par la scène. Le rire s'apparentait à un comportement contre-phobique et se rapprochait presque d'un déni de la peur. Aujourd'hui, même si cette défense semble encore présente, ce qui retient surtout notre attention est que Chloé se conçoit elle-même comme un objet qui porte secours à une amie effrayée. Il ne s'agit plus uniquement de se moquer d'une situation pour se défendre de la peur qu'elle suscite. De plus, puisque la personne effrayée peut trouver un objet pour la secourir, une place plus grande est accordée à l'affect (c'est-à-dire à la peur ressentie) et moins à la défense qui s'empresse de le recouvrir.

Deuxièmement, notre commentaire portera sur la séquence de la réponse donnée à la planche 1. Notons que le matériel initial, caractérisé par un scénario persécutif, n'engendre pas de régression vers la position schizo-paranoïde. En effet, après avoir évoqué le souvenir d'Halloween, le processus associatif renvoie la fillette à un masque qui fait un sourire-méchant et à un astronaute qui voyage avec sa fusée. La séquence ne se dégrade donc pas, au contraire, elle tend à s'améliorer. Au temps I, les séquences tendaient à se dégrader plus facilement. En ce sens, souvenons-nous que Chloé n'arrivait pas à se dégager du matériel paranoïde que la première image du Rorschach avait fait naître en elle. Nous avons identifié une persévération de cette thématique à cette planche; persévération qui s'était poursuivie dans les réponses fournies à la seconde planche.

À la carte suivante, notre petite narratrice perçoit une seconde fusée ainsi qu'un chat. Les associations concernant ces deux éléments, en apparence disparates, peuvent se lire comme suit :

(Chat) Ah dans un film, un chat noir pis euh c'est tout. (Q. : Peux-tu me parler du chat dans le film?) Ben, quand vendredi 13? (Q. : Parle-moi de ça?) Ben mon amie m'a dit si on voit un chat noir... ben ben j'm'en rappelle pus qu'est-ce qui va nous arriver, j'm'en rappelle pus. (Q. : Est-ce bon ou mauvais?). Mauvais. (Q. : As-tu peur des chats noirs?) J'en ai un, tu l'as-tu vu? Tantôt j'vais te l'montrer. Noir et blanc mon chat. Tu l'as jamais vu? La dernière fois j'te l'avais-tu montré? (Q. : Je ne me souviens plus.) Veux-tu que j'te l'apporte tout de suite? Mon chat s'appelle T. Là il a p'tit peu peur fait qu'il se tient après moi. Pis c'est mon gros bébé pis je l'aime. (Q. : Il s'appelle T.?) Vu qu'il bouge beaucoup, ben c't'une fille-là, elle bouge beaucoup pis elle joue avec plein de choses. (Q. : Qu'est-ce que tu aimes de lui?) Quand il vient me voir dans les bras. Pis des fois je le berce.

(Fusée) Ici ça d'air d'une fusée pis la fusée alentour ça l'air on dirait qu'elle lance des des... comment ça s'appelle du feu? Pis ici, ben tsé là le feu quand on monte dans le ciel. Ça l'air à ça. Pis j'vois pu rien.

D'abord, en lien avec le chat, cette perception soulève un contenu caractérisé par la superstition (peur des chats noirs), ce qui, en termes d'angoisses, renvoie à un fantasme persécutif. Par contre, Chloé semble avoir refoulé la représentation angoissante qui entoure les chats noirs : « *mon amie m'a dit si on voit un chat noir... ben ben j'm'en rappelle pus qu'est-ce qui va nous arriver, j'm'en rappelle pus.* » La question de l'examinatrice (« *est-ce bon ou mauvais?* ») amène la fillette à lever un peu le voile du refoulement puisqu'elle arrive à dire que, à la vue de l'animal maléfique, il peut se produire quelque chose de « *mauvais* ». La suite du passage indique que ce léger dévoilement n'amène pas de détérioration importante au niveau matériel clinique, c'est-à-dire qu'il n'éveille pas de fantasmes proprement paranoïdes. À l'inverse, Chloé se met à associer librement sur son propre chat qui, selon elle, paraît effrayé en raison de la présence de l'examinatrice. Par conséquent, la peur conduit la bête à se coller sur sa jeune maîtresse. Ce qui retient particulièrement notre attention ici est que, par rapport à son animal de compagnie, Chloé se dit capable d'adopter une attitude caractérisée par le réconfort et l'apaisement. Comme pour sa copine à l'image précédente, notre participante semble s'identifier à un bon objet qui réconforte un être affolé. Ainsi, le passage qui démarre avec un fantasme persécutif (chats noirs et superstition) renvoie à l'idée selon laquelle la peur peut être apaisée par un bon objet.

Ensuite, en lien avec la séquence des réponses données à cette seconde planche (superstition, chat effrayé et fusée), nous pouvons constater que le matériel projectif ne se dégrade pas. Comme pour la planche 1, la persécution éveille le fantasme d'une figure apaisante qui à son tour éveille un contenu plutôt bien symbolisé, soit la fusée qui lance du feu. L'an dernier, à cette même image, le rouge évoquait un contenu plus cru et plus violent³⁴, donc moins bien symbolisé. En ce sens, redisons-le, l'angoisse persécutive n'amène pas le moi à régresser dans la position schizo-paranoïde. Au contraire, il peut s'en dégager, d'où l'évocation de la fusée.

³⁴ Ses réponses incluaient notamment des couteaux entrés dans des yeux, du sang et un film d'horreur dans lequel un monstre tue une femme avec un couteau.

À la planche 3, Chloé énumère plusieurs éléments dont entre autres une boucle, du sang, une araignée et des talons hauts. Les associations à propos de ces items sont les suivantes :

(Boucle) *Pis la boucle comme les monsieurs portent dans son cou.*

(Sang) *Ben dans des films d'horreur. Comme t'as-tu déjà écouté « Les dents de la mer? » (Q. : Non) C'est 8 ans et plus. C'est un requin qui mange les, ben ben le monsieur o.k. y'attire le requin pis là y'a pogné en feu. Il a pris une barre pis y forçait forçait pis là yé mort. Ça fait longtemps que je l'ai pas écouté. Va, va... toi t'habites à X.? Va au Vidéotron de l'autre côté de la rue o.k. tu vas voir là c'est écrit « Les dents de la mer ».*

(Araignée) *Ben, le film Spiderman. (Q. : Peux-tu m'en parler?) Ben euh comment j'pourrais dire ça... J'ai rien à dire. (Q. : As-tu aimé?) Oui, j'ai même le film Spiderman. J'te l'ai déjà fait écouter y me semble... non c'était le Nintendo j't'ai... (Q. : le Nintendo...) Ben, regarde en arrière de toi. Je joue souvent, j'ai eu une nouvelle cassette, mais regarde là dans mon bureau là, non pas lui regarde lui toute toute toute toute en haut, regarde là tu vas voir, regarde, attends (montre son jeu). Celle-là c'est mon père qui me l'a donnée, mais celle-là sont toutes les deux pareilles, pis elle c'est Zelda. (Q. : Qui est-ce?) Ben il a une épée pis un bouclier, il se protège pis il faut qu'il tue des monstres. [...] Ben c'est euh euh un cavalier, ben non c'est un lutin. Il tue des personnes pis il a un cheval, y peut se promener avec son cheval pis y'a des (?) pis on peut aller dans les (?) tantôt j'peux te l'montrer.*

(Talons hauts) *Oh, comme les madames, ben toi, j'pense que tu portes pas ça souvent? (Q. : Tu en connais qui en portent?) Ben oui, ma bl... pas ma blonde, mon père y'a une blonde, la fille de la blonde de mon père elle en porte. (Q. : Aimes-tu ça?) Un p'tit peu. (Q. : En portes-tu?) Non, c'pas d'mon style. (Q. : Quel est ton style?) Ben, mon style c'est n'importe quoi, mais j'suis skateuse, j'en fais pis j'ai deux paires de souliers de skate.*

À partir de cette longue citation, nous proposons trois commentaires. Dans un premier temps, nous relevons que le rouge renvoie à du sang et le sang éveille un contenu persécutif : un film d'horreur dans lequel un homme se bat et triomphe de l'objet-persécuté, soit le requin. Il est important de noter qu'il s'agit bel et bien d'un homme et non d'un super héros qui remporte le duel. Rappelons à notre mémoire que l'année dernière, pour Chloé, il n'y avait que les super héros (et le moi idéal) pour protéger des persécutés. Cette fois, il semble possible de vaincre le mauvais objet sans recourir à des personnages fictifs et tout-puissants. Par contre, les allusions faites à propos de « *Spiderman* » et de « *Zelda* » indiquent que les

fantasmes rattachés à ces personnages puissants et forts sont tout de même encore actifs dans l'esprit de l'enfant. Dans un second temps, la séquence des réponses fournies aux planches 1-2-3, indique une structure similaire : l'angoisse persécutive peut être neutralisée. Plus exactement, aux planches 1 et 2, il s'agit davantage d'apaiser et de réconforter une personne effrayée par l'intervention d'un bon objet, tandis que, à la planche 3, il s'agit plutôt d'un homme qui parvient à se débarrasser du personnage dangereux. Dans un troisième temps, la dernière réponse (soit les talons hauts) montre un contenu rattaché à la féminité. Comme nous pouvons le voir, Chloé en apprécie certains éléments, tels les talons hauts, mais en même temps la fillette précise qu'elle n'en porterait pas elle-même, car cet accessoire ne correspond aucunement à sa tenue vestimentaire (« *c'est pas mon style* »). En ce sens, elle semble avoir une certaine attirance pour des éléments qui sont propres à la féminité, bien qu'elle semble aussi avoir une sorte de répulsion. Nous interprétons ce double mouvement d'attirance-répulsion comme relevant d'un début d'identification féminine.

5.5.2 Analyse des planches 4 et 5

À la planche 4, Chloé perçoit un cochon ainsi que des ailes de chauve-souris et des bottes de cowboy. Voici ses associations :

Des oreilles de cochon, c'est drôle hein? Ici, un nez de cochon, ici des ailes. Pis c'est tout. C'est tout. (Q. : T'as parlé d'oreilles de cochon...) Ben, dans un film y'avait des cochons. (Q. : Peux-tu m'en parler?) Non. Ça fait, toute les films, ça fait trop longtemps. (Q. : Était-ce un bon film?) J'ai pas aimé. Oh, ici ça l'air, si on enlève ça, ça l'air des bottes de cow-boy. Pis c'est tout. (Q. : T'as vu un nez de cochon...) Ben aussi dans le film de cochon. (Q. : En lien avec les ailes, as-tu un souvenir?) Une chauve-souris. Pis on a lu un titre de les chauves-souris, un titre de les chauves-souris. Pis c'est tout. (Q. : Et les bottes de cow-boy...) Ah oui c'est vrai. Ben dans un film, comment ça s'appelle, j'm'en rappelle pus c'est quoi le titre, ça passe à la télé. (Q. : Tu peux m'en parler?) Ah oui, r'garde, c'est euh, ben je l'écoute jamais, mais je l'ai vu à la télé, c'est un cow-boy pis y'a cheval pis y'a un fusil pis y tire fort pis c'est tout.

En lien avec la planche 5, où elle voit une chauve-souris, elle associe de la manière suivante :

(Q. : Peux-tu me parler de la chauve-souris?) Ben, comme l'autre dessin, j'ai rien à dire. (Q. : Est-ce qu'il y a une image qui te passerait par la tête?) Non. (Q. : Un p'tit effort!) J'ai rien, peut-être que les autres images j'avais avoir plus d'idées, mais j'ai rien. En tout cas, je sais t'en as une que j'suis sûre que j'vas savoir.

D'évidence, le processus associatif devient difficile pour Chloé à partir des planches 4 et 5. Le matériel fourni ici contraste grandement avec celui des trois images précédentes. Notre jeune narratrice nous ramène à la défense identifiée au temps I et qui visait à bloquer l'accès au monde fantasmatique, d'où un contenu qui nous apparaît appauvri et limité sur le plan de la créativité. En fait, Chloé n'a pas beaucoup accès à son monde interne qu'elle semble plutôt contre-investir. Par exemple : ne plus se souvenir d'un film qu'elle n'a pas aimé, répéter « *c'est tout* » après chaque idée nouvelle, etc. Par contre, cette défense s'avère très efficace, car malgré l'insistance de l'examinatrice à vouloir relancer l'élaboration verbale, le moi ne se laisse pas déborder par les processus primaires.

5.5.3 Analyse de la planche 6

À la sixième planche, l'image évoque cette fois un « *pince-oreille* » et un papillon, dont les associations renvoient au matériel que voici :

(Q. : Qu'est-ce qu'un « pince-oreille ») J'sais pas comment t'expliquer ça, attends, tu veux-tu que j'aille demander à mon père? (Q. : Essaie de le dire avec tes mots.) Ben, ça vole pis j'pense que ça fait rien d'autre, ça va dans les fleurs pis ça ramasse des choses. (Q. : Vois-tu autre chose?) Non. Attends. Euh, euh, euh, non... (Q. : T'allais dire...) Attends, non, non. Bon, le papillon, ben ça c'est, on en voit voler des fois, à mon camp y'en avait plein plein plein dans la forêt, c'était rempli, on en, ben y pleuvait, y pleuvait, y pleuvait, on était même, on était en manches courtes, y pleuvait fort, on, ben attends, r'garde, genre o.k., nous, ben, comment j'pourrais dire ça, ben, oups (accroche le micro) on faisait, est-ce que tu penses qu'ils m'entendent? [...] Ben, il faisait, ben, quand il pleuvait, il faisait froid, mais, y'avait des astronautes, comment ça s'appelle c'est vert? C'pas des astronautes, c'est vert pis ça vit dans le ciel, pis ça l'existe pas. (Q. : Des extraterrestres?) Oui, c'est ça! Mais c'était quelqu'un qui était déguisé en extraterrestre. (Q. : Tu parlais de papillons...)

À partir de la dernière intervention de l'examinatrice (« *Q. : Tu parlais de papillons...* »), Chloé continue de parler de sa colonie de vacances. Cependant, nous constatons que l'élaboration verbale s'avère de plus en plus difficile à maintenir par la suite et, parce qu'il manque de cohérence, son discours devient incompréhensible. En fait, la fillette donne l'impression de s'égarer dans ses souvenirs. De plus, pendant qu'elle parle de sa colonie de vacances, elle se lève fréquemment pour montrer à l'examinatrice des objets qu'elle y avait ramassés. Également, elle sort à quelques reprises à l'extérieur de sa chambre pour poser des questions à son père. Nous pensons qu'à ce stade-ci, il s'avère extrêmement pénible pour notre participante de demeurer concentrée sur la tâche à accomplir. La fatigue commence à se faire sentir et, par conséquent, d'un point de vue purement économique, il est plus facile pour elle de s'activer physiquement (se lever, montrer des objets, sortir de la chambre) que de poursuivre la tâche demandée. En d'autres termes, la passation de l'épreuve psychologique requiert beaucoup d'énergie psychique et, à un certain moment, Chloé finit par ne plus être capable de maintenir sa concentration, d'où le besoin de bouger qui se fait sentir.

5.5.4 Analyse des planches 7-8-9-10

À la planche 7, Chloé dit d'abord percevoir deux lapins qui se regardent et ensuite, elle dit percevoir un chien. Voici les associations d'idées qui sont liées à chacun de ces deux items :

(Lapins) Ben y se regardaient, y se regardaient, pis y s'aimaient bon. (Q. : Ils s'aimaient...) Ben c'parce que c'est 2 amoureux. Une histoire de lapins. (Q. : Est-ce que ça te fait penser à un film?) Non, j'ai jamais vu de films de lapins, ben un jour, mais y faisaient pas ça dans le film. (Q. : Ils ne faisaient pas quoi?) Ben, y se regardaient pas. Pis j'sais pas si j'en ai déjà vu un mais mais euh j'ai rien d'autre à dire. (Q. : Peux-tu faire une histoire avec eux?) Les lapins y se sont rencontrés pis le garçon y'a dit : "Allo tu veux-tu être amoureux de moi?" (Q. : Je ne comprends pas, peux-tu parler moins vite.) Ben genre y s'en venait là lui y'avait foncé dans la fille là y'a dit euh le garçon y'a dit comment qu'on dit ça, ben le garçon y'a foncé dans elle après le garçon a dit : "Oh, excuse-moi j'ai pas fait exprès, je parle espagnol, ben mais tu veux-tu être amoureux de moi? Euh j'veux dire je parle français." Là elle elle avait dit : "Oh oui, j'veux sortir avec toi." Elle avait dit "d'accord!" Pis après y'ont sorti ensemble, y savaient regardé pis là sont venus amoureux pis c'est tout.

(Chien) (Q. : Tu as vu un chien...) Ah oui, c'est vrai. Ben, moi j'ai un chien pis j'voudrais pas trop n'en parler. (Q. : Pourquoi?) Ça m'tente pas de parler des chiens. (Q. : Pourquoi?) J'suis sûre que j't'en ai déjà parlé, mais ma chienne elle a plein de bobos pis ça m'tente pas de l'dire. (Q. : Elle ne va pas bien?) (silence) Dis-lé à mon père. (Q. : Dis-le-moi avec tes mots.) Ben, ma chienne elle a plein de bobos sur sa patte, pis si elle continue à licher les bobos, j'te dis pas. Ben j'sais pas si j'te l'dis ou pas. Oui ou non? J'sais pas moi. (Q. : Tu ne te sens pas à l'aise d'en parler?) À l'aise, ouen. (Q. : Qu'arrivera-t-il si elle lèche ses pattes?) Ben, on va être obligé de la faire tuer. Pis ris pas. (Q. : Tu l'aimes ton chien?) Oui, je joue toujours avec. Pis c'était la première fois que je la promenais toute seule. Ben là est pas morte là, mais... (Q. : Ce serait dur de t'en séparer?) Oui. Moi j'dis que c'est ma sœur. Ben ris pas o.k., moi, tu vas-tu le dire? (Q. : Non.) Moi, à mon chien j'avais des suçons pis je lui faisais licher. (Q. : Ça te met mal à l'aise?) Oui. Ben je lichais pis j'lui donnais.

Primo, à propos des lapins, il est intéressant de relever que l'histoire met en scène un personnage masculin qui « *fonce* » sur un personnage féminin. Puisqu'il s'agit d'un garçon qui heurte une fille, la violence fait encore partie de la relation hétérosexuelle, comme cela était le cas au temps I. Par contre, souvenons-nous que l'an dernier, le lien hétérosexuel pouvait facilement dégénérer et prendre une coloration schizo-paranoïde, ce qui n'est aucunement le cas ici puisque le garçon heurte la fille de façon non intentionnelle et s'en excuse par la suite. Ce dernier n'est donc pas dépeint comme un persécuteur dangereux constituant un danger pour la femme. À l'inverse de la persécution qui détruit, le comportement accidentel du lapin permet de déboucher sur une relation amoureuse. Comparativement à l'an dernier, où la relation de couple était menaçante, il semble possible pour Chloé, aujourd'hui, de se représenter un couple amoureux où la libido (l'amour) prédomine par rapport à la destruction. *Secundo*, en lien avec le chien malade, ce contenu éveille une angoisse de perte, soit la peur que l'animal malade ne se fasse euthanasier. L'élément transférentiel indique que la perte met la fillette en contact avec du matériel persécutif: « *à l'aise, ouen* », « *ben, on va être obligé de la faire tuer. Pis ris pas. [...] Ben ris pas o.k., moi, tu vas-tu le dire?* » Suivant le verbatim, nous pouvons voir que, à deux reprises, la fillette demande à l'examinatrice de ne pas se moquer d'elle. Également, notons que, toujours en fonction de ce verbatim, Chloé devient méfiante quant à la confidentialité de

ses révélations. Ainsi, la crainte de perdre son animal de compagnie amène Chloé à régresser vers un contenu plus schizo-paranoïde qui se manifeste notamment à travers la relation transférentielle.

À la planche 8, notre narratrice voit un tigre et un monstre. À propos du tigre, elle tient les propos qui suivent :

Ben le tigre il fait grrr et il grafigne dans la face. (Q. : Pourquoi?) Je sais pas. (Q. : Qui il va grafigner comme ça?) Tout le monde qui l'achale. (Q. : Il ne veut pas se faire achaler.) Comme moi. (Q. : Comme toi, comment ça?) J'veux pas le dire, c'est entre moi pis Jésus. (Q. : Tu veux pas le dire.) Non. Ben je sais pas. Ben j'peux pas le dire. C'est gênant pis j'veux pas le dire. (Q. : Tu veux pas essayer?) Euh... (silence) (Q. : Que peut-il arriver si tu le dis?) Rien. Ben si j'le dis papa va me chicaner. Y peut entendre? (Q. : Non.) Mais c'est que moi quand quelqu'un m'achale ben j'saute dessus pis... tu comprends? (Q. : Tu sautes dessus...) Pis tu comprends? (Q. : Non.) Attends. (Elle écrit le mot battre pour ne pas le prononcer.) (Q. : Battre?) Oui. (Q. : Donc ça t'arrive de sauter sur des personnes et les battre?) Oui (tout bas). (Q. : Pis ton papa n'aime pas quand tu te bats?) Mais il peut entendre. T'es sûre?

Quant au monstre, ce dernier lui fait penser à un film qu'elle a vu (« Scoubidou »). Concernant ce film elle exprime l'idée que voici :

Ben (elle nomme quelques personnages) les autres je sais pas comment y s'appellent. Ils chassent des monstres pis y courent après pis y fait des pièges. (Q. : As-tu aimé ce film?) Oui. (Q. : Qu'est-ce que tu as aimé?) Je sais pas. Toute. (Q. : Est-ce qu'il y a un personnage que t'as plus aimé?) Y'en a un qui s'appelle Samy, je te l'ai-tu dit? (Q. : Non. Comment il est?) Yé euh, ben y s'en occupe beaucoup de Scoubidou.

D'une part, par rapport au tigre, nous remarquons que Chloé, lorsqu'elle parle de sa propre agressivité, devient hantée par la peur que son père ne puisse entendre ce qu'elle raconte et que, par conséquent, il ne la réprimande. En fonction de cette crainte de la réprimande, la fillette va même jusqu'à s'interdire de prononcer librement le mot « battre ». Elle préfère l'écrire plutôt que d'exprimer à haute voix ce mot. En termes d'angoisses, nous discernons la présence d'une angoisse de nature punitive rattachée spécifiquement à la figure paternelle qui dispute sa fille lorsque celle-ci se bat. Cette angoisse oblige Chloé à censurer certains mots et

à chuchoter par peur d'être entendue. Toujours en termes d'angoisses, nous discernons également la présence d'une angoisse plus proprement persécutive, notamment lorsque la fillette parle des gens « *qui l'achalent* ». Dès lors, elle tend à se fâcher et à devenir elle-même agressive avec autrui puisqu'elle utilise la violence pour se défendre de ses assaillants : elle s'identifie au tigre qui « *fait grrr* » et qui « *grafigne dans la face* » quand on le dérange. Cette réponse peut donc nous indiquer que lorsque Chloé se bat à l'école, ce comportement est une réaction défensive à une menace externe; solution que le père ne semble pas cautionner, mais punir. D'autre part, en ce qui concerne le film évoqué, celui-ci met en scène des figures capables de chasser les persécuteurs (en l'occurrence, les monstres) et des figures capables de prendre soin d'un animal. Comme pour les première et seconde planches du Rorschach, Chloé fait intervenir des figures secourables et des figures qui protègent des mauvais objets. En dernière analyse, la séquence des deux réponses données à la planche 8 indique que le contenu à saveur persécutif de la première réponse (faire du mal à ceux qui l'agacent) ne provoque pas une régression vers du matériel schizo-paranoïde. À l'opposé de celui-ci, le contenu qui suit éveille la représentation de bons objets qui chassent les monstres et qui prennent soin d'un animal.

Du côté de la planche 9, Chloé y aperçoit « *deux monstres qui s'arrosent* », après quoi, la fillette revient sur l'agressivité exprimée à la planche 8. Elle explique à nouveau à l'examinatrice pourquoi elle se fâche lorsque des individus lui font du mal. À cet effet, ses propos vont comme suit :

Mais j'suis encore fâchée. (Q. : Contre qui?) Contre quelqu'un à l'école. (Q. : Pourquoi?) Y m'fait toujours mal. (Q. : C'est-à-dire?) Ben... qu'est-ce qui me fait? (Q. : Oui.) La dernière fois il m'a étranglée, j'avais plein de marques, pis j'avais de la misère à envaler. (Q. : Pourquoi il a fait ça?) Je sais pas. J'ai rien faite o.k., je l'ai même pas touché pour de vrai, y dit, y disait la vérité et pis y me faisait mal. (Q. : Quand il te blesse, qu'est-ce qui te passe par la tête?) Ben moi, (?) j'lui fais mal.

La séquence de cette réponse mérite d'être mise en relief. En effet, Chloé parle d'abord de deux monstres qui s'arrosent pour ensuite orienter son discours sur une personne qui lui fait du mal à l'école. La violence apparaît dans un premier temps comme étant bien symbolisée (deux monstres qui jouent ensemble) mais, dans un second temps, cette réponse ludique ouvre sur du matériel plus près de la persécution puisqu'il met en scène un mauvais

objet qui blesse physiquement la fillette. Ainsi, suivant l'association des idées, nous notons une légère dégradation du matériel. Par contre, comme l'indiquera le contenu de l'image suivante (la dixième), Chloé réussit à mettre un couvercle sur cette brèche. Voici la réponse en question :

C'est la dernière. J'vois, mmm, ici ça l'air de 2 yeux et ici une moustache. Ici ça d'air des sauterelles... (silence) ici euh non, (silence) j'vois rien d'autre euh attends, ici c'est la bouche. (Q. : Les yeux, la moustache, la bouche te font-ils penser à quelque chose?) À rien. (Q. : Est-ce que tu connais des gens avec des moustaches?) Oui. Je sais pas. Mon père avant y'avait une moustache. (Q. : Tu as vu une sauterelle...) À mon camp y'en avait plein. J'en attrapais. Pis c'est tout.

De cette dixième planche nous dirons que Chloé se laisse aller moins librement dans ses associations. Ce qui nous ramène à la défense qui vise à limiter l'accès au monde interne juste après avoir évoqué un matériel qui génère de l'angoisse. Comme au temps I, cette défense empêche une dégradation du matériel, mais appauvrit le discours en freinant le processus d'association d'idées. Selon la séquence des planches 7-8-9-10, nous relevons que la fillette tend à s'ouvrir sur son monde interne et aux angoisses qui le composent (surtout persécutives et punitives). Par contre, la dernière planche montre une capacité à refermer le couvercle de ce monde interne, à en « rabriller » les fantasmes. En ce sens, le contenu ne se dégrade pas mais, redisons-le, la défense amène une forte inhibition au niveau du processus associatif.

5.5.5 Synthèse des analyses qualitatives du Rorschach

À la fin de cette section, consacrée à l'analyse qualitative du Rorschach au temps II, nous retenons quatre principaux éléments. Dans un premier temps, comme nous l'avons déjà souligné, en termes quantitatifs et qualitatifs, les réponses fournies à cette épreuve projective sont souvent plus longues, plus étoffées et plus nombreuses que celles fournies lors du premier temps d'évaluation. La défense qui coupait Chloé de son monde interne, à la manière d'un contre-investissement, semble moins opérante au temps II, quoiqu'elle ne soit pas pour autant totalement absente du matériel.

Dans un second temps, nous nous pencherons spécifiquement sur les types d'angoisses que nos analyses du Rorschach nous ont permis de répertorier. Suivant nos résultats, nous avons retrouvé la présence d'angoisses persécutives à propos desquelles nous

émettrons quelques commentaires (quatre pour être plus précis). Premièrement, ce type d'angoisse est encore présent dans le matériel projectif du temps II, mais ce qui nous frappe surtout par rapport à celui-ci est l'intervention de figures positives qui ont pour fonction d'apaiser la personne effrayée et auxquelles Chloé s'identifie désormais. Au lieu d'utiliser des défenses coûteuses sur le plan psychique, notre participante est capable de faire appel à des objets (internes et externes) qui sont en mesure de faire diminuer l'angoisse persécutive. De cette façon, au lieu, par exemple, de se défendre de l'angoisse (rire de la situation), Chloé peut dorénavant mieux la contenir grâce à ces bons objets ou inversement elle peut elle-même aider l'individu angoissé à contenir ses peurs. Deuxièmement, dans le même ordre d'idées, nous avons également vu à l'œuvre des figures humaines qui peuvent se battre et triompher des persécuteurs. Nous pensons notamment à l'homme qui réussit à vaincre le requin. Parallèlement à cette observation, nous avons souligné que Chloé fait moins intervenir de super héros pour protéger les gens des mauvais objets, ce qui peut s'expliquer de la manière suivante : puisque l'homme peut maintenant avoir raison des persécuteurs, il s'avère moins nécessaire de faire intervenir les super héros pour éliminer les objets dangereux. Cet élément nouveau montre une diminution de la toute-puissance du persécuteur. Troisièmement, toujours en continuité avec la persécution, nous avons aussi mis en évidence la présence d'angoisses punitives. Ces dernières sont rattachées à la figure paternelle. Plus exactement, le père semble conçu comme un objet qui punit, notamment lorsque sa fille dit ou adopte certains comportements comme se bagarrer à l'école. Au temps I, le père était surtout associé à un objet persécuteur (pensons à la planche 2 du Rorschach). Or, au temps II, ce dernier est moins un persécuteur qu'un punisseur, bien qu'il ait conservé un côté effrayant puisque Chloé craint d'être punie par lui. Quatrièmement, l'année dernière, notre jeune participante pouvait donner des réponses assez violentes et crues lorsqu'elle évoquait un contenu persécutif. Par exemple, un monstre qui tue une femme avec un couteau ou encore un couteau entré dans les yeux d'un masque, etc. Au temps II, il est important de préciser que les fantasmes porteurs d'agressivité ont un caractère moins virulent. Nous pensons entre autres à la superstition (peur des chats noirs) ou encore à l'homme qui «*fonce*» accidentellement sur la femme et aux deux monstres qui s'arrosent. En ce sens, le matériel clinique est donc mieux symbolisé aujourd'hui par rapport à l'année dernière.

Dans un troisième temps, au sujet des relations hétérosexuelles, nous avons remarqué, à tout le moins suivant la réponse fournie à la septième planche, que celles-ci sont beaucoup mieux tolérées qu'au temps I. En fait, l'homme perd son côté persécuteur et dangereux. Par conséquent, il ne constitue plus une menace pour la femme. À cette septième planche, la violence masculine est purement accidentelle : le personnage fonce involontairement sur la dame et, plutôt que de dégénérer vers un conflit qui mettrait celle-ci en danger de mort, cet incident permet d'aboutir sur une relation amoureuse entre les deux protagonistes.

Dans un quatrième et dernier temps, nous dirons simplement que nous avons reconnu un début d'identification féminine à la planche 3, notamment. Du moins, Chloé paraît sensible à certains éléments caractérisant la féminité, dont les talons hauts qu'elle trouve attirants, mais elle se défend de cette attirance en disant que cet accessoire ne fait pas partie de sa tenue vestimentaire. Elle dit avoir plutôt un style « *skateuse* » qui, par ailleurs, peut lui donner un air de petit garçon.

Les analyses du Rorschach étant maintenant complétées, nous pouvons passer à la section suivante. Les résultats qui y seront présentés sont issus de l'analyse des trois épreuves projectives graphiques et des associations d'idées qui découlent de celles-ci. Comme nous le verrons, des mouvements évolutifs intéressants ont pu être mis en relief.

5.6 SYNTHÈSE DES ANGOISSES ET DES DÉFENSES AUX DESSINS (TEMPS II)

5.6.1 Tableau-synthèse

Le dernier tableau-synthèse (tableau 5.3) que nous présenterons provient des épreuves projectives graphiques. Comme nous le savons désormais, ce tableau est utile pour dégager les angoisses et les défenses infantiles telles qu'elles se sont manifestées lors du second temps du processus d'évaluation.

Tableau 5.3 :angoisses et stratégies défensives identifiées aux dessins (temps II)

Principales angoisses	Matériel clinique	Mécanismes de défense	Matériel clinique
Angoisse persécutive	Dessin du bonhomme : Chloé dessine un fantôme. Histoire et associations : Chloé parle d'un fantôme qui finit par tuer des enfants et leurs parents.		
Angoisse persécutive	Dessin libre : Chloé dessine le personnage d'un film d'horreur. Histoire et associations : elle raconte l'histoire d'un film d'horreur qui met en scène un assassin qui tue ses victimes avec une tronçonneuse.		
Angoisse punitive	Dessin de la famille : Chloé dessine ses parents, sa sœur aînée et elle-même. Histoire et associations : au sujet de sa mère, Chloé dit que cette dernière rapporte au père ses mauvais comportements. Dès lors, notre participante avoue avoir peur de son père.		

5.6.2 Explications du tableau

En termes d'angoisses, les associations d'idées qui émanent des dessins renvoient Chloé à des angoisses persécutives et punitives. Comme nous le verrons dans nos analyses qualitatives, ces résultats sommaires méritent d'être nuancés, notamment en ce qui concerne les angoisses persécutives, car des éléments d'analyse nouveaux apparaissent au temps II, dont il nous faut tenir compte. Pour ce qui est des angoisses punitives, celles-ci sont, encore une fois, associées à la figure paternelle dans un contexte où Chloé dit s'être mal comportée au domicile maternel. Les dessins et les associations d'idées ne permettent pas de dégager la présence de stratégies défensives particulières contre les angoisses.

5.7 ANALYSE DE CONTENU ET DE SÉQUENCE DES DESSINS (TEMPS II)

5.7.1 Analyse des dessins

Au dessin du bonhomme, Chloé raconte l'histoire qui suit :

Il était une fois un fantôme pis il faisait peur à des enfants, mais y'avait d'autre monde aussi dans l'histoire, mais je les ai pas faits. (Q. : Qui sont ces gens?) Ben, quand que c'était l'Halloween... ben c'est une histoire inventée... (Q. : D'accord...) Pis ce fantôme-là euh y'avait plein de fantômes pis y'avait du monde pis y'avait des personnes qui habitaient dans une maison pis les fantômes eux ils faisaient des malheurs à eux... le diable disait... ben les fantômes sontaient gentils, mais le diable il disait : "Allez, faites peur aux enfants, faut que vous les tuez, sont méchants aussi les parents." Après... là le fantôme dit : " Non j'veux pas." Là, il a donné le cœur, il l'a mis dans le cœur du fantôme après yé devenu méchant pis y'a

toute faite ce que le diable lui a demandé de faire pis c'est fini. (Q. : Qu'a-t-il fait exactement?) Ben, y'a tué les personnes euh qu'est-ce que j'avais dit déjà? Il faisait toute ce qui lui demandait de faire le diable. C'est fini.

À cette histoire, nous relevons la présence d'une angoisse persécutive personnifiée par des fantômes qui tuent des enfants et leurs parents. Par contre, précisons que les personnages dangereux (les fantômes) paraissent plus nuancés. En fait, ces derniers sont d'emblée représentés comme étant de bons objets (« *ben les fantômes sontaient gentils* ») qui essaient de résister aux forces du mal (« *le fantôme dit : "Non j'veux pas."* »). En dépit de cette résistance, ils finissent tout de même par devenir méchants sous l'action de la figure diabolique qui les oblige à commettre les crimes. Suivant le récit, il semble y avoir une confrontation entre les forces du bien et les forces du mal, ou si l'on veut, entre Éros et Thanatos. Ultimement, dans ce combat, ce sont les forces du mal qui l'emportent. Cependant, malgré le dénouement malheureux et tragique, ce qui retient surtout notre attention est l'effort déployé par la fillette en vue de nuancer le persécuteur et d'en faire un objet moins clivé.

Concernant le dessin libre, il est impossible d'en présenter le verbatim dans son intégralité puisqu'il occupe plus de quatre pages. Essentiellement, nous dirons que Chloé tentait, tant bien que mal, de résumer un film d'horreur qu'elle avait visionné et qui mettait en vedette un psychopathe. Ce qui nous intéresse particulièrement de sa longue narration est

la façon dont elle parle de l'héroïne. Celle-ci, aux dires de Chloé, essaie de résister aux attaques du persécuteur. En voici quelques passages :

(Extrait 1) *(Q. : Pis la fille, elle fait quoi à la fin?) J'm'en rappelle pas, j'pense qu'elle embarque dans un camion, pis elle se sauve avec le camion.*

(Extrait 2) *Elle entendait du bruit, là, elle a pris un couteau, elle s'est cachée dans un carré, pis là, lui la cherchait. Là, elle avait un couteau. Pis elle se cachait dans un casier. Pis là, lui, il la trouvée, mais avec le couteau, elle l'avait tué... ben, elle lui avait coupé le bras. Là... il est tombé, elle est partie à courir.*

(Extrait 3) *la fille, elle tournait... elle, elle pouvait courir, elle, elle était correcte, elle avait seulement été graffignée... pis un p'tit peu de sang. Elle, elle ne s'avait pas fait tuer, elle était correcte...*

Cependant, nous constatons que cette capacité à résister aux attaques du mauvais objet demeure précaire. En effet, en racontant le film, à plusieurs reprises, Chloé se fourvoie et n'arrive plus à se souvenir si la dame reste vivante ou si elle se fait assassiner. Nous avons sélectionné deux extraits qui montrent bien la confusion dans la tête de l'enfant : 1) « [...] la fille... est-ce qu'elle était morte? Non, mais la fille a pris un couteau [...] » et 2) « Ben, c'est un garçon dans un film, il y avait une fille, pis ils tuaient le monstre... il tuait la fille [...]. » Ainsi, conformément à notre interprétation, l'histoire du film d'horreur reflète un nouveau mouvement psychique où l'enjeu consiste à savoir si le personnage féminin est en mesure de lutter contre les agressions des mauvais objets, en l'occurrence l'héroïne du film le peut par sa capacité à se défendre et à résister. En ce sens, la femme est moins associée à un personnage fragile et vulnérable.

Du côté du dessin de la famille, en parlant de sa mère, Chloé développe l'idée suivante :

En même temps, j'vais dessiner. Ben... ça, c'est moi, ça, c'est ma sœur, ça, c'est ma mère, ça, c'est mon père. Pis mon père est séparé avec ma mère que là, ben... Ouais, c'est ça, ma mère, ben... avec ma mère, j'fais deux semaines sur deux, pis... des fois, ça va pas bien avec ma mère, mais souvent... (Q. : Tu dis que des fois ça va pas bien?) Ben, j'suis presque toujours... j'écoute presque... j'écoute presque toujours avec ma mère... Quand ça va pas bien

avec ma mère, ben, ma mère le dit à papa. (Q. : Qu'arrive-t-il?) Ben... il dit "Ah!" (Q. : C'est tout?) Oui. (Q. : Ça te fait quoi quand ta mère le dit à ton père?) Ça m'fait rien. (Q. : Ça te fait rien?) Non! Mais ça m'fait un p'tit peu peur. (Q. : Que veux-tu dire?) Ben... Qu'est-ce que j'pourrais faire? (Q. : Quand tu dis que ça te fait un p'tit peu peur, que veux-tu dire?) Ben, j'aime pas ça. J'dis... maman, non, dis-le pas, dis-le pas, dis-le pas, non... Pïs elle le dit quand même.

Il est possible de relever, à partir de cette narration, la présence d'une angoisse punitive qui est surtout rattachée à la figure du père qui risque de punir Chloé lorsque celle-ci se comporte mal avec sa mère. Le père incarne ici un surmoi sévère et exigeant, ce qui le rend terrifiant aux yeux de sa petite fille. Par ailleurs, nous ferons une remarque à propos du dessin comme tel. À le regarder, nous sommes frappés de voir à quel point Chloé investit beaucoup les éléments rattachés à la féminité, tels l'habillement et les cheveux chez sa sœur aînée et chez sa mère. Par contre, nous ne pouvons passer sous silence la question relative à l'apparence physique de Chloé sur cette production. De toute évidence, la fillette ressemble davantage à un petit garçon qu'à une petite fille. Son apparence sur le dessin contraste grandement avec l'apparence de sa sœur et celle de sa mère chez qui les éléments de féminité sont mis en valeur. Nous comprenons cette attention portée aux attributs féminins comme relevant d'un début d'identification féminine. Or, cette identification n'est pas pleinement assumée par le sujet puisque Chloé conserve une apparence masculine sur son dessin. Cet élément d'interprétation rejoint les remarques évoquées précédemment au sujet des talons hauts perçus à la planche 3 du Rorschach.

5.7.2 Synthèse des analyses qualitatives des dessins

Nous retenons trois principaux points de nos analyses issues des épreuves graphiques. Premièrement, en lien avec les angoisses persécutives, l'histoire créée autour du dessin libre indique que les personnages féminins sont capables de résister aux agressions du persécuteur. Autrement dit, ils peuvent se défendre au lieu de subir passivement la violence de leur assaillant. Cette composante n'était pas présente l'an dernier où, invariablement, le persécuteur attaquait ses victimes féminines sans que celles-ci puissent réagir aux agressions. Deuxièmement, au dessin du bonhomme, Chloé illustre une tentative de la part de certains objets de résister à l'impulsion de commettre le mal. Ceux-ci sont donc représentés comme

étant plus nuancés : bien qu'ils finissent par s'adonner à la violence et au sadisme, les fantômes sont dépeints comme ne voulant pas *a priori* faire du mal à leurs victimes. Ils essaient de s'y opposer. Troisièmement, le récit tricoté autour du dessin de la famille témoigne de la présence d'une angoisse punitive rattachée au père qui, pour cette raison, semble faire peur à sa fille, notamment lorsque cette dernière a été désagréable chez sa mère.

5.8 SYNTHÈSE DES TROIS SOURCES D'INFORMATION ET PROCESSUS DE CHANGEMENT

En accord avec nos analyses des trois épreuves projectives, nous ferons sept commentaires qui visent à mettre en relief les éléments que nous considérons essentiels à la compréhension de la dynamique interne de l'enfant au temps II et du processus de changement. Premièrement, de façon générale, en termes qualitatifs et quantitatifs, les réponses données au temps II sont plus étoffées et plus nombreuses que l'année dernière. Souvenons-nous qu'au temps I, le contenu des épreuves psychologiques renvoyait soit à une fantasmagorie peu symbolisée, soit à un mode défensif qui coupait Chloé de son monde interne et donc des fantasmes brutaux qui pouvaient en émerger. Nous avons observé que le second mode de fonctionnement ne se manifestait pas d'emblée, mais bien en cours de passation des épreuves psychologiques (Rorschach et T.A.T). Cette observation montrait que, spontanément, la fillette n'avait pas tendance à contre-investir son monde interne. Plutôt, elle semblait recourir à la défense une fois que les fantasmes angoissants étaient parvenus à se frayer un chemin au niveau de la conscience, comme pour en freiner l'irruption. Un an plus tard, nous remarquons que ces deux modes de fonctionnements sont moins opérants, ce qui peut s'expliquer par le fait que les fantasmes, étant mieux symbolisés, paraissent plus acceptables à la conscience ou au moi. Par conséquent, le mode de fonctionnement défensif devient moins nécessaire, bien qu'il ne soit pas pour autant complètement absent du matériel projectif. En d'autres termes, le moi, qui a su développer (entre les deux moments de mesure) sa capacité à symboliser un contenu violent, n'a plus besoin de se défendre d'une irruption brusque de fantasmes indésirables. Suivant la terminologie freudienne, au temps I, les processus primaires et secondaires tendaient à travailler indépendamment les uns des autres, ce qui donnait lieu, soit à des fantasmes peu symbolisés et brutaux, soit à des fantasmes peu élaborés et peu créatifs. Au temps II, nous observons le phénomène inverse, c'est-à-dire que

les processus primaires et secondaires semblent davantage travailler en collaboration, ce qui donne lieu à l'émergence de fantasmes qui sont mieux symbolisés et plus tolérables pour le moi. Ainsi, tout en conservant un aspect « secondarisé », les fantasmes infantiles ne sont pas pour autant desséchés et déconnectés de leurs racines pulsionnelles.

Deuxièmement, spécifiquement en termes d'angoisses, nous avons souligné que les trois épreuves projectives sans exception mettent en relief l'existence d'angoisses de nature persécutive. Comme au temps I, celles-ci sont encore actives, mais l'analyse qualitative des données du temps II nous autorise à apporter certaines nuances quant à ce type d'angoisse. Étant donné leur importance en regard de notre étude sur le changement, nous reprendrons chacune de ces nuances.

D'abord, au Rorschach et au T.A.T., nous avons indiqué que Chloé fait souvent intervenir des figures secourables capables d'intervenir dans le but d'apaiser les angoisses infantiles. Au temps I, l'objet externe n'était pas adéquat pour accomplir cette fonction fondamentale pour le développement optimal d'un enfant et, par conséquent, Chloé devait recourir à divers mécanismes de défense pour gérer les angoisses. D'ailleurs, la fillette elle-même semble avoir intériorisé cette fonction qui consiste à rassurer et à consoler l'individu angoissé. Rappelons à cet effet, qu'elle est capable de consoler son amie qui a peur des monstres et son chat qui craint l'examinatrice. L'émergence de ce genre de figure est propre au temps II et nous l'interprétons dans le sens d'un changement positif, car elle rend moins nécessaire l'utilisation de défenses contre l'angoisse de persécution. En effet, puisque l'objet s'avère efficace à secourir et contenir ce type d'angoisse, le moi infantile peut se permettre de relâcher la garde au niveau défensif. En un mot : l'objet remplace la défense. Par exemple, Chloé n'a plus besoin de puiser dans la toute-puissance pour se défendre et défendre l'objet maternel des mauvais objets ou encore elle n'a plus besoin de dénier la peur comme elle avait tendance à le faire en riant d'une situation qui au fond générait de l'angoisse. De la même manière, nous avons pu identifier la présence d'objets plus surmoïques, notamment la police, qui interviennent pour punir les « mauvais objets ». Tandis que l'objet secourable intervient auprès de la personne angoissée pour la rassurer et la contenir, la police intervient plutôt auprès du malfaiteur pour le punir en le mettant en prison. La présence de cette figure d'autorité montre un début d'intériorisation de la notion d'interdit dont la transgression est susceptible d'être sanctionnée. Elle cache aussi une angoisse punitive (si le malfaiteur est

puni, le moi aussi peut l'être quand il se comporte mal) sur laquelle nous aurons à revenir plus loin.

En vue de compléter les diverses nuances à apporter concernant les angoisses persécutives, nous ajouterons deux commentaires supplémentaires. D'une part, en lien avec les personnages féminins, à une seule occasion au T.A.T. (planche 4), nous avons mis en évidence des mouvements agressifs chez la femme, dont la conséquence est d'amener le conjoint à abandonner cette dernière. En ce sens, le « mauvais » n'est pas uniquement du côté de l'homme : les figures féminines sont tout autant porteuses de violence. Par contre, ces mouvements agressifs ne sont pas prédominants dans le matériel et, comme nous l'avons mentionné déjà, Chloé tend à les banaliser. Également, toujours en lien avec les personnages féminins, ceux-ci sont plus en mesure de résister aux attaques des persécuteurs. Tel est le cas de la dame qui oppose une résistance au tueur dans un film d'horreur. Dans les deux cas, les figures féminines ne font pas que subir passivement l'abandon du conjoint ou les attaques du psychopathe. En conséquence, le fantasme associé aux figures féminines correspond davantage à l'objet réel. D'autre part, nous avons noté que certains persécuteurs sont désormais plus nuancés. Tel est le cas des fantômes au dessin libre. Ceux-ci ne deviennent méchants que sous l'emprise du diable. La nuance vient du fait qu'il est plus difficile de catégoriser les fantômes strictement du côté des mauvais objets puisque, d'emblée, ces derniers ne voulaient pas faire de mal à autrui. En ce sens, nous dirons de l'objet qu'il est moins clivé : ne voulant pas faire le mal, les fantômes ont (un peu) de bon à l'intérieur d'eux.

Troisièmement, nos analyses des trois épreuves projectives mettent en relief la présence d'angoisses punitives. Contrairement à la persécution, ce type d'angoisse n'était pas visible lors de la première évaluation, ce qui en fait un élément intrapsychique nouveau. Cette angoisse semble la plupart du temps rattachée à la figure paternelle, quoique pas exclusivement. Par exemple, à la planche 13 B du T.A.T., l'instituteur, la mère et la soeur jouent ce rôle d'instance punitive. Également, à la planche 6 GF, la police joue cette fonction. L'objet punisseur peut revêtir un côté persécuteur en raison de la crainte qu'il soulève chez l'enfant et de la sévérité de la punition infligée en regard de la faute commise (battre l'enfant avec une ceinture en métal après qu'il se soit mal comporté en classe). Cependant, à ces considérations, il est important d'ajouter que l'objet-punisseur peut aussi revêtir un côté « bon objet ». Par exemple, après avoir été sévèrement puni par les membres de sa famille, le

garçon a reçu des cadeaux à Noël. Chloé est capable de nuancer son fantasme rattaché à l'objet-punisseur : celui-ci est très sévère, mais il sait aussi être gratifiant. Selon notre interprétation et suivant la notion de continuum mise en relief au chapitre trois, la présence d'angoisses punitives représente une variante plus évoluée de l'angoisse persécutive. Au temps II, la persécution semble donc avoir évolué vers la punition. Par conséquent, l'objet-persécuteur peut devenir aussi l'objet-punisseur.

Quatrièmement, nous retrouvons aussi des angoisses de perte surtout à l'épreuve thématique. Celles-ci sont reliées à la rupture amoureuse dans un contexte où il s'agit souvent de l'homme qui quitte sa compagne de vie. En conséquence, la perte semble être vécue sur le mode de l'abandon. Cette composante, qui confère aux personnages masculins un côté « mauvais objet », nous laisse penser que Chloé manque de confiance en l'être aimé et projette sur lui de mauvaises intentions : ce dernier peut à tout moment laisser tomber sa conjointe. Par contre, comme pour l'angoisse punitive, la crainte de l'abandon constitue aussi une évolution en regard de l'angoisse persécutive. Plus exactement, l'homme, dans un contexte de relation de couple, n'est plus représenté comme un persécuteur sadique qui agresse la femme. Il est plutôt représenté comme une figure qui risque d'abandonner son amoureuse et l'impact de l'abandon est de rendre cette dernière malheureuse. La blessure infligée par l'abandon est surtout de nature morale (tristesse, chagrin); elle n'est pas rattachée à la survie du moi (anéantissement, mort) ou à une blessure physique (castration).

Cinquièmement, nous ne pouvons passer sous silence la question du rapprochement hétérosexuel. Au temps II, ce type de rapprochement éveille moins d'inquiétude que l'année dernière. Plusieurs réponses données par Chloé abondent dans cette direction. Au T.A.T., notre narratrice met en scène des couples qui se réunissent après avoir été séparés ou encore des couples qui se font des caresses. À une occasion, elle fait allusion à un couple qui a des enfants. Au Rorschach, plus spécifiquement à la planche 7, ce qui s'avérait d'emblée être un acte de violence (un garçon qui « *fonce* » involontairement sur une fille), plutôt que de dégénérer vers un contenu à saveur schizo-paranoïde, aboutit sur une relation amoureuse. Au temps I, le rapprochement entre un homme et une femme était pratiquement impensable à moins de faire intervenir une défense. Par exemple, à la planche 6 GF du T.A.T. nous avons relevé que l'homme-séducteur était un homme-agresseur, ce qui n'était plus le cas lorsque notre narratrice faisait intervenir un petit garçon. La planche 7 du Rorschach abondait dans la

même direction : le lien amoureux était envisageable dans la mesure où l'homme et la femme étaient des « petits lapins », ce qui conférait un côté puéril à la relation amoureuse. Sans vouloir multiplier inutilement les exemples cliniques, nous pensons aussi à la planche 10 du T.A.T. où Chloé avait mis en scène un père qui embrasse son fils et non un homme et une femme comme le suggère l'image. Encore une fois, il lui était plus tolérable, à l'époque, de se représenter un père embrassant son fils qu'un homme se rapprochant d'une femme.

Sixièmement, en lien avec l'angoisse dépressive plus particulièrement, celle-ci est aussi présente dans le matériel projectif du temps II, mais elle est moins prédominante que l'angoisse persécutive. Nous avons notamment repéré au temps II des éléments qui tournent autour de la réparation de l'objet. Par exemple, Chloé ralentit d'elle-même son débit verbal en vue de faciliter la prise de notes de l'examinatrice, ce qui témoigne d'une certaine capacité à faire attention à autrui ou encore, pensons à l'homme qui s'occupait d'un cheval transportant des charges lourdes. Cela dit, lorsque nous comparons les deux protocoles d'évaluation, nous pouvons dire que l'élément nouveau provient du fait que l'objet, au temps II, peut aider à la réparation (pensons au violon brisé de la planche I du T.A.T.) et, ce faisant, il parvient à apaiser l'enfant qui pleure. Comme nous l'avons mentionné, l'objet externe est secourable et il peut désormais soulager des angoisses qu'elles soient par ailleurs persécutives ou dépressives. Le temps I, faisait davantage ressortir les capacités de réparation de Chloé. En effet, souvenons-nous de sa peluche à qui elle disait « *je l'aime* » et qu'elle embrassait après l'avoir préalablement battue. Également, toujours au temps I, le fait qu'elle était plus attentionnée avec son nouveau chien pouvait tout autant témoigner d'une réparation en regard de l'ancien animal qu'elle avait tendance à maltraiter. La différence entre les deux moments de mesure en ce qui a trait à l'angoisse dépressive est donc l'émergence d'un bon objet réparateur sur qui elle peut compter.

Septièmement, pour terminer, puisqu'ils n'étaient pas présents au temps I, il nous semble important de relever les éléments rattachés à la notion de différence intergénérationnelle et d'identification féminine. Étant donné la basse fréquence de leur apparition dans le matériel projectif, nous sommes conscients que ces composantes ne sont pas, pour l'instant, des éléments fondamentaux et déterminants. Nous les voyons plutôt comme des mouvements psychiques nouveaux, qui sont en train d'émerger lentement.

Pour faciliter la compréhension du lecteur, nous avons repris le tableau 4.4 (voir chapitre 4) que nous avons quelque peu modifié. Précisément, nous y avons intégré les éléments intrapsychiques issus de nos analyses du temps II, ce qui donne le tableau suivant :

Tableau 5.4 : Comparaison du temps I et du temps II

Éléments intrapsychiques du temps I	Éléments intrapsychiques du temps II
Double mode de fonctionnement psychique : un mode qui donne accès au monde interne; un autre plus défensif qui en coupe l'accès.	Les deux modes de fonctionnements travaillent davantage en collaboration. La défense qui coupait Chloé de son monde interne est donc moins présente et en revanche il y a moins de fantasmes crus et violents.
Angoisses persécutives	La persécution est encore présente, mais les fantasmes qui la caractérisent sont plus diversifiés : <ol style="list-style-type: none"> 1. intervention de figure secourable 2. intervention d'objets surmoïques 3. persécuteurs plus nuancés 4. personnages féminins moins passifs 5. homme triomphant du persécuteur
Défenses contre la persécution	Chloé n'utilise pas beaucoup de défenses contre la persécution, car les objets sont plus adéquats pour l'aider à y faire face. En quelque sorte, l'objet prend le relais de la défense.
Angoisses dépressives et accès à la réparation lorsque Chloé attaque l'objet d'amour.	La nouveauté est liée à la présence d'un objet externe qui aide à la réparation. Par cette intervention, l'objet peut donc soulager l'angoisse dépressive de l'enfant.
Présence de personnages masculins tout-puissants (super héros) pour protéger des persécuteurs.	Cet élément est peu présent. Une seule allusion aux super héros au Rorschach a été soulevée. La toute-puissance semble moins importante au temps II.
Présence de bons objets féminins nourriciers.	L'objet est plus nuancé. Par exemple, mère et sœur peuvent punir. Aussi, la mère est parfois frustrante, car elle raconte les comportements inadéquats de son enfant au père.

Angoisses liées à une mère inadéquate pour pallier certains besoins.	Le moi et l'objet sont plus adéquats pour protéger des persécuteurs et pour rassurer l'individu effrayé.
	Présence d'angoisses punitives : elles sont surtout rattachées au père, mais aussi à d'autres adultes, dont la mère, la sœur et l'instituteur. Cet élément est absent du temps I.
	Présence d'angoisses de perte vécues sur un mode abandonnique et rattachées essentiellement à l'homme dans un contexte de rupture amoureuse. Cet élément est absent du temps I.
	Le lien hétérosexuel est mieux toléré. Cet élément est nouveau. Plus précisément, Chloé peut davantage tolérer ce type de rapprochement, mais il demeure fragile, comme le montrent les réponses du T.A.T. où la crainte de l'abandon est très présente. De plus, ce type de rapprochement peut aboutir au désir d'enfant.
	Différence de génération et identification féminine. Ces deux composantes ne sont pas prédominantes, mais elles indiquent la présence de nouveaux mouvements psychiques.

5.9 CHANGEMENTS ET PSYCHOTHÉRAPIE PSYCHANALYTIQUE

Tout au long de ce cinquième chapitre, nous avons tenté de mettre en lumière les composantes intrapsychiques nouvelles de la personnalité de Chloé. Non sans raison, à ce stade-ci, le lecteur pourrait se demander si les changements relevés sont bel et bien le fruit de la psychothérapie psychanalytique ou bien s'il n'y a pas d'autres éléments qui pourraient davantage les expliquer. Nous ne reviendrons pas directement sur cette délicate question. Pour éviter les répétitions, nous renvoyons le lecteur aux arguments déjà soulevés à savoir celui de l'évolution naturelle des pathologies infantiles et celui de la concordance (supra chap. un et deux). Ces arguments permettent d'augmenter l'effet du traitement ou, pour le dire autrement, ils optimisent les chances que les résultats puissent être attribués à la

psychothérapie. Ce lien entre changement et psychothérapie mérite cependant d'être nuancé. En effet, sachant que les parents de Chloé reçoivent le soutien d'une travailleuse sociale de la même clinique que celle fréquentée par leur fille, comment savoir si ce n'est pas plutôt ce type d'intervention qui a permis les modifications intrapsychiques que nous semblons attribuer à la psychothérapie psychanalytique?

Pour répondre à cette interrogation, nous nous reporterons aux articles de Fonagy et Target (Fonagy et Target, 1994; Target et Fonagy, 1994a, b) sur les effets de la psychothérapie chez les enfants. Dans leurs travaux, les auteurs ont pu identifier différents indicateurs de changement (*predictors of outcome*), dont la psychothérapie maternelle qui semble avoir un impact positif sur l'issue du traitement de certains enfants. La présence de cette variable optimiserait donc les chances de réussite de la psychothérapie infantile, notamment les enfants aux prises avec des troubles de comportement. De la même manière, selon une autre recherche, Kazdin et ses collaborateurs (1992) étudient les effets de deux types d'interventions psychologiques sur des enfants ayant des comportements antisociaux : l'une est axée sur la résolution de problèmes (*problem-solving skills training*) et l'autre est axée sur le développement de certaines habiletés parentales (*parent managing training*). Les résultats montrent que les deux modalités d'intervention ont un impact positif sur les symptômes des enfants, mais la combinaison des deux interventions amène les changements les plus significatifs et les plus durables.

Si nous rapportons les résultats de ces recherches à notre cas Chloé, nous sommes autorisés à penser que le soutien dont bénéficient les parents peut avoir un impact sur le changement intrapsychique. En accord avec les chercheurs cités, les deux formes d'intervention, soit la psychothérapie psychanalytique et le support parental, sont probablement impliquées dans les changements survenus chez Chloé entre les deux moments de mesure. Par contre, notre étude ne permet pas de déterminer le pourcentage qui reviendrait à la psychothérapie et celui qui reviendrait à l'aide reçue par les parents dans la variance totale. Évidemment, nous n'irons pas jusqu'à affirmer que la psychothérapie psychanalytique n'a eu aucun impact sur le monde interne de Chloé d'autant plus que les changements vont exactement dans le sens de ce qui est visé par la psychothérapie psychanalytique (retour à l'argument de la concordance). Cependant, cela n'exclut pas que d'autres variables, qui sont

extérieures à la psychothérapie, puissent également avoir un impact sur les changements, dont l'aide professionnelle reçue par les parents.

5.10 CONCLUSION

Les résultats des épreuves projectives du temps II vont dans le sens d'une évolution positive au niveau surtout de la position schizo-paranoïde et de ses enjeux. Plus précisément, en termes d'angoisses, ce sont les angoisses persécutives qui ont connu la meilleure évolution entre les deux moments de mesure. Essentiellement, celles-ci ont évolué vers des angoisses punitives et des angoisses d'abandon. Ce qui signifie que ce n'est plus tant l'angoisse d'être anéanti qui prédomine que celle d'être puni ou blessé moralement par l'être cher. De plus, lorsque les angoisses persécutives proprement dites se manifestent, des nuances doivent être apportées lorsqu'elles sont comparées au temps I puisqu'elles ont aussi connu des modifications importantes, dont une diminution des défenses pour y faire face; diminution qui s'expliquerait par la présence marquée d'objets protecteurs et rassurants. Parallèlement, nous avons observé que la défense contre le monde interne est moins opérante. La capacité accrue du moi à symboliser permettrait de comprendre la baisse de cette défense. Pour ce qui est de la position dépressive, il est plus difficile de parler de celle-ci en termes d'évolution positive ou négative puisque, l'année dernière, nous en avons déjà repéré la trace avec l'utilisation de la réparation. Par contre, l'élément nouveau, redisons-le, est la présence d'un bon objet réparateur sur qui Chloé peut s'appuyer pour gérer et soulager ce type d'angoisse. Dans le chapitre suivant, nous présenterons la théorie kleinienne du changement qui porte sur la notion d'intégration, d'une part et la théorie bionnienne de la fonction contenante, d'autre part. Nous tenterons de voir en quoi nos observations se distinguent et en quoi elles se rapprochent de ces conceptions.

*

* *

CHAPITRE VI

THÉORIE DU CHANGEMENT : ENTRE KLEIN ET BION

La psychanalyse n'a pas dans sa définition même l'objectif de soigner un « malade ». Elle a celui de provoquer une modification de la vie psychique qui s'exprime dans le domaine de la pensée et des conduites.

Widlöcher, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*

6.1 INTRODUCTION

Dans le chapitre précédent, nous avons montré que d'importantes modifications sur le plan intrapsychique se sont produites entre les deux moments de mesure chez Chloé. Ces modifications concernent surtout la position schizo-paranoïde. Plus spécifiquement, nous avons pu remarquer une certaine perlaboration de l'angoisse persécutive entre les temps I et II : non seulement celle-ci a évolué vers la crainte de l'abandon et de la punition mais, lorsqu'elle se manifeste, le moi et l'objet paraissent mieux outillés pour y faire face, ce qui peut expliquer la diminution de certaines défenses. Dans ce sixième chapitre, nous tenterons d'établir un pont entre les résultats obtenus aux épreuves projectives et la théorie psychanalytique. Nous nous baserons, dans un premier temps, sur la notion d'intégration de Melanie Klein. Pour être plus précis, il s'agira de voir en quoi la théorie kleinienne du changement, basée sur le concept d'*intégration*, est pertinente en vue d'une meilleure compréhension théorique de la problématique du changement telle que dégagée à partir de notre étude de cas. Dans un second temps, nous nous baserons aussi sur la notion de fonction contenante telle que l'auteur post-kleinien Wilfred Bion l'a développée. De cette façon, nous pourrions voir comment ces deux modèles théoriques apportent un éclairage intéressant à nos données cliniques et, inversement, comment nos données cliniques permettent à leur tour de revoir et de nuancer certains éléments théoriques. L'intérêt de l'approche proposée ici vient du fait que, jusqu'à ce jour, force est de constater que peu d'études systématisées ont été mises sur pied dans le but de vérifier la façon dont peuvent s'articuler les phénomènes d'intégration et de fonction contenante à des données cliniques obtenues à partir d'épreuves

projectives. Évidemment, dans leurs écrits, les auteurs fournissent de nombreux exemples tirés de leur pratique clinique afin de mettre en relief ces phénomènes particuliers qu'ils voient à l'œuvre chez leurs patients en cours de traitement. Par contre, redisons-le, les concepts que nous proposons d'étudier dans ce qui suivra, ont fait l'objet de peu d'études systématisées, d'où l'originalité de la démarche proposée.

6.2 MELANIE KLEIN ET LE PROCESSUS D'INTÉGRATION

Avant d'aller plus loin, il serait utile de prendre un moment pour exposer la théorie du changement défendue par Klein. Selon cette théoricienne (Klein, 1952, 1957), d'un point de vue topique, l'instance moiïque existerait déjà à la naissance. En effet, dès le début et même s'il est immature, le moi serait capable de se défendre de certaines angoisses et d'entrer en relation avec un objet partiel, soit le sein maternel³⁵. Malgré ces fonctions innées, le moi primitif manque de cohérence et se trouve dans un état de non-intégration. Or, une des principales tâches du développement humain est de favoriser le passage de la non-intégration du moi vers son intégration. Pour diverses raisons, chez certains individus, cette tâche développementale est mise en échec et, lorsque tel est le cas, la psychothérapie peut s'avérer une avenue intéressante pour eux puisqu'elle vise à relancer ce mouvement progressif. En ce sens, un des principaux objectifs poursuivis par la cure psychanalytique est, selon Klein, de mettre en branle le processus d'intégration. Celui-ci consiste essentiellement à réduire les différents clivages du moi et de l'objet. Plus exactement, le psychanalyste doit permettre à son patient de faire la synthèse entre les éléments positifs et les éléments négatifs de sa personnalité, d'unir ce que les clivages avaient tenté de séparer pour éviter l'angoisse. Comme l'écrit la psychanalyste elle-même : « Le patient est ainsi rendu capable d'élaborer, et par conséquent de modifier les premières situations d'angoisses; le clivage entre les images « bonnes » et « mauvaises » décroît; les images se synthétisent peu à peu, c'est-à-dire que l'agression est adoucie par la libido. (Klein, 1952, p. 220) » L'intégration permet donc de récupérer les composantes agressives et dangereuses de la personnalité (envie, sadisme, haine, colère, etc.) qui en avaient été détachées en raison de l'utilisation de mécanismes de défense archaïques. Le commentateur de l'œuvre kleinienne, Petot (1979), précisera non sans

³⁵ Ce postulat théorique n'est pas partagé par l'ensemble des psychanalystes à commencer par Freud (1923) lui-même qui, dans le contexte de sa seconde topique, avance l'idée selon laquelle le moi émerge graduellement du ça au contact de la réalité externe.

raison que, au bout du compte, il s'agit pour le patient de passer de la position schizo-paranoïde à la position dépressive. Cette conception du changement diffère quelque peu de la conception freudienne, du moins celle qui date d'une certaine époque, selon laquelle le travail psychanalytique vise à lever le voile du refoulement pour accéder à un savoir inconscient³⁶ : « Nous donnons le nom de psychanalyse, écrit Freud, au travail qui consiste à ramener jusqu'au conscient du malade les éléments psychiques refoulés. (Freud, 1918, p. 132) » Par contre, les deux positions théoriques se rejoignent au sens où il s'agit d'élargir le territoire du moi (ou du conscient) et ainsi améliorer la connaissance que l'individu a de lui-même et des autres.

Dans son ouvrage intitulé *Envie et gratitude* (1957), Klein nous apprend que le principal obstacle au processus d'intégration est l'envie. Précisons que la réflexion de la psychanalyste sur l'envie n'est pas complètement nouvelle en psychanalyse. Freud avait déjà écrit à ce sujet. Il associait le concept d'envie au développement féminin avec la notion d'*envie du pénis* qui naît de la prise de conscience de la différence anatomique des sexes (Laplanche et Pontalis, 1967). Cette prise de conscience amène la femme à désirer ce qu'elle n'a pas. Adoptant une perspective quelque peu différente, Klein pense plutôt que l'envie est un phénomène inné et concerne tout autant le développement des garçons que celui des filles. Plus précisément, l'envie est un sentiment négatif éprouvé pour le bon objet que l'on veut détruire ou endommager parce qu'il possède quelque chose que l'on désire pour soi-même. Dans un tel contexte, l'agressivité est orientée vers le bon objet, source de gratification, et non plus uniquement vers l'objet frustrant et persécuteur³⁷. Conséquemment, la distinction entre le bon sein et le mauvais sein s'en trouve estompée. L'envie intervient très tôt dans le développement humain. En fait, elle remonte à la première relation au sein maternel et intervient aussi dans le processus thérapeutique à travers les manifestations transférentielles négatives où le patient attaque, dévalorise les interprétations du clinicien

³⁶ Avec la seconde topique, Freud montre que le travail thérapeutique ne consiste pas uniquement à rendre conscients les contenus refoulés, mais il porte aussi sur la partie inconsciente du moi, notamment celle rattachée aux résistances et aux mécanismes de défense.

³⁷ Casoni et Brunet (2007) expliquent de façon plus précise comment naît et se développe l'envie. Selon les auteurs, ce sentiment évolue suivant trois principales phases : 1) l'envie est éveillée lorsque le sujet sent qu'il lui manque quelque chose et que l'objet externe possède ce qui pourrait combler le sujet; 2) l'objet est perçu comme voulant garder pour lui-même ce qui manque au sujet, ce qui éveille de l'hostilité chez ce dernier; 3) Il s'agit de détruire ce dont le sujet est privé : si je ne peux avoir ce que l'objet possède, personne d'autre ne l'aura, car je le détruirai.

même lorsque celles-ci sont perçues comme lui étant profitables : « Mais le besoin qu'éprouve un patient de dévaloriser le travail analytique, dont il vient de ressentir l'utilité, est l'expression même de l'envie. (Klein, 1957, p. 23) » En ce sens, l'envie constitue un obstacle majeur à la progression de la cure et, pour cette raison, Klein l'associe à la réaction thérapeutique négative.

Toujours dans son essai *Envie et gratitude*, l'auteur y explique que, à l'inverse de l'envie, la gratitude est rattachée à la capacité de recevoir et d'accepter ce que donne le bon objet, soit le lait maternel ou encore l'interprétation du psychanalyste. Elle inclut aussi la dimension liée au plaisir pris par le moi à accepter les dons. La gratitude est à la base de l'introjection du bon objet. Pour que l'intégration puisse s'effectuer correctement, le moi doit être capable d'introjecter l'objet gratifiant. Cette introjection, qui fournit une sécurité de base, facilite la réception des éléments plus agressifs et haïs de l'objet et du moi. Autrement dit, avant d'accueillir le « mauvais » à l'intérieur de soi, il faut déjà avoir introjecté un bon objet qui assure au sujet protection et sécurité. À ce sujet, Klein s'exprime de la manière suivante : « L'amour peut atténuer la haine dans une certaine mesure, et faciliter ainsi la translaboration de la position dépressive. De cette façon, l'identification au bon objet global se fera avec d'autant plus de sécurité. (1957, p. 34) » L'intégration dépend donc en grande partie du mécanisme du clivage : pour pouvoir intégrer, il faut être capable de bien discriminer le bon objet du mauvais. Jusqu'à un certain point, ce mécanisme schizoïde est sain et adaptatif, mais comme le rappelle à notre attention l'auteur Petot : « [...] dans le cours normal du développement le maintien du clivage au-delà de la première enfance est pathologique. Dans le cours normal du développement, il est remplacé par le refoulement. (1979, p. 262) » Ainsi, nous l'avons compris, la gratitude favorise le processus d'intégration. À l'opposé, puisque l'envie favorise l'attaque et la dévalorisation de ce qui est bon en l'objet, elle fait obstacle à l'intégration en estompant la ligne de démarcation qui permet de distinguer le bon et le mauvais. Ne pouvant plus faire cette distinction, le sujet n'est pas en mesure d'introjecter le bon objet.

En somme, contrairement à la position de Freud, pour Klein, ce ne sont pas les pulsions sexuelles qui s'avèrent problématiques, mais bien les pulsions agressives et l'envie qui en est une manifestation. Au début de la vie, ces dernières sont prédominantes et tendent à endiguer les pulsions sexuelles. Progressivement, un développement positif et sain transformera cette situation primordiale et amènera les pulsions sexuelles à endiguer les

pulsions agressives, à les atténuer. Faisant partie des pulsions de vie, le travail des pulsions sexuelles est d'unir et de lier, ce qui encourage le processus d'intégration, tandis que le travail des pulsions agressives (associées aux pulsions de mort) est de désunir et de délier, ce qui encourage plutôt la désintégration. En fin de compte, chez Klein, la santé mentale est une question d'équilibre pulsionnel : les pulsions de vie doivent être en mesure de lier et d'adoucir les pulsions de mort. La coexistence entre les deux doit être possible et, si tel n'est pas le cas, la prédominance des pulsions de mort peut être un indicateur de pathologie.

6.3 CHLOÉ ET LE PROCESSUS D'INTÉGRATION

Après cette brève incursion dans la théorie kleinienne, nous tenterons maintenant de voir comment se manifeste le processus d'intégration chez Chloé après une année de psychothérapie psychanalytique. Le principal objectif dans ce chapitre est donc d'apporter un éclairage théorique à nos observations cliniques. Pour atteindre cet objectif, nous devons puiser à nouveau dans le matériel projectif obtenu au temps I et au temps II.

Tout au long des analyses qualitatives du temps II, nous avons mis en évidence l'idée selon laquelle une certaine forme de cohabitation entre les pulsions de vie et les pulsions de mort est dorénavant envisageable chez la fillette, ce qui n'était pas le cas l'année dernière. En effet, le matériel projectif du temps I tendait à démontrer l'idée inverse, soit que la pulsion de mort et le travail de déliaison qui lui est inhérent prédominaient à travers des scénarios de nature paranoïde. À cet effet, il est pertinent de rappeler certains récits que notre participante a élaborés durant la passation de l'épreuve thématique : l'homme qui a rejeté la jeune fille qui venait à sa rencontre (planche 2), l'homme qui a agressé une dame qu'il trouvait jolie (planche 6 GF) ou encore des gens méchants qui se moquaient et faisaient du mal à certains personnages (planches 3 BM et 7 GF). Au Rorschach, la même idée se dégage aisément : un couteau entré dans un masque (planche 1) et un monstre tuant une femme à l'aide d'un couteau (planche 2). Le plus souvent, ces scénarios mettaient en scène des objets clivés, c'est-à-dire des mauvais objets persécuteurs qui attaquaient ou brisaient le lien avec autrui.

Au temps II, même si les scénarios sont encore imprégnés de fantasmes paranoïdes, la tournure des événements change toutefois : la présence des pulsions de vie et du principe de liaison qui en émane se fait davantage sentir. En ce sens, Chloé semble désormais capable de se représenter des personnages qui sont à la fois bons et mauvais, montrant ainsi que les

clivages commencent à s'atténuer. À titre d'exemple, nous pensons aux parents (planche 13 B du T.A.T.) qui punissent leur garçon, mais qui, à Noël, lui donnent des cadeaux. Bien qu'ils soient de nature surmoïque et sévère, les personnages mis en scène sont capables d'amour et de gentillesse, ce qui permet d'adoucir leur « méchanceté ». L'amour fait ici contrepoids à la colère. Puisqu'ils sont moins clivés (ou, si l'on veut, plus nuancés), la relation avec ce type d'objet s'en trouve modifiée : elle ne dégénère pas vers du matériel schizo-paranoïde. Cette dégénération aurait plutôt marqué un mouvement régressif. Dans la même optique, nous avons vu que, dans les relations amoureuses, le conjoint est souvent associé à celui qui abandonne sa partenaire, laissant cette dernière dans un état de grande détresse. Par contre, cet homme-abandonnant peut aussi réparer la rupture et renouer le lien avec sa bien-aimée. Suivant cette thématique, le couple qui a été détruit peut donc être reconstruit (planches 4 et 16 du T.A.T.). Encore une fois, l'objet (soit, l'homme-abandonnant) est représenté comme étant plus nuancé : il brise le lien en abandonnant son amoureuse, mais il peut le reconstruire par la suite. Sans vouloir multiplier à l'infini les exemples cliniques, rappelons seulement l'histoire de la planche 7 du Rorschach puisqu'elle illustre avec clarté le mouvement d'intégration en émergence. Cette histoire met en scène un homme qui « fonce » accidentellement sur une dame et cet incident a fini par déboucher sur une relation amoureuse. Ce qui retient surtout notre attention est le fait que l'acte agressif (celui de foncer sur la dame) n'a pas provoqué de régression vers du matériel schizo-paranoïde où un persécuteur mal intentionné aurait fait du mal à sa victime. Il s'agit plutôt d'une tournure favorable où l'amour et le travail de liaison l'emportent sur l'agressivité et la déliaison. Suivant les différents exemples évoqués, il nous faut admettre que les effets de la destruction et de l'agressivité au temps II ne sont pas vécus uniquement sur un mode catastrophique et irrémédiable. Au contraire, les pulsions de mort sont souvent endiguées et atténuées par les pulsions de vie. Cette composante nouvelle indique que la synthèse entre les deux types de pulsions s'avère meilleure qu'au temps I.

Ces constatations se doivent toutefois d'être nuancées. Dans certains scénarios, il arrive que les persécuteurs parviennent à triompher de leur victime comme le montre l'histoire inventée autour de la planche 6 GF du T.A.T. où le voleur finit par agresser et tuer la dame. Toutefois, à la fin de cette histoire, Chloé fait intervenir la police pour punir le meurtrier. L'intervention de la loi et de l'ordre aura permis de modifier le comportement

destructeur de l'agresseur. La violence du mauvais objet est modérée par l'implication d'un bon objet (la police). D'ailleurs, comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, au temps II, les bons objets sont plus en mesure de rassurer et de protéger des mauvais objets. Comme la police, la jeune stagiaire (planche 2 du T.A.T.) est également associée à un bon objet capable d'aider les élèves à régler les situations conflictuelles. Son intervention empêche qu'un conflit ne se détériore, comme cela pouvait être le cas au temps I. Cette figure féminine fait contrepoids à la violence et la modère. Encore une fois, ces observations cliniques peuvent être comprises à partir de la notion d'intégration : le bon objet (la police et la stagiaire) est suffisamment résistant pour freiner, contrecarrer les comportements agressifs. Dans la même optique, nous avons vu que Chloé semble avoir elle-même intériorisé les fonctions rattachées aux bons objets puisqu'elle est désormais capable d'apaiser l'être aimé dans des situations angoissantes, notamment son amie effrayée par des fantômes et son animal domestique effrayé par la présence d'une personne inconnue (en l'occurrence, l'examinatrice). De cette façon, l'angoisse ne prend pas toute la place. En adoptant une attitude reconfortante, elle (l'angoisse) peut être diminuée et tolérée, ce qui montre que le persécuteur n'est pas si violent et dangereux.

En lien avec la présence nouvelle d'un bon objet secourable, il est difficile de passer sous silence la contribution théorique de l'auteur Bion sur laquelle nous aurons à revenir plus loin dans ce chapitre. Pour l'instant, toujours en lien avec la notion d'intégration comme telle, nous avons aussi relevé que, en ce qui a trait aux processus de pensée, ceux-ci ont connu des modifications qui vont tout autant dans le sens d'une meilleure intégration. Au temps I, en raison d'un monde interne angoissant, la fillette avait tendance à se couper de celui-ci, à le contre-investir. Par conséquent, un appauvrissement du discours et par là du processus associatif s'en suivaient. D'une certaine façon, cette défense amputait Chloé d'une partie d'elle-même, celle qui était la plus souffrante. Au temps II, cette stratégie défensive semble moins agissante, d'où une meilleure fluidité au niveau du processus associatif et des histoires plus créatives, plus riches. Le monde interne de l'enfant étant mieux symbolisé, le moi éprouve moins le besoin de contre-investir celui-ci pour se défendre des représentations angoissantes. Pour le dire autrement, l'intégration peut se comprendre ici en termes d'union heureuse des processus primaires et secondaires, ce qui explique les histoires plus riches et plus créatives du temps II. Leur désunion à l'inverse tendait ou bien à assécher l'imaginaire

infantile ou bien à favoriser l'émergence de fantasmes brutaux et violents. D'ailleurs, au temps II, mentionnons que Chloé avait plus de plaisir à passer les épreuves projectives, à « jouer » avec son monde imaginaire que l'an dernier où elle demandait constamment à l'examinatrice quand la passation des tests psychologiques allait prendre fin. Le côté ludique de la situation projective était donc plus évident à dégager au temps II, contrairement au temps I où la même situation générait davantage d'angoisse. Ce qui montre que les fantasmes sont moins effrayants aujourd'hui.

Comme nous le savons, dans le combat qui oppose les pulsions de vie aux pulsions de mort, les pulsions de vie ne parviennent pas toujours à maîtriser et à contenir les pulsions de mort. L'exemple le plus éloquent à ce sujet est l'histoire associée au dessin des fantômes : ces personnages, bien qu'ils aient essayé de résister, ont fini par succomber à la tentation de commettre le mal. Ce récit, qui nuance les personnages, montre tout de même que l'agression l'emporte parfois. Nous pouvons constater ici que le processus d'intégration n'est probablement pas encore fermement établi chez Chloé. Un second exemple qui va dans la même direction est l'histoire du meurtrier à la tronçonneuse : bien que le personnage féminin ait tenté de résister au « méchant », l'histoire se termine mal selon la fillette. À tout le moins, elle se souvient que la police (le bon objet) se fait tuer³⁸. La fragilité du processus d'intégration peut s'expliquer par le fait que, ne l'oublions pas, notre jeune participante poursuivait toujours sa psychothérapie au moment de la seconde évaluation psychologique, ce qui indique qu'un certain travail psychique était encore à faire chez elle.

Bien que le processus thérapeutique ne soit pas achevé au temps II, nous pouvons tout de même affirmer que d'importants changements au niveau de la dynamique interne ont pu se réaliser chez la fillette après seulement une année de psychothérapie. La présence de tels changements positifs contredit le préjugé, souvent défavorable et fort répandu, voulant que l'approche psychanalytique ne suscite l'émergence de modifications qu'après plusieurs années de traitement intensif. Dans le cas à l'étude, des séances hebdomadaires étendues sur un peu plus d'une année auront suffi à enclencher un processus de changement intrapsychique. Cette observation est fort encourageante pour la psychothérapie

³⁸ À propos du film, l'examinatrice demande ceci : « *Est-ce que ça finit bien, tout ça?* » À quoi Chloé répond : « *Non, ça finit comme... le gars... ben la police se fait tuer par lui.* »

psychanalytique. Ainsi, le cas Chloé montre qu'il n'est pas nécessaire d'attendre de longues années avant d'obtenir des résultats positifs. Des changements importants peuvent intervenir avant même que la psychothérapie n'en soit à son stade final.

Cette précision apportée en vue d'expliquer la fragilité du processus d'intégration, nous en apporterons une seconde. En accord avec Widlöcher (1981), nous dirons que l'apparition d'éléments nouveaux dans le fonctionnement psychique de Chloé n'implique pas pour autant la disparition des anciens modes de fonctionnements, ce qui permet de comprendre la présence persistante d'angoisses persécutives dans le matériel du temps II. Pour reprendre les mots de Widlöcher : « Se développe chez le sujet une nouvelle manière de penser, mais l'ancienne n'a pas disparu pour autant, elle est devenue moins utilisable. Sa fréquence d'occurrence a diminué au profit de la nouvelle. Mais elle coexiste et peut éventuellement revenir sur le devant de la scène. (1981, p. 944) » Ainsi, sans supplanter les anciens modes de fonctionnements, la psychothérapie aide le patient à en développer de nouveaux qui se superposent aux précédents et qui finiront par prendre le dessus. Ce faisant, ils donneront plus de liberté et offriront au sujet des possibilités nouvelles lorsqu'il aura à faire face à certaines contraintes internes ou externes. Des auteurs comme Lagache parlent du changement individuel en termes de mécanismes de dégagement, c'est-à-dire que la psychothérapie psychanalytique permet au patient de se *dégager*, par un effet de décentration, des répétitions aliénantes et des anciens modes de pensées par la présence de nouvelles formes de pensées (Lagache, 1967).

Dans la même veine que Widlöcher, il est intéressant d'ajouter que Klein elle-même écrivait que le processus d'intégration n'est jamais vraiment complété et que les angoisses primitives avec leurs modes défensifs sont toujours susceptibles de réapparaître lorsque le sujet est confronté à certaines situations particulières. À ce sujet, elle écrit ceci : « Selon moi, une intégration complète et définitive n'est jamais possible. Car on voit survenir, même chez les sujets les mieux intégrés, sous l'effet de tensions internes ou externes, des processus de clivage plus intenses, encore qu'il puisse s'agir de phénomènes passagers. (Klein, 1957, p. 91) » En ce sens, chez Chloé nous voyons bien que, à côté des anciens modes de fonctionnements, de nouveaux se sont construits et ceux-ci lui fournissent des outils supplémentaires pour confronter certaines situations qui antérieurement étaient gérées de façon stéréotypée et répétitive. Les réflexions de Widlöcher et de Klein appliquées au cas

Chloé peuvent nous ramener encore une fois à Freud (1925), notamment à sa métaphore du bloc-notes magique. Cette métaphore montre bien que dans le psychisme rien ne s'efface, tout demeure sous forme de traces et de frayages. Ainsi, sans supprimer les anciennes inscriptions, les nouvelles ne font que s'imprimer et se superposer à un système de ramification déjà existant.

6.4 PASSAGE DE LA POSITION SCHIZO-PARANOÏDE VERS LA POSITION DÉPRESSIVE

Avant de nous pencher sur la théorie de Bion, il ne faut pas oublier de mentionner un dernier point. Suivant la théorie kleinienne, répétons-le, le changement thérapeutique favorise le passage de la position schizo-paranoïde vers la position dépressive. Or, notre cas clinique nous fait voir que le changement ne se fait pas nécessairement en passant directement d'une position développementale à une autre, ce que le modèle kleinien laisse entendre. En fait, le changement semble se faire de façon plus subtile et plus graduelle. Plus précisément, nous avons pu mettre en relief, grâce au cas Chloé, l'idée selon laquelle l'évolution du fonctionnement intrapsychique est possible à l'intérieur d'une même position développementale, soit à l'intérieur de la position schizo-paranoïde. En termes d'angoisses, le matériel projectif montre que l'angoisse persécutive peut prendre différentes formes : abandon ou punition. En lien avec la notion de continuum que nous avons développée au chapitre trois, ces formes d'angoisses (abandon, punition) demeurent dans le registre de la persécution, mais elles en sont des manifestations plus évoluées. En ce qui concerne l'angoisse persécutive proprement dite, celle-ci a aussi connu certaines modifications. Par exemple, le persécuteur peut être puni ou encore un homme (et non plus un super héros) peut le combattre. Le mauvais objet est donc encore présent, mais il est moins tout-puissant qu'au temps I. Notre travail nous aura donc permis de montrer comment l'angoisse persécutive peut évoluer dans le temps et également de montrer que la persistance d'éléments qui sont propres à la position schizo-paranoïde au temps II ne signifie pas pour autant qu'il y a absence d'évolution favorable. Ces éléments sont pertinents à relever d'autant plus que nous ne savons que peu de choses sur la façon dont une position développementale comme la position schizo-paranoïde évolue à travers le temps.

6.5 BION ET LA NOTION DE FONCTION CONTENANTE

Comme nous l'avons fait pour Klein, dans cette partie nous présenterons d'abord certains éléments de la théorie élaborée par l'auteur et psychanalyste Bion. Cela fait, nous ferons ensuite le lien entre ce modèle et notre cas clinique. Selon ce théoricien de la psychanalyse (Bion, 1962), au début de sa vie le petit enfant est incapable de tolérer certains contenus pulsionnels et archaïques. Tels quels, ces contenus non liés et angoissants ne peuvent être intégrés par la psyché du tout-petit. Par conséquent, celui-ci tentera de s'en débarrasser en les projetant sur un objet externe, ce que le psychanalyste désigne par la notion d'identification projective. Ce mécanisme de défense archaïque a pour fonction d'évacuer l'angoisse suscitée par l'excitation pulsionnelle, mais il a aussi, et surtout, une visée communicative, c'est-à-dire que le sujet l'utilise avec l'espoir que l'objet externe pourra penser à sa place les contenus évacués et impensables. Dans un tel contexte, où le bambin tente de transmettre sa détresse, l'entourage (la mère particulièrement) se doit d'être suffisamment solide pour s'identifier et contenir les projections infantiles afin d'en renvoyer le contenu digéré et pensé à son enfant. Ce dernier pourra dès lors reprendre à l'intérieur de lui et intégrer psychiquement ce qu'il avait auparavant déposé à l'extérieur. Idéalement, l'*infans* devrait parvenir à introjecter cette fonction contenante maternelle, ce qui lui permettrait de développer sa propre capacité à contenir son monde pulsionnel et ses angoisses. C'est là essentiellement le sens de la fonction contenante telle qu'elle a été élaborée par l'auteur britannique. En d'autres termes, selon le modèle bionnien, la fonction contenante doit, dans un premier temps, être assumée par l'entourage et ce n'est qu'à cette condition *sine qua non* qu'elle pourra, dans un second temps, être intériorisée par le sujet lui-même, d'où la création d'un espace interne favorisant l'autorégulation pulsionnelle et l'autonomie.

Dans les cas pathologiques, dont les psychoses et les pathologies limites, il arrive que l'objet externe soit défaillant et ne parvienne pas à s'identifier et à tolérer à l'intérieur de lui les projections du tout-petit. Une telle situation contraint ce dernier à utiliser de façon excessive le mécanisme d'identification projective dans le but d'expulser les mauvais objets internes (Hinshelwood, 2000). Par conséquent, il s'avérera difficile pour lui de se ré-appropriier les parties mauvaises qu'il a mises en dehors. Ainsi, cette stratégie défensive qui avait originellement une visée communicative devient un mécanisme d'évacuation qui finit

pas être fort coûteux sur le plan psychique puisqu'il appauvrit l'individu en le privant d'une partie de lui-même.

Comme nous l'avons mentionné dans le quatrième chapitre, dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique*, Freud (1895) avait déjà souligné l'importance que revêt l'objet externe (la personne secourable) pour le bébé, notamment lorsqu'il s'agit de répondre à certains besoins comme la nourriture. De son côté, dans un article plus récent, Brunet (2005) aborde cette question relative à l'objet externe avec la notion d'« objet facilitateur ». La fonction de cet « objet facilitateur » est d'aider l'enfant à diminuer les angoisses dites archaïques. Lorsque ce rôle n'a pu être assumé par les parents, il revient au thérapeute dans le lien thérapeutique de le faire en rendant plus tolérables pour le sujet ces manifestations de l'archaïque. En ses termes, l'auteur définit cette fonction de la manière suivante :

Cette fonction réfère à la possibilité et à la nécessité pour l'objet, ou pour l'environnement, de jouer un rôle dans la gestion de la quantité de ce qui est ressenti, de façon à ce que le sujet puisse construire la capacité de s'approprier adéquatement son propre vécu lié aux angoisses primitives. (Brunet, 2005, p.59)

En bref, nous savons que Klein s'est peu intéressée au rôle joué par l'objet externe. Elle s'est surtout concentrée à étudier le monde interne et les fantasmes du nourrisson. La contribution majeure des auteurs qui l'ont suivie, comme Bion, est d'avoir porté une attention particulière au rôle de l'objet externe, plus précisément, à la réponse donnée par cet objet aux besoins infantiles; réponse qui s'avère déterminante au développement optimal de l'enfant.

6.6 CHLOÉ ET LA FONCTION CONTENANTE

Afin de nous aider à mieux comprendre certains éléments de changement chez Chloé, nous nous référons à la théorie de l'auteur Bion (1962) relative au concept de fonction contenante. Ce concept tel qu'il fut façonné par le psychanalyste permet d'interpréter le matériel clinique sous un angle différent de la théorie kleinienne de l'intégration. Au temps II, nous avons pu repérer dans les réponses la présence nouvelle d'un objet externe plus adéquat à secourir et à apaiser l'enfant en détresse. L'année dernière, souvenons-nous, l'objet (la figure maternelle plus spécifiquement) n'était jamais en mesure d'intervenir adéquatement lorsque survenaient des situations conflictuelles. Les planches 2-5-7 GF du T.A.T. faisaient

bien ressortir cette problématique. Suivant la notion de fonction contenant, nous pouvons parler, au temps I, d'un échec de cette fonction maternelle, ce qui obligeait Chloé à recourir à la toute-puissance afin de se prémunir et de prémunir la mère des attaques des persécuteurs. Autrement dit, pour pallier aux fragilités du contenant maternel (fragilités qu'elle attribuait par ailleurs aux femmes en général), Chloé a été contrainte de trouver des solutions de rechange mais, ce faisant, elle fut amenée à jouer un rôle d'objet protecteur qui ne lui revenait pas d'emblée. Ce rôle aurait plutôt dû être assumé par les adultes de son entourage. Or, l'inconvénient rattaché à ce type de défense est que notre participante tendait à se prendre pour une fille forte et omnipotente. D'une certaine façon, en croyant qu'elle pouvait se battre contre ses assaillants et vaincre de ceux-ci, Chloé déniait sa propre vulnérabilité et sa peur. De plus, le fait de surestimer ses capacités d'autodéfense devait parfois mettre la fillette dans des situations potentiellement dangereuses pour elle. Cette toute-puissance, notre participante la projetait aussi sur des objets externes, entre autres sur les super héros de bandes dessinées qui représentaient pour elle des personnages tout-bons et forts. Ceux-ci avaient une fonction rattachée à la protection. Le recours à la toute-puissance montrait à quel point les persécuteurs et leur sadisme étaient intenses jadis et que, pour les arrêter, il fallait qu'interviennent des objets ou un moi aussi forts et puissants que les agresseurs pour pouvoir contrecarrer leurs comportements. En quelque sorte, ce recours à la défense était une question de vie ou de mort pour Chloé et sa mère, c'est-à-dire qu'elle leur permettait de survivre.

Au temps II, puisque l'objet est désormais capable de protéger et de rassurer, Chloé a moins besoin de recourir à la toute-puissance comme défense contre la persécution. Pour le dire en utilisant le vocabulaire de Bion, au temps II, la fonction contenant paraît mieux assurée par l'objet. Par exemple, l'instituteur qui rend son élève heureux après avoir réparé son violon ou encore la stagiaire qui gère les conflits à l'école. Dans le même ordre d'idée, le matériel clinique nous a aussi permis de relever chez notre participante une identification à cette fonction relative à l'objet externe. En effet, Chloé elle-même est maintenant en mesure de rassurer les personnes qu'elle aime lorsque celles-ci se sentent angoissées. Ainsi, au temps II, autant l'objet externe que le moi semblent désormais aptes à assumer le rôle d'objet contenant ou, pour le dire autrement, à assumer la fonction d'objet facilitateur. Cette fonction essentielle favorise la gestion des angoisses, ou les manifestations de l'archaïque, ce qui en

retour permet au moi infantile de se « dégager » de l'obligation de devoir utiliser des mécanismes de défense coûteux sur le plan psychique.

Pour terminer cette section, nous ajouterons un dernier commentaire sur la théorie de Bion, puisqu'elle permet d'apporter un éclairage très intéressant en ce qui a trait au lien entre les processus primaires et les processus secondaires. Spécifions notre pensée : au temps II, nous avons montré qu'il y a une meilleure intégration entre ces deux processus mentaux chez Chloé. En termes bionniens, nous pourrions dire que les processus secondaires sont désormais plus en mesure de contenir les processus primaires, ce qui n'était pas le cas au temps I, où les processus secondaires étaient des contenants sans contenu (ou des contenants vides) et les processus primaires, des contenus sans contenant, à tout le moins le contenant s'avérait très fragile et facilement débordé par le contenu. Au temps II, le rapport contenant-contenu est donc mieux assumé par le moi, d'où une meilleure collaboration entre les deux processus et une diminution des réponses brutales et crues. En lien avec ces considérations, il est intéressant de mentionner que la capacité de contenance se retrouve tout autant dans la relation d'objet que dans la relation qu'entretiennent entre eux les processus mentaux.

6.7 CONCLUSION

L'analyse du matériel projectif nous a permis de relever la présence du processus d'intégration chez Chloé : entre les deux moments de mesure, il s'est instauré un rééquilibrage du rapport de force entre les pulsions de vie et les pulsions de mort où les pulsions de vie sont en mesure désormais de réfréner les pulsions de mort. En ce sens, nos résultats font voir que la théorie kleinienne du changement trouve une application à partir de notre cas clinique. Elle permet d'en éclairer le processus de changement en cours. Par contre, nous avons pu relever que le changement ne va pas forcément d'une position développementale à une autre et que, à l'intérieur d'une même position, des modifications peuvent se produire. Comme au temps I, les enjeux autour de la position schizo-paranoïdes tendent encore à prédominer, mais ces enjeux se sont transformés favorablement entre les deux évaluations psychologiques. Également, la comparaison des deux moments de mesure nous a permis d'apercevoir l'émergence de la fonction contenante et que cette fonction propre à l'objet externe commence à être intériorisée par Chloé. Tout comme le concept

d'intégration de Klein, la théorie de Bion sur la fonction contenante apporte aussi un éclairage intéressant et pertinent à notre étude sur le changement psychique.

Pour terminer, nous dirons simplement que nos analyses des temps I et II montrent bien ce qu'est le travail inhérent à la psychothérapie d'orientation psychanalytique. Celui-ci ne repose pas simplement sur la suppression d'un symptôme gênant ou sur le rétablissement d'un état antérieur à la maladie. Le travail de psychothérapie a pour objectif d'aider le moi à devenir plus mature et plus fort pour gérer les angoisses primitives. Selon cette perspective, le changement consiste surtout à accéder à un état nouveau, à faire émerger chez le sujet un mouvement psychique qui n'existait pas jusqu'alors.

*

* *

CONCLUSION

ÉTUDE DE CAS SYSTÉMATISÉE

Au terme de notre travail, prenons un instant pour faire un retour sur ce qui mérite d'être retenu. L'étude des changements intrapsychiques chez les enfants constituait notre point de départ. Nous avons insisté en début de parcours sur l'importance de mettre sur pied une méthodologie de recherche qui soit en continuité avec les fondements épistémologiques de l'approche psychanalytique. Plus précisément, il s'agissait pour nous de demeurer le plus près possible de la réalité clinique tout en systématisant la méthode de recherche en vue d'augmenter la rigueur de la démarche. Pour y parvenir, nous avons proposé, au chapitre deux, une méthodologie qualitative d'étude de cas systématisée. De façon générale, les études portant sur l'efficacité de la psychothérapie reposent presque exclusivement sur une méthode de recherche expérimentale et, de ce fait, elles sont souvent critiquées en raison de leur manque de validité externe. Puisqu'elles sont peu représentatives du travail sur le terrain, ces recherches ne sont malheureusement pas consultées par les cliniciens. À l'opposé, les études de cas, qui constituent l'outil privilégié de transmission des connaissances des psychanalystes, respectent la réalité clinique, mais elles ne sont pratiquement pas valides sur le plan scientifique étant donné le manque de systématisation de leur démarche. Avec les années, un fossé s'est donc constitué entre l'univers du chercheur et l'univers du clinicien.

Dans le cadre de cette étude, nous avons tenté de combler l'écart en mettant sur pied une méthodologie qui a l'ambition de tenir compte de ces deux univers en apparence contradictoires. D'une part, afin de rester fidèle au travail clinique, un nombre restreint de sujets a été utilisé pour favoriser la profondeur des analyses individuelles et le chercheur ne s'est aucunement immiscé dans le processus thérapeutique. D'autre part, afin d'augmenter la rigueur, la procédure de collecte et d'analyse des données s'est effectuée de façon systématisée : étude prospective, recours à plusieurs épreuves projectives, accord inter-juges, etc. Par l'établissement de cette méthodologie d'étude de cas systématisée, nous avons répondu à notre premier objectif de recherche.

CHANGEMENTS INTRAPSYCHIQUES

Suivant notre second objectif de recherche, qui visait l'évaluation du processus de changement intrapsychique chez l'enfant, nous avons formulé deux principales questions de recherche : la psychothérapie psychanalytique permet-elle d'apporter des modifications sur le plan intrapsychique, si oui comment les composantes rattachées aux angoisses et aux mécanismes de défense peuvent-elles évoluer après une année de psychothérapie?

En tenant compte des arguments relatifs à l'évolution naturelle et à la concordance, qui écartent la possibilité que les changements ne soient dus qu'à la passation du temps ou à la maturation, nous pouvons conclure que ce type de psychothérapie favorise l'évolution positive de ces deux composantes intrapsychiques, même si d'autres types d'interventions comme l'intervention professionnelle auprès des parents peuvent l'influencer. Plus précisément, nos résultats montrent que ce sont surtout les angoisses persécutives qui ont évolué de différentes façons. En effet, nous l'avons mentionné à plusieurs reprises déjà, celles-ci ont évolué vers des angoisses punitives et des angoisses d'abandon. Suivant la notion de continuum, ces deux types d'angoisses représentent une progression en regard des angoisses persécutives proprement dites. Elles en sont des variantes plus évoluées. Également, nous avons pu dégager que les angoisses persécutives proprement dites sont encore présentes dans le paysage fantasmatique de la fillette, mais celles-ci tendent à se manifester de façon différente comparativement au temps I. Par exemple : l'objet et le sujet, par identification à celui-ci, sont dorénavant plus solides pour contenir les angoisses. Cette présence nouvelle de ce que nous avons identifié comme relevant de la fonction contenante pourrait expliquer la diminution de certaines défenses comme la régression à la toute-puissance narcissique ou d'autres formes de défenses maniaques identifiées au temps I. À ces considérations, ajoutons que, au temps II, Chloé semble avoir moins peur de son monde interne, puisqu'elle a moins tendance à se couper de celui-ci. En effet, contrairement à l'année dernière, nous avons relevé une plus grande souplesse au niveau des processus mentaux ou, si l'on veut, une meilleure fluidité entre les processus primaires et les processus secondaires. L'accès à la symbolisation pourrait expliquer cette importante modification psychique qui, par ailleurs, s'accompagnait d'un plaisir accru chez la fillette à raconter des histoires.

En ce qui concerne les angoisses dépressives, il est plus difficile de parler de celles-ci en termes de progression ou de régression. Par contre, sans conteste, ce qui a changé entre le temps I et le temps II est l'implication d'un bon objet qui aide à réparer l'objet brisé (par exemple, l'instituteur qui répare le violon de son élève). Au temps I, le mécanisme de réparation était présent, mais ce qui prédominait surtout était l'utilisation de ce mécanisme par le moi infantile, notamment lorsque Chloé réalisait qu'elle avait attaqué l'objet aimé (sa peluche ou son animal de compagnie). La fillette peut donc désormais compter sur l'objet externe pour apaiser ce type d'angoisse.

En somme, les résultats de notre étude auront permis de documenter le domaine du changement en psychothérapie psychanalytique qui est un domaine encore peu exploré, comme nous le mentionnions en début de parcours. À vrai dire, il est rare d'avoir accès d'aussi près à l'évolution à travers le temps d'éléments intrapsychiques chez un enfant. Évidemment, il faut poursuivre les efforts dans cette direction en mettant sur pied d'autres projets de recherche qui vont dans le même sens, notamment des études de cas qui pourraient être comparées entre elles.

LIMITES DE LA RECHERCHE ET PISTES FUTURES À EXPLORER

Plusieurs auteurs (Fonagy, 1997; Seligman, 1996) s'entendent pour affirmer que les études qui portent sur l'efficacité de la psychothérapie devraient utiliser diverses mesures du changement. Le recours à des sources variées favorise l'obtention de différents angles *interprétatifs* à propos d'un même phénomène, en l'occurrence le changement. Par conséquent, ces différents angles interprétatifs permettent d'en cerner la richesse et la complexité. À ce sujet, il est intéressant de mentionner qu'une des découvertes majeures de Kantrowitz et de ses collègues (1987) est que l'évaluation du changement au niveau des relations d'objet à partir de la perspective du psychologue et du patient est influencée par la relation thérapeutique qui s'est développée entre les deux protagonistes. Par contre, cet élément *in vivo* du lien thérapeutique n'est pas capté par les épreuves projectives. Ces dernières étant plus sensibles à toutes les possibilités de représentations internes des relations objectales, dont la manifestation n'est que potentielle durant les séances de psychothérapie. Les épreuves projectives permettent donc d'accéder à du matériel qui ne serait pas accessible par d'autres moyens et il en va ainsi pour les entrevues avec les patients et les entrevues avec

les psychologues. Ces constatations font dire aux auteurs que les différentes sources d'informations sont complémentaires et leur comparaison permet de dégager un portrait global du processus de changement, d'où l'importance d'en avoir plusieurs puisque chacune met en lumière un aspect particulier de l'objet étudié. Dès lors, une des limites de notre recherche veut qu'elle ne tienne compte que d'une seule facette du processus de changement, celle engendrée par les épreuves projectives. Par ailleurs, il aurait été intéressant d'avoir accès à la perspective du psychologue de Chloé et aussi à celle de ses parents. Ces perspectives nous auraient permis de répondre à certaines questions. Par exemple : 1) leurs perceptions respectives au sujet de l'enfant se sont-elles modifiées entre les deux moments de mesure? 2) Le discours du psychologue diffère-t-il de celui des parents et des épreuves projectives? Si oui, comment comprendre les différences? 3) Le changement modifie-t-il la dynamique ou structure familiale? Etc. Ces questions montrent qu'il reste encore beaucoup de travail à faire dans cette voie de la recherche clinique sur le changement.

Une autre voie d'exploration, que nous n'avons pu aborder dans le cadre de notre travail, mais qui pourrait s'avérer une piste d'exploration intéressante pour la recherche future serait de mettre sur pied des études de suivis post-thérapie dans le but de vérifier si les changements intrapsychiques sont susceptibles de se *maintenir* et même de se *poursuivre* à travers le temps. Jusqu'à ce jour, malheureusement, peu de données sont disponibles à ce sujet, à tout le moins chez les enfants à l'exception peut-être de l'étude élaborée par Heinicke et Ramsey-Klee (1986). Selon ces chercheurs, une année après la fin d'une cure psychanalytique (quatre fois par semaine), le processus de changement se poursuivait toujours chez les sujets observés. Ainsi, comme nous pouvons le voir, d'autres projets sont encore nécessaires en vue d'analyser l'impact à court et à long terme d'une psychothérapie psychanalytique.

Également, mentionnons que, dans l'après-coup, nous nous sommes rendus compte qu'une méthode basée sur deux rencontres (à l'intérieur desquelles il fallait prévoir l'administration de plusieurs épreuves psychologiques) limite l'accès aux manifestations transféro-contre-transférentielles qui sont pourtant des données que nous voulions prendre en considération *a priori*. En fait, pour que ces éléments relationnels puissent se déployer pleinement entre le chercheur et le participant et constituer des données d'analyse intéressantes, il aurait fallu planifier plus de deux rencontres avec Chloé. Malgré tout, des

éléments liés au transfert et au contre-transfert étaient tout de même présents dans le matériel clinique (nous en avons d'ailleurs relevé certains) mais, puisqu'ils ne répondaient pas aux exigences de convergence, de cohérence et de parcimonie, nous avons fait le choix de ne pas les utiliser plutôt que de les aborder de façon superficielle et tomber dans le piège des projections du chercheur.

AVENIR DE LA PSYCHANALYSE ET RECHERCHE

Après un long détour, nous concluons cette recherche en défendant l'idée suivant laquelle il est non seulement possible, mais plutôt souhaitable, d'étudier cliniquement et rigoureusement un phénomène aussi complexe et difficile que celui du changement intrapsychique. Certes, si mener ce genre de recherche n'est jamais facile, nous croyons l'avoir fait avec la rigueur qu'imposaient notre méthode et nos objectifs. Or, il s'avère nécessaire, selon nous, de poursuivre les recherches dans ce domaine et d'innover sur le plan méthodologique. Il en va de l'avenir et de la crédibilité de l'approche psychanalytique qui ne s'est que très peu penchée sur la question du changement chez les enfants, comme si ce phénomène allait de soi. Nous avons vu que ce n'était pas le cas.

Comme nous l'avons mentionné, contrairement aux approches dites cognitivo-comportementales, la psychothérapie psychanalytique peut difficilement se soumettre aux impératifs des méthodologies expérimentales en raison de leurs visées positivistes. Sur ce terrain, elle sera forcément perdante, du moins elle ne sera pas évaluée à sa juste mesure. C'est pourquoi nous estimons qu'il est de la plus haute importance pour les chercheurs-psychanalystes d'entreprendre des projets d'études qui respectent les balises épistémologiques de leur approche théorique. Dans la mesure où la recherche psychanalytique favorise la mise à jour d'un savoir voilé, ce type de savoir ne serait pas aisément accessible par le recours à une démarche méthodologique basée exclusivement sur la quantification et l'empirisme. Ce genre de recherche n'accorde de crédit qu'à un certain type de réalité, celle qui se donne à voir à l'œil nu. L'obsession pour l'observation et la vérification, qui n'est pas mauvaise en soi nous en convenons, atteint pourtant des limites, précisément parce que l'essentiel de la vie psychique ne se donne jamais à « voir » directement. Au contraire, nous avons bien montré que des changements aussi fondamentaux et subtils que ceux relevés chez Chloé n'auraient pu être interprétés et compris dans ce genre

d'étude. Par ailleurs, nous ne le précisons jamais assez, il ne s'agit pas d'exclure complètement la démarche expérimentale de la psychanalyse, mais d'en voir les limites en regard de cette approche et de proposer des pistes différentes de recherche.

Dans le contexte actuel, l'intérêt pour les manifestations inconscientes n'est qu'accessoire et sa pertinence trop souvent mises en doute. Selon les avancées de cette thèse, nous sommes convaincus, plus que jamais en fait, que rejeter le savoir émanant de l'inconscient reviendrait à rejeter en même temps une partie de notre réalité et de notre expérience en tant qu'être humain. Qui en effet se permettrait cela lorsqu'il est question de la souffrance, souvent non perceptible, d'un enfant? À se fier à Freud lui-même, cette mise à l'écart de l'inconscient aurait pour fâcheuse conséquence de nous couper de la part la plus essentielle de notre humanité.

APPENDICE A

LETTRE ADRESSÉE AUX PARENTS

Invitation à participer à un projet de recherche en psychologie :
Évaluation du processus de changement chez des enfants en psychothérapie

Chers parents,

nous vous offrons la possibilité de participer, vous et votre enfant, à un projet de recherche sur le changement en psychothérapie infantile. Cette étude a pour but d'évaluer l'impact, en termes d'effets et de changements, de la psychothérapie avec les enfants. En d'autres mots, il s'agit d'évaluer non pas seulement l'efficacité du traitement, mais bien de déterminer en quoi il est efficace, ce qu'il touche, ce qu'il modifie. Le changement est évalué sous l'angle de la perception des différents acteurs impliqués dans la thérapie : l'enfant (notamment à travers des évaluations projectives), les parents et le psychologue.

Comment se déroulera cette étude ?

Cette étude procédera en deux temps d'évaluation (8 à 12 mois d'intervalle).

Premier temps

Un chercheur vous rencontrera pour un entretien d'une durée approximative de 60 à 90 minutes durant lequel vous serez invités à discuter de votre enfant. Pendant ce temps, un autre chercheur sera avec votre enfant pour une évaluation projective (on lui demandera de raconter des histoires à partir d'images qui lui seront proposées). Une deuxième rencontre sera nécessaire environ 7 jours plus tard, elle se déroulera de la même façon.

Deuxième temps d'évaluation (8 à 12 mois plus tard)

Cette deuxième évaluation se fera sur le même schéma que la première et sera également divisée en deux visites. Votre enfant participera aux deux mêmes évaluations que lors de la première rencontre. Avec votre consentement, le psychologue de votre enfant sera également sollicité pour participer à cette étude. Il sera invité à parler de son expérience thérapeutique avec l'enfant. Ce projet a été accepté par le comité d'éthique de l'Hôpital Rivière-des-Prairies. Si vous avez des questions ou si vous souhaitez y participer, vous pouvez appeler dès maintenant une personne ressource à l'Hôpital Rivière-des-Prairies, Madame X. au numéro XXX-XXXX.

Nous vous remercions de votre intérêt, et vous prions de croire, chers parents, en nos sincères salutations.

X.X. cand. Ph. D. psychologie

X.X. Ph.D. psychologie et superviseur du projet

ANNEXE B

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre du projet

Le changement dans la psychothérapie psychanalytique avec les enfants.

Description du projet

Le projet de recherche a pour but d'évaluer l'impact, en termes d'effets, de changements, de la psychothérapie psychanalytique avec les enfants. Cette étude vise à repérer les changements au niveau du fonctionnement mental des enfants. En d'autres mots, il s'agit d'évaluer non pas seulement l'efficacité du traitement, mais bien de déterminer en quoi la psychothérapie est efficace, ce qu'elle touche, ce qu'elle modifie. Le changement est évalué à partir de la vision des différentes personnes impliquées dans la thérapie : l'enfant, ses parents et le psychologue avec qui l'enfant poursuit actuellement une psychothérapie.

Nature de la participation des sujets

Vous avez été pressenti(e) pour participer à cette étude en raison de votre expérience auprès de votre enfant qui suit actuellement une psychothérapie. En consentant à participer à ce projet, vous serez invité(e)s à répondre à un questionnaire qui vous sera présenté par un chercheur lors de quatre entretiens se déroulant à la clinique où votre enfant est traité, ou à votre domicile si cela vous convient davantage. Votre enfant sera rencontré simultanément par un second chercheur lors de ces entretiens. Son consentement sera discuté lors de la première rencontre et considéré pour la poursuite de votre engagement à ce projet. Suite à son accord verbal, votre enfant sera rencontré pour parler de son expérience de psychothérapie. Il lui sera également demandé de raconter des histoires à partir d'images. En consentant à participer à ce projet, vous acceptez aussi que le psychologue de votre enfant soit interrogé sur son expérience de psychothérapie avec votre enfant. Ainsi, vous le libérez de son engagement de confidentialité à cet égard. Cette dispense n'est cependant valide que pour les entretiens réalisés dans le cadre de cette recherche.

La durée de votre participation sera d'environ six heures (pour vous-même ainsi que votre enfant), c'est-à-dire quatre entretiens d'environ 90 minutes, soit deux rencontres au moment de l'évaluation initiale et deux rencontres au moment de l'évaluation finale (environ un an plus tard).

Avantages

Vous et votre enfant ne retirerez aucun avantage direct à participer à ce projet. Toutefois, votre participation permettra l'acquisition de nouvelles connaissances. Si vous le désirez, vous aurez accès aux résultats générés par cette étude, telles les publications scientifiques qui découleront du projet.

Risques et inconvénients

Le seul inconvénient est le temps accordé à votre participation. Un contact avec le psychologue sera cependant maintenu au cas où cela s'avérerait nécessaire.

Confidentialité

Un code numérique sera accordé à chaque entrevue et documents s'y rattachant, afin que tous les renseignements obtenus dans le cadre de ce projet de recherche soient traités de façon confidentielle et anonyme. À cette fin, aucune information nominative ne pourra être transmise à un tiers sans votre consentement, sauf si la loi nous y oblige. Le cas échéant, certains renseignements pourraient être versés au dossier médical de l'enfant. Les documents où figureront votre nom ne seront disponibles qu'à l'équipe de recherche. Ils pourraient également l'être à un représentant du comité d'éthique qui a approuvé ce projet de recherche. Les enregistrements audio des entretiens et les formulaires de consentement, gardés en tout temps sous clé et en lieu sûr, seront détruits au terme du processus de recherche. Votre participation à ce projet ne sera inscrite dans aucun autre dossier vous concernant. Enfin, les résultats générés par le projet ne feront pas mention de votre identité, lors de publications ou de conférences.

Responsabilité des chercheurs et de l'établissement

Bien que la recherche ne suppose que des inconvénients minimes, s'il survenait un incident dû à votre participation à cette recherche, vous pourrez, comme dans toute recherche, faire valoir tous les recours légaux garantis par les lois en vigueur au Québec, sans que cela n'affecte en rien les soins qui vous seraient autrement prodigués. Votre participation ne libère ni les chercheurs, ni l'établissement, ni le commanditaire de leur responsabilité civile et professionnelle.

Liberté de participation ou de retrait

Votre participation et celle de votre enfant à ce projet sont tout à fait volontaires. Vous êtes donc libres d'accepter ou de refuser d'y participer sans qu'un refus ne nuise à vos relations avec les professionnels de l'Hôpital Rivière-des-Prairies. Vous êtes également libres de cesser votre participation et celle de votre enfant à n'importe quel moment, sans préjudice et sans explication.

Il pourrait être possible que le chercheur retire votre enfant de la recherche s'il cessait sa thérapie avant la fin de la collecte des données ou si le psychothérapeute et le chercheur jugeaient que cela est requis.

Personnes-ressources

Si vous désirez de plus amples renseignements au sujet de ce projet de recherche ou si vous voulez nous aviser de votre retrait ou de celui de votre enfant, veuillez laisser un message à la boîte vocale suivante : XXX-XXXX. Un membre de l'équipe de recherche vous contactera dans les plus brefs délais. Si vous avez des plaintes ou des commentaires à formuler ou si vous avez des questions concernant vos droits en tant que sujet de recherche, vous pouvez communiquer avec l'ombudsman de l'Hôpital Rivière-des-Prairies, Mme X. au XXX-XXXX.

Formulaire d'adhésion

J'ai lu et j'ai compris le contenu du présent formulaire pour le projet qui requiert ma participation et celle de mon enfant. Aussi, je certifie qu'on nous l'a expliqué verbalement. Nous avons eu l'occasion de poser nos questions et on y a répondu à notre satisfaction. Je sais que mon enfant et moi sommes libres de participer au projet et de nous en retirer en tout temps, par avis verbal, sans que cela n'affecte la qualité des traitements, des soins futurs et des rapports de mon enfant avec son psychothérapeute ou le centre hospitalier. Je certifie qu'on nous a laissé le temps voulu pour prendre notre décision, que le projet a été expliqué à mon enfant et qu'il accepte d'y participer sans contrainte ou pression de qui que ce soit. Je consens à ce que mon enfant et moi-même participions à ce projet et comprends que je recevrai une copie signée du présent formulaire.

Mère ou détenteur de l'autorité
parentale (nom en lettres moulées)

Signature

Date

Père ou détenteur de l'autorité
parentale (nom en lettres moulées)

Signature

Date

Enfant (nom en lettres moulées)

Signature

Date

Personne désignée pour obtenir le
consentement

Fonction

Date

Formule d'engagement du chercheur

Je certifie : a) avoir expliqué au sujet, les termes du présent formulaire de consentement, b) avoir répondu aux questions du sujet à cet égard, c) avoir indiqué clairement au sujet qu'il peut mettre fin à sa participation en tout temps, sans préjudice et d) avoir remis au sujet une copie signée et datée du présent formulaire.

Superviseur du projet , Ph.D. en psychologie

Date

RÉFÉRENCES

- Baily, D. 1995. « La naissance de l'anxiété : hypothèses théoriques et modèles de compréhension ». Chap. in *Stress, anxiété et pathologies médicales*, p. 18-39. Paris : Masson.
- Bauduin, A. 1997. « L'angoisse dans l'oeuvre de Melanie Klein : quelques jalons ». In *Angoisses : pluralité d'approches*, sous la direction de Nadine Amar, Annick Le Guen et Agnès Oppenheimer, p. 43-51. Paris : P.U.F.
- Bégoïn-Guignard, F. 1993. « Quelles fins pour l'analyse d'enfants? » *Filigrane*, vol. 2 (printemps), p. 11-28.
- Bion, W.R. 1962. « Une théorie de l'activité de pensée ». Chap. in *Réflexion faite*, p. 125-135. Trad. de l'anglais par François Robert. Paris : P.U.F., 1983.
- Boston, M. et D. Lush. 1994. « Further Considerations of Methodology for Evaluating Psychoanalytic Psychotherapy with Children : Reflections in the Light of Research Experience ». *J. of Child Psychotherapy*, vol. 20, no 2, p. 205-229.
- Brillon, M. 1992. « Recherche clinique d'inspiration psychanalytique : essai méthodologique ». *Association pour la recherche qualitative*, vol. 7, p. 7-19.
- Brunet, L. 1998. Pour une revalorisation de l'analyse qualitative des instruments projectifs. Une méthode associative-séquentielle. *Bulletin de psychologie*, vol. 51, no 4, p. 459-468.
- Brunet, L. 2005. « Les manifestations de l'archaïque et les fonctions de l'analyste ». *Revue canadienne de psychanalyse*, vol. 13, no 1, p. 57-76.
- Casoni, D. et L. Brunet. 2007. « The psychodynamics that lead to violence - Part.I: The Case of the Chronically Delinquent ». *Revue canadienne de psychanalyse*, vol. 15, no 1, p. 41-55.
- Chabert, C. (1987). « Rorschach et T.A.T. : antinomie ou complémentarité ». *Psychologie Française*, vol.32, p. 141-144.
- Chabert, C., C. Behar-Azoulay, M. Chrétien, N. Guedeney et P. Jeammet. 1990. « Les potentialités de changement chez les adolescents psychotiques : Contributions du Rorschach et du T.A.T. à une étude longitudinale ». *Revue de psychologie appliquée*, vol. 40, no 2, p. 113-137.
- Chabert, C. 1998. *La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*. Paris : Dunod, 283 p.
- Clemens, N. A. 2002. « Evidence-Based Psychotherapy ». *Journal of Psychiatric Practice*, vol. 8, no 1, p. 51-53.

Conseil canadien de la santé. 2006. *Leur avenir commence maintenant : des choix sains pour les enfants et les jeunes au Canada*. [En ligne]. <http://www.conseilcanadiendelasanté.ca> (Page consultée janvier 2008).

Drapeau, M. et R. Letendre. 2001. « Quelques propositions inspirées de la psychanalyse pour augmenter la rigueur en recherche qualitative ». *Recherches qualitatives*, vol. 22, p. 73-92.

Eysenck, H. J. 1952. «The Effects of Psychotherapy: an Evaluation». *J. of Consultant Psychology*, vol. 16, p. 319-324.

Éveno, B. (dir. pub.). 1999. *Le Petit Larousse illustré. (1999)*. Paris : HER

Fonagy, P. et M. Target. 1994. « The efficacy of psychoanalysis for children with disruptive disorders ». *J. of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry*, vol. 33, no 1, p. 45-55.

Fonagy, P. 1997. « Evaluating the Effectiveness of Interventions in Child Psychiatry : The State of the Art – Part 1 ». *Canadian Child Psychiatry Review*, vol. 6, p. 31-47.

Fonagy, P. 1999. *An Open Door Review of Outcome Studies in Psychoanalysis: Report Prepared by the Research Committee of the IPA at the Request of the President*. London, International Psychoanalytic Association, [En ligne]. <http://www.ipa.org.uk/research/complete.htm> (Page consultée janvier 2008).

Freedman, N., J.D. Hoffenberg, N. Vorus et A. Frosch. 1999. «The Effectiveness of Psychoanalytic Psychotherapy : The Role of Treatment Duration, Frequency of Sessions, and the Therapeutic Relationship». *J. of the American Psychoanalytic Association*, vol. 47, no 3, p. 741-772.

Freud, S. 1895. « Esquisse d'une psychologie scientifique ». Chap. in *La naissance de la psychanalyse*, p. 307-396. Trad. de l'allemand par Anne Berman. Paris : P.U.F., 1956.

Freud, S. 1905. « De la psychothérapie ». Chap. in *La technique psychanalytique*, p. 9-22. Trad. de l'allemand par Anne Berman. Paris : P.U.F., 1953.

Freud, S. 1910. « Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique ». Chap. in *La technique psychanalytique*, p. 23-34. Trad. de l'allemand par Anne Berman. Paris : P.U.F., 1953.

Freud, S. 1912. « La dynamique du transfert ». Chap. in *La technique psychanalytique*, p. 50-60. Trad. de l'allemand par Anne Berman. Paris : P.U.F., 1953.

Freud, S. 1916-1917. « L'angoisse ». Chap. in : *Introduction à la psychanalyse*, p. 370-388. Paris : Payot, 1961.

Freud, S. 1919. « Les voies nouvelles de la thérapeutique ». Chap. in : *La technique psychanalytique*, p. 131-141. Trad. de l'allemand par Anne Berman. Paris : P.U.F., 1953.

- Freud, S. 1925. « Note sur le bloc-notes magique ». Chap. in *Résultats, idées, problèmes (1921-1938)*, p. 119-124. Trad. de l'allemand par J. Laplanche et J.-B Pontalis. France : PUF, 1985.
- Freud, S. 1926. *Inhibition, symptôme et angoisse*. Trad. de l'allemand par Paul Jury et Ernest Fraenkel. Paris : P.U.F., 102 p., 1951.
- Freud, S. 1954. *Cinq psychanalyses*. Trad. de l'allemand par Marie Bonaparte et Rudolph Lowenstein. Paris : P.U.F., 422 p.
- Gabbard, G. O. 2000. « Disguise or Consent. Problems and Recommendations Concerning the Publication and Presentation of Clinical Material ». *Int. J. of Psychoanalysis*, vol. 81, p. 1070-1086.
- Gadamer, H.-G. 1960. *Vérité et Méthode*. Paris: Éditions du Seuil, 530 p., 1996.
- Galatzer-Levy, R.M., H. Bachrach, A. Skolnikoff, S. Waldron. 2000. *Does Psychoanalysis Work?* New Haven, U.S. : Yale University Press, 302 p.
- Garzon, G. et Vignau, J. 1995. Les théories psychodynamiques. In *L'angoisse de séparation*, sous la dir. de Daniel Bailly, p.61-75. Paris : Masson.
- Golfried, M. R. et B. E. Wolfe. 1996. « Psychotherapy Practice and Research : Repairing a Strained Alliance ». *Am. Psychologist*, vol. 51, p. 1007-1016.
- Green, A. 1992. *La déliaison*. Paris : Société d'Éd. Les Belles Lettres, 388 p.
- Green, A. 1994. *Un psychanalyste engagé*. Paris : Hachette Littératures, 232 p.
- Heimann, P. 1950. « On Countertransference ». *Int. J. of Psychoanalysis*, vol. 31, p. 81-84.
- Heinicke, C. M. et D. M. Ramsey-Klee. 1986. «Outcome of Child Psychotherapy as a Function of Frequency of Session». *J. of the Am. Academy of Child Psychiatry*, vol. 25, p. 247-253
- Hilliard, R. 1993. «Single-Case Methodology in Psychotherapy Process and Outcome Research ». *J. of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 61, p. 373-380.
- Hinshelwood, R. D. 2000. *Dictionnaire de la pensée kleinienne*. Trad. de l'anglais par Jacqueline Parant. Paris : P.U.F., 580 p.
- Hoagwood, K., E. Hibbs, D. Brent et P. Jensen. 1995. «Introduction to Special Section : Efficacy and Effectiveness in Studies of Child and Adolescent Psychotherapy». *J. of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 63, no 5, p. 683-687.
- Jones, E. (1958). La jeunesse de Freud (1856-1900). T. 1 de *La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*. Traduit de l'anglais par Anne Berman. Paris : PUF.

Kantrowitz, J. L., A. L. Katz, F. Paolitto, J. Sashin et L. Solomon. 1987. «Changes in the Level and Quality of Object Relations in Psychoanalysis: Follow up of a Longitudinal, Prospective Study». *J. of the American Psychoanalytic Association*, vol. 35, no 1, p. 23-46.

Kazdin, A. E., T. C. Siegel et D. Bass. 1992. «Cognitive Problem-Solving Skills Training and Parent Management Training in the Treatment of Antisocial Behavior in Children ». *J. of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 60, no 5, p. 733-747.

Kernberg, O. F. 1999. «Psychoanalysis, Psychoanalytic Psychotherapy and Supportive Psychotherapy : Contemporary Controversies ». *Int. J. of Psychoanalysis*, vol. 80, p. 1075-91.

Kernberg, O. F. 2006. « The Pressing Need to Increase Research in and on Psychoanalysis ». *Int. J. of Psychoanalysis*, vol. 87, p. 919-926.

Kierkegaard, S. A. 1844. *Le concept d'angoisse*. Paris : Éd. De l'orante, 1973.

Klein, M. 1926. « Les principes psychologiques de l'analyse des jeunes enfants ». Chap. in *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, p. 166-177. Trad. de l'anglais par M. Derrida. Paris : Payot, 1968.

Klein, M. 1945. « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces ». Chap. in *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, p.370-424. Trad. de l'anglais par M. Derrida. Paris : Payot, 1968.

Klein, M. 1952a. « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés ». Chap. in *Développements de la psychanalyse*, sous la direction de Klein, M., P. Heimann, S. Isaacs et J.Riviere, p. 187-222. Trad. de l'anglais par W. Baranger. France : PUF, 1966.

Klein, M. 1952b. « L'angoisse et la culpabilité ». Chap.in *Développements de la psychanalyse*, sous la direction de Klein, M., P. Heimann, S. Isaacs et J. Riviere, p.223-253. Trad. de l'anglais par W. Baranger. France : P.U.F., 1966.

Klein, M. 1957. *Envie et gratitude*. Trad. de l'anglais par Victor Smirnoff avec la coll. de S. Aghion et de M. Derrida. Paris : Gallimard, 230 p., 1978.

Lagache, D. 1955. « Introduction à la psychothérapie ». Chap. in *Le transfert et autres travaux psychanalytiques (Œuvres III)*, p. 215-229. Paris : P.U.F., 1980.

Lagache, D. 1967. « Pour une étude sur le changement individuel au cours du processus analytique ». Chap. in *La folle du logis (œuvres VI)*, p. 265-286. Paris : P.U.F., 1986.

Lalive d'Épinay, M. 2003. «Évolution des concepts de maladie et de guérison en santé mentale et travail de guérison en psychanalyse». *Psychothérapies*, vol. 23, no 1, p. 23-30.

Laperrière, A. 1997. « Les critères de scientificité des méthodes qualitatives ». In *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la direction de J. Poupard, J.-P.

- Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires, p. 365-389. Québec : Gaëtan Morin éditeurs.
- Laperrière, R. 1999. « Le malaise de l'imposteur ». *Filigrane*, vol. 8, no 2, p.88-99.
- Laplanche, J. et J.-B. Pontalis. 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*, sous la dir. de Daniel Lagache, 12^e éd. Paris : P.U.F., 523 p.
- Lepage, L. et R. Letendre. 1998. « L'intervention de manifestations contre-transférentielles dans le déroulement de la recherche : réflexions sur une pratique et exemples ». *Recherches qualitatives*, vol. 18, p. 51-76.
- Levitt, E.E. 1957. « The Results of Psychotherapy with Children : an Evaluation ». *J. of Consultant Psychology*, vol. 21, p. 189-196.
- Lonigan, C.J., J.C. Jean et S. B. Johnson. 1998. « Empirically Supported Psychosocial Interventions for Children ». *J. of Clinical Child Psychology*, vol. 27, no 2, p. 138-145.
- Lush, D., M. Boston et E. Grainger. 1991. « Evaluation of Psychoanalytic Psychotherapy with Children: Therapists Assessments and Predictions ». *Psychoanalytic Psychotherapy*, vol. 5, p. 191-234.
- Lussier, A. 2006. *La gloire et la faute : essai psychanalytique sur le conflit qui oppose narcissisme et culpabilité*. Québec : Presses de l'université du Québec, 182 p.
- Ministère de la santé et des services sociaux du Québec. 2005. *Rapport national sur l'état de santé de la population du Québec. Produire la santé*. [En ligne]. <http://www.msss.gouv.qc.ca> (Page consultée janvier 2008).
- Monette, L. 1991. « Polyphonie ». In *Les voies de la recherche clinique en psychanalyse*, sous la direction de Bernadette Tanguay, p. 125-135. Québec : Éditions du Méridien.
- Moran, G. S., Fonagy P., Kurtz, A., Bolton, A. et Brook, C. 1991. « A controlled study of the psychoanalytic treatment of brittle diabetes ». *J. of the Am. Academy of Child and Adolescent Psychiatry*, vol. 30, p. 926-935.
- Morval, M. 1982. *Le T.A.T. et les fonctions du moi*. Québec : Les Presses de l'Université de Montréal, 125 p.
- Nathan, P. E., S. P. Stuart et S. L. Dolan. 2000. « Research on Psychotherapy Efficacy and Effectiveness: Between Scylla and Charybdis? » *Psychological Bulletin*, vol. 126, no 6, p. 964-981.
- Odier, C. 1966. *L'angoisse et la pensée magique*. Suisse : Delachaux et Niestle, 241 p.

Ollendick, T. H. et J. K. Neville. 1998. « Empirically Supported Treatments for children With Phobic and Anxiety Disorders: Current Status ». *J. of Clinical Psychology*, vol. 27, no 2, 156-167.

Organisation mondiale de la santé. 2001. *Rapport sur la santé dans le monde. La santé mentale : nouvelle conception, nouveaux enjeux*. [En ligne]. http://who.int/whr/2001/en/whr01_fr.pdf (Page consultée janvier 2008).

Palacio Espasa, F. 2002. « Considerations on Depressive Conflict and its Different Levels of Intensity ». *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 83, p. 825-836.

Petot, J.-M. 1979. *Melanie Klein : premières découvertes et premier système (1919-1932)*. Paris : Dunod, 375 p.

Poirier, M. 2003. « La psychothérapie est rentable ». *Psychologie Québec*, vol. 20, 5, p. 23-25.

Sabourin, M. 1988. « Méthodes d'acquisition des connaissances ». In *Recherche scientifique en psychologie*, sous la direction de M. Robert, p. 37-57. Québec : Edissem.

Segal, H. 1969. *Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein*. Trad. de l'anglais par E. Ribeiro Hawelka, G. Petit et J. Goldberg. - 6e éd. Paris : P.U.F., 167 p.

Seligman, M. 1996. « Science as an Ally of Practice ». *Am. Psychologist*, vol. 26, p. 1072-1079.

Steiner, J. 1992. «The equilibrium between the paranoid-schizoid and the depressive positions». In *Clinical Lectures on Klein and Bion*, p. 46-58. London and New York : Tavistock/Routledge.

Target, M. et P. Fonagy. 1996. « The Psychological Treatment of Child and Adolescent Psychiatric Disorders ». *What Works for Whom?: A Critical Review of Psychotherapy Research*, p.263-320. New York : Guilford Press.

Target M. et P. Fonagy. 1994a. « Efficacy of Psychoanalysis for Children with Emotional Disorders ». *J. of the Am. Academy of Child and Adolescent Psychiatry*, vol. 33, no 3, p. 361-371.

Target, M. et P. Fonagy. 1994b. « The Efficacy of Psychoanalysis for Children: Prediction of Outcome in a Developmental Context ». *J. of the Am. Academy of Child and Adolescent Psychiatry*, vol. 33, no 8, p.1134-1144.

Weisz, J. R., R.G. Donenberg, S. S. Han et B. Weiss. 1995. Bridging the Gap Between Laboratory and Clinic in Child and Adolescent Psychotherapy. *J. of Consulting and Clinical Psychology*, vol 63, no 5, p. 688-701.

Weisz, J. R. et K. M. Hawley. 1998. « Finding, Evaluating, Refining, and Applying Empirically Supported Treatments for Children and Adolescents ». *J. of Clinical Child Psychology*, vol. 27, no 2, p. 206-216.

Weisz, J. R. et A. L. Jensen. 2001. « Child and Adolescent Psychotherapy in Research and Practice Contexts: Review of the Evidence and Suggestions for Improving the Field ». *European Child and Adolescent Psychiatry*, vol. 10, p. 12-18.

Widlöcher, D. 1981. « Genèse et changement ». *Revue française de psychanalyse*, vol. 45, p. 889-974.

Widlöcher, D. 1994. « A Case is Not a Fact ». *Int. J. of Psycho-Analysis*, vol. 75, p. 1233-1244.

Widlöcher, D. 1998. « Quality control, condensed analysis and ethics ». *Int. J. of Psycho-analysis*, vol. 79, no 1, p. 1-11.